15

17e année
chaque
mois

nº 182
février 1969

FICTION

autres
éditions :
anglaise,
allemande,
espagnole,
japonaise.

NOUVELLES

DESSINS

RUBRIQUES

Couverture de Michel Desimon

Pour la première fois en édition-club

un monument de la littérature fantastique

De multiples versions cinématographiques ont popularisé la figure fameuse du comte Dracula, prototype de tous les vampires. Mais, de même que pour le personnage mythique de Frankenstein, il s'agissait dans bien des cas d'une adaptation déformée ou caricaturale.

Dracula, tel qu'il se présente dans sa version romanesque d'origine, c'est avant tout le héros d'un très grand chef-d'œuvre littéraire. Ce livre qui a fait date fut écrit par son auteur en 1871. Depuis, maintes traductions (en général défectueuses et tronquées) en avaient été faites en France.

Celle que nous avons utilisée retranscrit le texte intégral, y compris le chapitre « L'invité de Dracula » supprimé dans l'édition originale anglaise. Nous avons également reproduit l'importante introduction écrite par Tony Faivre, l'un des spécialistes reconnus en ce qui concerne le mythe de Dracula.

Pour une édition de cette envergure, nous avons recherché une présentation particulièrement soignée. Ce volume de 440 pages, à tirage limité et numéroté, est relié pleine soie noire décorée de fers argent, avec tranche argentée. Il comporte en outre une double garde illustrée ainsi que huit dessins hors texte de Philippe Druillet.

Considéré par le public anglo-saxon comme l'un des "grands" de la S.F. moderne et regrettablement méconnu en France, Philip K. Dick est l'auteur depuis 1953 de plus de quinze romans. Le premier d'entre eux, **Loterie solaire,** a récemment été découvert par les lecteurs de notre collection **Galaxie-Bis.** Dans les plus récents, il se hausse à un niveau de qualité et d'invention qui pourrait faire de lui, s'il fallait le qualifier, le van Vogt des années soixante.

Ce sont deux de ces romans récents que nous vous présentons aujourd'hui : EN ATTENDANT L'ANNEE DERNIERE et A REBROUSSE-TEMPS.

Leurs titres indiquent déjà leur teneur : Dick, comme beaucoup de ses prédécesseurs, jongle avec le temps. Mais il le fait à sa manière, très personnelle. Et les paradoxes temporels ne sont qu'un aspect de ses romans. Ceux-ci contiennent bien d'autres choses, bien d'autres thèmes qui s'entrecroisent et d'idées qui s'entrechoquent. Leur action est complexe, imprévisible. Et leurs personnages ont une véracité qui les rend étrangement convaincants.

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA **« F »**

24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	Francs français et suisses	Francs belges
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
☐ *Histoire du futur* (tome 1) par ROBERT HEINLEIN	30	300
☐ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	30	300
☐ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	30	300
☐ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A. E. VAN VOGT	30	300
☐ *En attendant l'année dernière* *A rebrousse-temps* par PHILIP K. DICK	31	310

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- **— un chèque bancaire ou un mandat-poste**
- **— un virement chèque postal** } **C.C.P. OPTA Paris 15.813.98**
- **— un mandat de versement**

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Fiction"

Deux nouvelles inédites de

H.P. LOVECRAFT

La tombe
Nyarlathotep

suivies d'une étude originale
sur Lovecraft et son œuvre

ROBERT SHECKLEY

La course au lopin de terre

GÉRARD KLEIN

Ligne de partage

Précédents titres disponibles dans la collection Galaxie-Bis :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
4 - A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
6 - JAMES BLISH - Semailles humaines
7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3

Titres à paraître :

10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
☐ 4 — A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

PHILIP K. DICK	4	Le sacrifié
	9	Le soulier qui trouva chaussure à son pied
	29	Le père truqué
	137	Le retour des explorateurs
	153	De mémoire d'homme
	162	Mini-révolte
JEAN-MICHEL FERRER	124	...en beauté
	125	Céphéide
	S. 5	Le jour de Justice
	127	...et jeune à nouveau
	138	Fin de contact
	140	Une vie alternative
	142	Miracle d'une nuit d'été
	144	Blanchitude
	145	Le monde terne de Sébastien Suche
	162	Trêve en 2090
	S. 12	Intervention sur Halme
	169	Journal d'un ambassadeur malheureux
RON GOULART	57	Grandeur nature
	59	Conroy et consorts
	91	Rêves d'une fille de rêve
	112	Dialogues avec Katy
	129	Un justicier trop parfait
	147	Les vivres coupés
	150	Caméléon
	171	Princesse n° 22
DANIEL WALTHER	145	Les étrangers
	151	Retour dans l'île
	153	Les gants d'écailles
	165	Ténèbres
	166	Canes caniculae
	168	Comme une poignée de sel
	S. 12	Une longue mémoire
	171	Wilovyi
	178	Les singes
	179	Flinguez-moi tout ça !
	181	La Terre à refaire

PHILIP K. DICK

Cantate 140

Philip K. Dick est âgé de 40 ans et a commencé à écrire en 1952. A ses débuts, il se spécialise dans la nouvelle-choc, souvent basée sur des effets de terreur. **Le père truqué** (paru pour la première fois en France dans le numéro 29 de **Fiction**) est un des exemplaires mémorables de ce genre de récits. Son premier roman, **Loterie solaire** (récemment traduit dans **Galaxie-Bis**), est nettement soumis à l'influence de van Vogt. Depuis, Dick en a écrit plus de vingt-cinq. Mais, entre-temps, sa manière a considérablement évolué. Axés au départ sur l'aventure, ses romans se sont peu à peu « intériorisés ». Tout en faisant appel à des idées fascinantes, à des thèmes SF très élaborés, ils mettent au premier plan les désarrois de l'individu, les scissions de la personnalité, les désagrégations du psychisme — en un mot tous les troubles de nature plus ou moins schizophrénique frappant des héros aux prises avec un univers mouvant, qui se dérobe sans cesse à eux. **En attendant l'année dernière** et **A rebrousse-temps** (Club du Livre d'Anticipation), **Le dieu venu du Centaure** (à paraître dans **Galaxie-Bis**) représentent des exemples achevés du style actuel de Dick. Dans **Cantate 140**, court roman qui appartient à une période intermédiaire de sa production, il mélange avec bonheur, selon un procédé qui lui est familier, un certain nombre de thèmes disparates : le tableau des Etats-Unis du XXI° siècle en proie à un malaise sociologique et démographique, l'évocation d'une campagne présidentielle où pour la première fois un noir se présente à la magistrature suprême, le contact avec un autre univers à travers les frontières dimensionnelles, les problèmes de la sexualité dans les temps futurs, etc. Sans aucun doute, Dick est un des auteurs les plus passionnants du moment. De cette importance, un article dans le présent numéro (page 140) donne un aperçu. Elle sera consacrée ultérieurement par de futures parutions au C.L.A. et dans **Galaxie-Bis**.

1

Le jeune couple — cheveux noirs, peau sombre, probablement des Mexicains ou des Porto-Ricains — se tenait debout, l'air intimidé, devant le comptoir. Le garçon — le mari — dit en baissant le ton : « Nous voulons être mis en sommeil, monsieur. Nous voulons devenir des hibs. »

Herb Lackmore quitta son bureau et s'approcha du comptoir. Malgré son aversion des gens de couleur — ceux-ci se présentaient chaque mois plus nombreux à la délégation régionale d'Oakland du ministère pour le Bien-Etre Public, qu'il dirigeait — il déclara d'une voix cordiale, étudiée pour rassurer ses visiteurs : « Avez-vous réfléchi sérieusement, mes enfants ? C'est là une grave décision. Vous pouvez rester en hibernation pendant plusieurs siècles. Avez-vous pris les conseils d'un professionnel ? »

Le mari jeta un coup d'œil à sa femme, déglutit péniblement et murmura : « Non, monsieur. Nous avons seulement discuté tous les deux. Je n'arrive pas à trouver de travail et ma femme non plus. Et nous allons être expulsés de notre dormitorium. Je n'ai même pas un roto, et que voulez-vous faire sans moyen de transport ? Impossible d'aller nulle part. Impossible même de chercher de l'embauche. »

Ce garçon avait plutôt l'air sympathique, nota Lackmore. Il devait avoir dans les dix-huit ans et portait encore la veste et le pantalon des démobilisés. La fille, très petite, avait les cheveux longs ; ses yeux noirs étincelaient et ses traits délicats lui donnaient presque un air de poupée. Son regard demeurait fixé sur son mari.

— « Je vais avoir un bébé, » lâcha-t-elle soudain.

— « Ah ! allez au diable, tous les deux ! » s'exclama Lackmore avec écœurement. Sa voix était sifflante. « Fichez le camp d'ici. »

Baissant la tête comme des coupables, le garçon et la fille firent demi-tour et se dirigèrent vers la porte donnant sur une rue populeuse.

« Adressez-vous à un avorteur-conseil, » lança quand même Lackmore sur un ton irrité. Il était furieux d'être obligé de les aider mais, visiblement, il fallait bien que quelqu'un le fasse. Ils s'étaient fourrés dans de beaux draps ! Sans aucun doute, ils vivaient sur la pension militaire du mari et, bien entendu, si la femme était enceinte, cette pension serait automatiquement supprimée.

Le garçon, tiraillant d'un geste nerveux sur la manche de sa veste fripée, demanda avec hésitation : « Comment trouver un avorteur-conseil, monsieur ? »

En dépit des incessantes campagnes éducatives du gouvernement, l'ignorance des gens de couleur était déconcertante. Comment s'étonner si les grossesses étaient si fréquentes chez eux !

« Regardez dans l'annuaire, » répondit Lackmore. « Rubrique *Thérapeutes avorteurs,* sous-section *Conseil.* Compris ? »

— « Oui, monsieur, » répondit le garçon en secouant vigoureusement la tête. « Merci. »

— « Savez-vous lire ? »

— « Oui. J'ai été à l'école jusqu'à treize ans. » Son visage s'était illuminé de fierté et ses yeux noirs brillaient.

Lackmore se plongea à nouveau dans la lecture de l'homéojournal. C'était le maximum de temps qu'il lui était possible de dilapider gratuitement. Que ces deux-là veuillent devenir des hibs n'avait rien de surprenant. Qu'ils veuillent être emmagasinés dans un entrepôt gouvernemental pendant des années et des années, sans subir aucune altération... pour attendre quoi ? Que les conditions du marché du travail s'améliorent ? Personnellement, Lackmore doutait de cette possibilité et il y avait longtemps qu'il était là. Il avait quatre-vingt-quinze ans ; c'était un « vétéran ». Il avait mis en sommeil des milliers de gens semblables à ce jeune couple : jeunes, et à la peau sombre.

La porte du bureau se referma. Les visiteurs étaient repartis aussi silencieusement qu'ils étaient entrés.

Lackmore soupira et entreprit de relire une fois de plus l'article sur le divorce de Lurton D. Sands. Ce procès était l'événement le plus sensationnel de l'actualité et, comme toujours, Lackmore dégusta chaque mot avec avidité.

Pour Darius Pethel, la journée commença par des coups de vidéophone de clients irascibles qui tenaient à savoir pourquoi leurs translateurs n'avaient pas été réparés. Chaque fois, Darius Pethel répondait d'une voix rassurante que le nécessaire serait fait, tout en souhaitant intérieurement qu'Erickson fût déjà à son poste au service d'entretien de la Société Pethel, Vente et Dépannage de Translateurs.

Dès qu'il eut un instant de répit, Darius Pethel fouilla dans les papiers qui encombraient son bureau pour mettre la main sur le numéro du jour de l'*U.S. Business Report.* Bien sûr, il suivait quotidiennement l'évolution générale de l'économie de la planète. Cela seul le plaçait au-dessus de ses employés. Cela plus sa fortune et son grand âge.

— « Quoi de neuf ? » lui demanda Stuart Hadley, son directeur des ventes.

Pethel lut en silence le grand titre de la revue :

EN CAS D'ÉLECTION D'UN PRÉSIDENT NOIR : QUELS EFFETS SUR L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE DE LA NATION ?

En dessous, il y avait un phot animé en 3-D de Jim Briskin. Quand Pethel actionna la languette, le phot se mit à bouger et le candidat Briskin sourit en miniature. Les lèvres du noir, obscurcies par la moustache, palpitèrent et, au-dessus de la tête, apparut un « ballon » transcrivant ses paroles :

La première tâche à laquelle je me consacrerai consistera à régler de façon équitable le sort de nos dizaines de millions de dormeurs.

— « Et de balancer les hibs jusqu'au dernier sur le marché de l'emploi ! » grommela Pethel en lâchant la languette. « Si ce type-là est élu, ce sera une catastrophe nationale. » Mais il serait élu, c'était inévitable. Tôt ou tard, un noir finirait bien par accéder à la présidence. Après tout, depuis les événements de 1993, les noirs étaient déjà plus nombreux que les blancs.

Maussade, Pethel passa à la page deux pour avoir les dernières nouvelles sur le scandale Lurton Sands. Peut-être cela le distrairait-il : les informations politiques étaient si affligeantes... Le célèbre chirurgien, spécialiste de la grefforg, défrayait la chronique en raison de son divorce d'avec sa non moins célèbre épouse, Myra, avorteur-conseil. Toutes sortes de détails savoureux commençaient de filtrer et les deux parties se lançaient mutuellement des accusations à la tête. Selon la presse, le Dr. Sands avait une maîtresse : raison pour laquelle Myra, à juste titre, était passée à l'attaque. Ce n'est pas comme autrefois, songea Pethel, évoquant sa jeunesse et les dernières décennies du XXe siècle. Maintenant, on était en 2080 et la morale publique s'était dégradée. La morale privée aussi.

D'ailleurs, pourquoi le Dr. Sands avait-il eu besoin d'une maîtresse alors que, chaque jour, le satellite de la Porte d'Or de la Félicité passait au-dessus de sa tête ? On disait qu'il y avait là-haut cinq mille filles entre lesquelles faire son choix.

Personnellement, Pethel n'avait jamais visité le satellite de Thisbé Olt. C'était une institution qu'il désapprouvait à l'instar d'un très grand nombre de « vétérans ». Elle constituait une solution trop radicale au problème de la surpopulation et les anciens avaient déclenché une campagne de lettres et de télégrammes pour empêcher le Congrès de voter la loi, en 72. Mais celle-ci avait quand même été adoptée... Probablement, se disait Pethel,

parce que la plupart des parlementaires avaient dans l'idée qu'il leur serait possible de faire un petit tour là-haut en réactaxi. Et, sans aucun doute, c'était ce qu'ils faisaient à présent.

— « Si les blancs font front commun... » commença Hadley.

Pethel l'interrompit :

— « Il est trop tard. Si Briskin peut en finir avec les hibs, sa puissance n'aura pas de borne. Quand je pense à tous ces gens, presque des gosses en majorité, qui croupissent dans les entrepôts du gouvernement, ça m'empêche de dormir. Tant de talents gaspillés ! Voilà où mène la bureaucratie ! Il a fallu un gouvernement socialiste esbrouffeur pour imaginer une solution pareille ! » Il jeta à son directeur un regard dépourvu d'aménité. « Si vous n'aviez pas eu un emploi, vous auriez vous-même pu... »

Hadley l'interrompit à son tour d'une voix tranquille : « Seulement, je suis un blanc. »

Poursuivant sa lecture, Pethel apprit que le satellite de Thisbé Olt avait fait un chiffre d'un milliard de dollars U.S. en 2079. Ce qui s'appelait faire des affaires ! Il y avait un phot de Thisbé ; avec sa chevelure blanc cadmium et ses petits seins coniques haut plantés, elle était superbe ; un régal pour l'œil. Sur le cliché, elle servait à ses hôtes masculins du tequila fermenté — argument commercial supplémentaire puisque le tequila, dérivé du peyotl, était depuis longtemps interdit par la loi sur la Terre proprement dite.

Pethel effleura la languette verbalisatrice. Aussitôt, les yeux de Thisbé se mirent à scintiller, elle tourna la tête, ses seins fermes et drus commencèrent à palpiter subtilement et des mots se formèrent à l'intérieur du ballon :

Vous qui êtes un industriel américain, avez-vous un problème urgent qui vous embarrasse ? Faites donc ce que recommandent tant de médecins : venez rendre visite à ma Porte d'Or !

Ce n'était pas un article informatif mais de la publicité.

— « Excusez-moi. »

Un client était entré dans le magasin. Hadley s'avança vers lui.

Seigneur ! soupira Darius Pethel en reconnaissant le nouveau venu. Son translateur n'est donc pas encore dépanné ? Il se leva d'un bond, sachant qu'il lui fallait accueillir lui-même le client : il s'agissait du Dr. Lurton Sands et, du fait de ses soucis personnels, celui-ci était depuis quelque temps exigeant et acariâtre.

— « Bonjour, docteur. Qu'y a-t-il pour votre service ? »

Comme si Pethel ne le savait pas ! La lutte qu'il menait pour gagner son procès contre Myra et pour conserver sa maîtresse, Cally Vale, causait suffisamment de problèmes au Dr. Sands : il avait vraiment besoin de son translateur. Ce n'était pas un client ordinaire et aucune échappatoire n'était possible.

Tiraillant machinalement ses longues moustaches, Jim Briskin, le candidat présidentiel, dit doucement : « Nous piétinons, Sal. Vous essayez de me présenter comme le symbole des noirs ; pourtant, vous savez que je soutiens depuis vingt ans le pouvoir blanc. Sincèrement, je pense que nous aurions plus de chance en tentant d'obtenir les votes des blancs plutôt que ceux des noirs. J'ai l'habitude des blancs. Je suis capable de les polariser. »

— « Vous faites erreur, » lui répondit Salisbury Heim, l'homme chargé de diriger la campagne présidentielle. « Vous exercez un pouvoir d'attraction sur le jeune noir et sur sa femme qui meurent de peur à la perspective de finir en hibernation dans un entrepôt gouvernemental. Ces gens-là voient en vous... »

— « Mais je me sens mauvaise conscience. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que je suis un imposteur. Je ne peux pas fermer les entrepôts du ministère du Bien-Etre Public, vous le savez bien. Vous m'avez obligé à faire cette promesse et, depuis, je cherche désespérément un moyen de la tenir. Or, il n'en existe pas. » Briskin jeta un coup d'œil sur sa montre-bracelet. Encore un quart d'heure avant son discours. « Avez-vous lu le texte que Phil Danville m'a préparé ? » Il fouilla dans sa poche.

Heim grimaça. « Danville ! Je croyais que vous vous étiez débarrassé de lui ? Montrez-moi ça. » Il saisit les feuillets et commença de les parcourir. « Cinglé, ce Danville ! Regardez... » Il agita la première page sous le nez de Jim Briskin. « Selon lui, vous envisagez d'interdire l'accès du satellite de Thisbé aux citoyens américains. C'est de la démence ! Si on ferme la Porte d'Or, la poussée démographique reprendra de plus belle et le taux des naissances redeviendra ce qu'il était. Alors ? Quelles mesures Danville envisage-t-il de prendre pour pallier cette catastrophe ? »

Après un instant de silence, Briskin laissa tomber : « La Porte d'Or est immorale. »

— « Bien sûr, » marmonna Heim. « Et pourquoi ne pas faire porter aux animaux des pantalons ? »

— « Il faut simplement trouver une meilleure solution que ce satellite. »

Sans relever ce dernier propos, Heim continua de lire le projet de discours. « Et il veut que vous défendiez la technique démodée et totalement discréditée de remodelage planétaire de Bruno Mini. » Il lança les papiers sur les genoux de Briskin. « Quel sera le résultat ? Vous soutenez un projet de colonisation planétaire abandonné depuis vingt ans et vous préconisez la fermeture du satellite de la Porte d'Or. Vous serez peut-être populaire demain matin, Jim. Mais auprès de qui ? Hein ? Quel public visez-vous ? »

Il attendit mais Briskin restait muet.

« Savez-vous ce que je pense ? » reprit Heim. « Que c'est, de votre part, une forme de renoncement. Une façon de refuser de prendre vos responsabilités. Vous avez déjà agi de la même façon à la Convention dans cette allocution délirante dont tout le monde est encore étonné. Mais, heureusement, le parti vous avait d'ores et déjà désigné comme candidat. Il était trop tard pour que la Convention vous désavoue. »

— « Cette allocution exprimait ma véritable conviction, » rétorqua Briskin.

— « A savoir que notre civilisation est condamnée à cause de la surpopulation ? Belle conviction pour le premier président noir ! » Heim se leva, s'approcha de la fenêtre. En dessous de lui s'étalaient Philadelphie, les aires d'atterrissage pour héliréacteurs, les couloirs de circulation réservés aux voitures sans pilote, les rampes destinées aux piétons qui convergeaient vers les immenses édifices que l'œil embrassait. « Il m'arrive parfois de me dire, » poursuivit Heim, « que vous estimez notre civilisation condamnée parce qu'elle a choisi un noir comme candidat présidentiel et qu'elle l'élira peut-être. C'est une manière pour vous de vous rabaisser. »

— « Non, » fit calmement Briskin dont le visage effilé gardait toute sa sérénité.

Heim lui tournait toujours le dos. « Je vais vous dire ce que vous allez raconter dans votre discours de ce soir, Jim. Tout d'abord, vous allez une fois de plus parler de vos liens avec Frank Woodbine parce que le public aime bien les pionniers de l'espace. Woodbine est un héros. Beaucoup plus que vous ou que votre adversaire du P.C.D., William Schwarz. Ensuite, quand vous vous serez abondamment étendu sur Woodbine, on passera quelques

diapos de vous et de lui sur différentes planètes. Après, vous lancerez une blague sur le Dr. Sands. »

— « Non. »

— « Pourquoi non ? On n'a pas le droit d'y toucher ? »

Jim Briskin répondit d'une voix lente : « Parce que Sands est un grand médecin et qu'on a tort de le ridiculiser publiquement comme on le fait à présent. »

— « Parce qu'il a sauvé votre frère en lui trouvant une rate en état de marche juste au bon moment. »

— « Sands a sauvé des centaines, des milliers de gens. Y compris beaucoup de noirs. Sans s'inquiéter de savoir s'ils pouvaient ou non payer. » Briskin se tut quelques secondes, puis ajouta : « En outre, j'ai eu l'occasion de rencontrer sa femme, Myra, et elle ne m'a pas plu. Il y a des années de cela. J'avais mis une fille enceinte et nous voulions prendre l'avis d'un avorteur-conseil. »

— « Parfait ! » s'exclama Heim avec violence. « Excellent à utiliser. Vous avez mis une fille enceinte alors que le nonovulide est en vente libre. Ça prouve que vous êtes un garçon prévoyant, Jim. » Heim se tapota le front. « Vous voyez loin. »

— « Il me reste cinq minutes, » dit Briskin sans broncher. Il récupéra le texte de Phil Danville qui réintégra sa poche intérieure ; le candidat portait un traditionnel complet sombre, même quand la température était torride. Ce costume et une perruque d'un roux ardent avaient été en quelque sorte sa marque de fabrique à l'époque où il passait à la télévision en tenant le rôle du clown au bulletin d'information.

— « Si vous prononcez ce discours, vous vous suicidez politiquement, Jim. Et si vous... » Heim s'interrompit. La porte venait de s'ouvrir. Patricia, sa femme, se tenait sur le seuil.

— « Excusez-moi de vous déranger, » dit-elle, « mais tout le monde vous entend crier. »

Heim s'aperçut alors que la vaste pièce extérieure était pleine à craquer de « briskinettes », jeunes volontaires en uniforme de majorettes venues des quatre coins du pays pour aider le candidat libéral-républicain à triompher.

— « Pardon, » murmura Heim.

Pat entra et referma la porte. « Je trouve que Jim a raison, Sal. » Patricia était petite et gracieuse — autrefois, elle avait été danseuse. Elle s'assit d'un mouvement souple et alluma un cigarillo. « Plus il aura l'air naïf, mieux cela vaudra. » Un nuage

de fumée jaillit entre ses lèvres pâles et luminescentes. « Il a encore un reste de réputation de cynique. Sans elle, il pourrait être un nouveau Wendell Wilkie. »

— « Wilkie a perdu, » lui rappela Heim.

— « Jim peut perdre, lui aussi. » Pat rejeta la tête en arrière et repoussa ses cheveux qui tombaient sur ses yeux. « Mais, s'il perd, il pourra se représenter et triompher la prochaine fois. L'important, pour lui, c'est d'apparaître comme quelqu'un de sensible et d'innocent, comme un tendre qui prend toute la souffrance du monde sur ses épaules parce qu'il est comme ça. Rien à faire : il faut qu'il souffre. Comprends-tu ? »

— « Amateurs ! » grommela Heim.

Les caméras de télévision étaient silencieuses mais prêtes à fonctionner d'une seconde à l'autre. L'heure de prononcer le discours avait presque sonné. Jim Briskin s'assit derrière le petit bureau qu'il utilisait chaque fois qu'il s'adressait à la nation. Devant lui, à portée de sa main, était posé le texte de Phil Danville. Il n'avait pas encore pris de décision et, tandis que les techniciens s'affairaient pour préparer l'enregistrement, il réfléchissait.

Ses paroles seraient relayées par le satellite du parti libéral républicain qui les rediffuserait inlassablement jusqu'à ce que le point de saturation soit atteint. Le brouillage du parti conservateur démocrate pour le droit des Etats ne donnerait probablement rien en raison de l'extraordinaire puissance du signal du satellite du P.L.R. Le message passerait malgré la loi Tompkin qui autorisait le parasitage des discours politiques. En revanche, l'allocution de Schwarz, qui devait être transmise en même temps, serait sabotée.

Patricia Heim, plongée dans un abîme d'introspection inquiète, faisait face à Jim Briskin. Le candidat voyait du coin de l'œil Sal qui, dans la salle de contrôle, s'affairait avec les ingénieurs car il voulait être certain que l'image serait flatteuse.

Phil Danville était là, lui aussi. Personne ne lui parlait ; les caciques du parti qui allaient et venaient, les uns entrant dans le studio, les autres en sortant, étaient assez astucieux pour faire mine d'ignorer sa présence.

L'un des techniciens fit signe à Briskin. Le moment était venu.

— « Il est de bon ton par les temps qui courent, » commença-t-il, face aux caméras, « d'ironiser sur les vieux rêves et les vieux projets de colonisation planétaire. Il fallait vraiment être un peu

fou pour croire à des choses pareilles, n'est-ce pas ? Tenter de vivre dans un environnement foncièrement inhumain... Sur des mondes qui n'avaient jamais été prévus pour l'homo sapiens ! On sourit de ceux qui, des décennies durant, ont essayé de modifier ces milieux hostiles dans l'espoir de les adapter aux besoins humains et dont les efforts, naturellement, se sont soldés par l'échec. » Briskin parlait lentement, d'une voix presque nonchalante. Il prenait son temps. La nation entière était suspendue à ses lèvres et il entendait profiter au maximum de l'attention dont il était l'objet. « C'est pourquoi, à présent, nous sommes en quête d'une planète toute prête, une nouvelle « Vénus » ou, pour être plus précis, une planète qui soit ce que Vénus n'a jamais été à proprement parler. D'une planète semblable à la Vénus de nos rêves : luxuriante, humide, verdoyante et féconde, un Jardin d'Eden qui nous attendrait. »

Patricia Heim tirait pensivement sur son cigarillo, les yeux rivés sur Briskin.

« Eh bien, cette planète, nous ne la trouverons jamais, » poursuivit l'orateur. « Ou, si nous la trouvons, il sera trop tard. Il sera trop tard, elle sera trop petite et trop éloignée. Si nous voulons une nouvelle Vénus, une planète susceptible d'être colonisée, *nous devons la façonner nous-mêmes* ! Nous pouvons rire de Bruno Mini, le fait est là : il avait raison. »

Sal Heim, dans la salle de contrôle, décocha au candidat un regard lourd d'angoisse. Briskin avait prononcé les mots fatidiques. Il avait donné sa caution au vieux projet abandonné de Mini visant à refondre l'écologie d'un monde. Une folie qui renaissait de ses cendres.

La caméra cliqueta et s'arrêta.

Jim Briskin tourna la tête. En voyant l'expression de Heim, il comprit que celui-ci avait donné l'ordre d'interrompre l'enregistrement.

— « Vous ne voulez pas que je termine ? » lui demanda-t-il.

— « Non ! Fichtre non ! » répondit la voix amplifiée et tonitruante de Sal.

Pat se leva. « Il faut qu'il aille jusqu'au bout. C'est lui le candidat. S'il a envie de se passer la corde au cou, c'est son droit. »

Danville, lui aussi, avait bondi sur ses pieds. « Si vous le censurez encore, » s'exclama-t-il d'une voix rauque, « je vous dénoncerai publiquement. Je dirai tout : que vous le manipulez comme

une marionnette dont on tire les fils ! » Et il se dirigea vers la porte, manifestement décidé à quitter le studio.

— « Vous feriez mieux de me rendre le micro, Sal, » dit Briskin. « Ils ont raison. Vous êtes obligé de me laisser parler. » Il n'éprouvait aucune colère — rien que de l'impatience. Il n'avait qu'un désir : poursuivre. « Dépêchez-vous, » ajouta-t-il sur un ton calme. « J'attends. »

Dans la salle de contrôle, Sal Heim conférait avec les caciques du parti.

— « Il cédera, Jim, » murmura Pat. « Je le connais. » Son visage était sans expression ; cette affaire ne lui plaisait pas mais elle était décidée à tout supporter jusqu'à la fin.

— « Je sais, » acquiesça Jim en secouant la tête.

— « Je vous demanderai seulement d'auditionner la bande, voulez-vous ? Je vous dis ça dans l'intérêt de Sal. Juste pour être certain que vos paroles correspondent bien à votre pensée. »

— « D'accord. » De toute façon, Briskin avait eu l'intention de l'auditionner.

La voix caverneuse de Sal Heim tomba du haut-parleur : « Dieu maudisse votre sacrée peau noire, Jim ! »

Briskin sourit et attendit, les bras croisés.

Le voyant rouge de la caméra centrale s'éclaira à nouveau.

2

Après le discours, Dorothy Gill, la secrétaire de presse de Jim Briskin, arrêta le candidat dans le couloir. « Mr. Briskin, vous m'avez demandé hier de m'informer sur Bruno Mini. Vous vouliez savoir s'il était encore vivant. Eh bien, il l'est... en un sens. » Elle compulsa ses notes. « Il travaille actuellement comme acheteur pour le compte d'une conserverie de fruits de Sacramento, en Californie. Bien entendu, il a tiré un trait définitif sur sa vocation de modeleur de planètes, mais votre discours va sans doute le ramener sur son ancien terrain de chasse. »

— « Ce n'est pas sûr. Peut-être Mini n'appréciera-t-il pas qu'un noir reprenne ses idées à son compte et s'en serve pour sa propagande. Merci, Dotty. »

Sal Heim hocha la tête. « Jim, » dit-il, « vous n'avez aucun sens politique ! »

Briskin haussa les épaules. « Vous avez peut-être raison. » A présent, il était apathique et déprimé. N'importe comment, le mal était fait. Son discours était enregistré et on était en train de le transmettre au satellite du P.L.R. Certes, il l'avait visionné mais de façon superficielle.

— « D'après ce que vient de dire Dorothy, » reprit Heim, « je suis convaincu que votre Mini ne va pas tarder à se montrer. Comme si nous n'avions pas déjà suffisamment de problèmes ! Enfin... Que diriez-vous d'un verre ? »

— « C'est une bonne idée. Allons où vous voudrez. Je vous suis. »

— « Puis-je vous accompagner ? » demanda Patricia qui venait de surgir aux côtés de son mari.

— « Bien sûr ! » s'exclama ce dernier. Il prit sa femme par la taille et la serra contre lui. « Un verre grand comme ça, plein d'une foule de petites bulles rafraîchissantes qui durent jusqu'à la dernière goutte. Juste ce qui plaît aux dames. »

Dès que le trio émergea dans la rue, Jim Briskin remarqua deux manifestants porteurs de pancartes :

LA MAISON BLANCHE DOIT RESTER BLANCHE

L'AMERIQUE DOIT RESTER PROPRE

Les deux jeunes gens — deux blancs — et le petit groupe se dévisagèrent. Personne ne parla. Plusieurs homéojournalistes prirent des phots et les flashes illuminèrent brièvement la scène de leurs lueurs crues. Puis Sal et Patricia, suivis de Briskin, se mirent en marche tandis que les deux protestataires continuaient de faire tranquillement les cent pas.

— « Les salauds, » dit Pat en prenant place avec ses compagnons dans un box au fond du bar qui faisait face au studio de télévision.

— « Ils font leur boulot, » répondit Jim Briskin. « Il va de soi qu'ils obéissent à la volonté de Dieu. » Cela ne le troublait pas particulièrement ; si loin qu'il fouillât dans ses souvenirs, ce genre de péripéties avait toujours fait partie de sa vie sous une forme ou sous une autre.

Pat s'insurgea : « Mais Schwarz est d'accord pour que les questions raciales et religieuses soient tenues à l'écart de la campagne électorale. »

— « Schwarz, oui, mais pas Verne Engel. Et c'est Engel et non le P.C.D. qui dirige le CLEAN (1). »

(1) *Clean* = propre.

— « N'empêche, et je vous parle en connaissance de cause, que ce sont les conservateurs démocrates qui subventionnent le CLEAN. Sans leur soutien financier, il ferait faillite du jour au lendemain. »

— « Je ne suis pas de votre avis, » rétorqua Briskin. « A mon sens, il y a toujours eu des organisations prêchant la haine comme le CLEAN et il y a toujours eu des gens pour épauler ces organisations. »

Le CLEAN ne voulait pas d'un président noir et, après tout, c'était son droit. Les uns pensaient ainsi, les autres différemment — c'était normal. Pourquoi, songeait Briskin, pourquoi devrions-nous feindre de croire que ce n'est pas la notion de race qui constitue le fond du problème ? C'est en réalité la clé du débat. Je suis un noir. Sur le plan des faits, Verne Engel a raison. La véritable question qui se pose est de savoir quel pourcentage du corps électoral est favorable aux thèses du CLEAN. Non, le CLEAN ne troublait pas Briskin : il était vacciné car il avait avalé suffisamment de couleuvres à l'époque où il tenait le rôle de bouffon à la télévision. A l'époque, se disait-il avec amertume, où j'étais un « négro ».

Un petit garçon blanc s'approcha de leur table avec un stylo et un calepin. « Mr. Briskin, voulez-vous me donner un autographe ? »

Jim apposa sa signature sur le feuillet et le petit garçon courut rejoindre ses parents qui l'attendaient devant la porte de l'établissement. Le père et la mère — ils étaient jeunes et il était manifeste qu'ils appartenaient à l'élite de la société — agitèrent joyeusement la main pour saluer le candidat. « Nous sommes avec vous ! » lui lança l'homme.

— « Merci, » répondit Jim en hochant la tête et en essayant — hélas, sans succès — de paraître aussi joyeux que lui.

— « Vous avez le cafard, » murmura Pat.

Briskin acquiesça en silence.

— « Pensez à tous ces gens à la peau blanche qui vont voter pour un noir ! » s'exclama Sal. « Ça, c'est encourageant ! C'est la preuve que nous autres, les blancs, ne sommes pas tellement mauvais quand on gratte un peu l'écorce. »

— « Vous ai-je jamais dit que vous étiez mauvais ? »

— « Non, mais vous le pensez. En vérité, vous n'avez confiance en aucun de nous. »

— « Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? » demanda Briskin qui, maintenant, était irrité.

— « Qu'est-ce que vous allez faire ? Me balafrer avec votre rasoir magnéto-électrographique ? »

— « Pourquoi parles-tu sur ce ton à Jim ? » fit sèchement Patricia. Elle jeta un regard inquiet autour d'elle. « Suppose que quelqu'un t'entende... »

— « J'essaye de lui rendre son moral. Ça me fait mal au ventre de le voir courber l'échine. Cette manifestation du CLEAN le tracasse mais il ne se l'avoue pas consciemment. » Sal se tourna vers Jim. « Je vous ai entendu répéter bien des fois : « Rien ne peut me blesser. » Bien sûr que si ! Vous venez d'être touché. Vous voulez que tout le monde vous aime, les blancs et les noirs. Je me demande comment l'idée vous est venue de faire de la politique ! Vous auriez dû rester le bouffon que vous étiez, qui faisait les délices des jeunes et des vieux. Surtout des très jeunes ! »

— « Je veux aider la race humaine, » répondit Jim.

— « En modifiant l'écologie des planètes ? Vous parlez sérieusement ? »

— « Si je suis élu président, je nommerai Bruno Mini, que je n'ai jamais rencontré, directeur du programme spatial. Je lui donnerai la chance qui lui a toujours été refusée, même quand on a... »

Pat l'interrompit : « Si vous êtes élu, vous pourrez gracier le Dr. Sands. »

— « Le gracier ? » Jim la regarda, déconcerté. « Il ne passe pas en jugement : il divorce. »

— « Vous n'avez pas entendu les rumeurs ? Sa femme se prépare à révéler je ne sais quel crime commis par lui, de sorte qu'il sera condamné et que leurs biens lui reviendront intégralement à elle. Personne ne sait encore de quoi il s'agit mais elle a fait allusion... »

— « Je ne veux pas savoir à quoi, » fit Jim Briskin.

— « Vous avez peut-être raison, » dit pensivement Pat. « Ce divorce risque de mal tourner. Il pourrait y avoir des retours de bâton si vous mentionniez cette affaire ainsi que Sal le voudrait. La maîtresse de Sands, Cally Vale, a disparu. Assassinée ? C'est possible. Peut-être avez-vous un instinct, Jim. Peut-être, au fond, n'avez-vous pas besoin de nous. »

— « Si, j'ai besoin de vous mais pas pour que vous me mêliez

aux problèmes matrimoniaux du Dr. Sands. » Et Briskin vida son verre.

Rick Erickson, du service après-vente de la Société Pethel, alluma une cigarette et inclina son tabouret en arrière en appuyant ses genoux osseux contre la table de travail. Sur l'établi reposait la tourelle maîtresse d'un translateur défectueux : celui du Dr. Lurton Sands.

Il y avait toujours des accrocs avec les translateurs. Le principe qui était à la base de ces engins était une sorte de déplacement temporel limité. Mais il s'ensuivait d'innombrables caprices dus aux contacts avec les franges du continuum. C'est pourquoi la profession de dépanneur de translateur avait une telle importance.

Le timbre claironnant de l'interphone posé sur l'établi retentit. « Allô, Erickson ? » C'était la voix de Pethel. « Le Dr. Sands est là. Il veut savoir où en est son translateur. Quand sera-t-il prêt ? »

Rick Erickson assena un furieux coup de tournevis sur la tourelle de l'engin. Je ferais mieux de monter parler à Sands, se dit-il. Il y a de quoi devenir fou. Ce translateur, malgré ce qu'il en dit, ne peut pas dérailler de cette façon ! Ce n'est pas possible.

Il gravit l'escalier quatre à quatre. Au moment où il atteignait l'étage supérieur, il vit un homme qui sortait. C'était Sands. Erickson le reconnut pour avoir vu son phot dans les homéojournaux. Il se précipita derrière lui et le rejoignit dans la rue.

— « Docteur... Pourquoi affirmez-vous que votre translateur vous a expédié à Portland, dans l'Oregon, ou dans des endroits pareils ? C'est impossible ! Techniquement impossible ! »

Les deux hommes se faisaient face. Le Dr. Sands, vêtu avec recherche, était mince et élancé ; il avait un début de calvitie. Son visage hâlé était sillonné de rides profondes. Il avait le nez en lame de couteau. Il était élégant, très élégant. Et il regardait son interlocuteur avec méfiance. Il y avait quelque chose de complexe dans son attitude.

C'est donc là l'homme qui défraye la chronique, songea Erickson. Il se défend mieux que la plupart des gens. Costume en peau de courtilière martienne, s'il vous plaît ! Pourtant, et c'était dé-

concertant, Sands paraissait désemparé. Cet homme qui portait beau, ce quadragénaire père tranquille avait dans sa façon d'être quelque chose d'affable et d'en même temps affolé, comme s'il était incapable d'affronter ou même de comprendre les forces qui se dressaient contre lui. C'était un homme écrasé, un homme assommé.

Pourtant, il ne se départissait pas de ses manières de gentleman. « C'est néanmoins ce qui se produit, apparemment, » dit-il d'une voix douce et sur un ton raisonnable. « Je souhaiterais pouvoir vous donner plus de précisions mais je ne connais rien en mécanique. » Il adressa à Erickson un sourire désarmant et le dépanneur eut honte de sa propre brusquerie.

— « Que voulez-vous ? » fit-il, battant en retraite. « C'est la faute du Développement Terrien. Il y a des années qu'ils auraient pu mettre leur production au point une fois pour toutes. Il est regrettable que vous soyez tombé sur un modèle défectueux. » Au fond, tu as l'air d'un bon bougre, se dit-il dans son for intérieur.

— « Défectueux, » répéta le Dr. Sands. « Oui, c'est exactement ça. » Une grimace passa sur son visage ; il paraissait amusé. « C'est bien ma veine ! Depuis quelque temps, je suis poursuivi par la malchance. »

— « Je pourrais peut-être essayer de convaincre le constructeur de reprendre votre translateur et de le changer contre un autre. »

Le Dr. Sands secoua énergiquement la tête. « Non. C'est celui-là que je veux. » Il avait parlé avec fermeté et résolution.

— « Pourquoi ? » Quelle idée de s'entêter à conserver un engin ne donnant pas satisfaction ? Cela n'avait aucun sens. D'ailleurs, il y avait quelque chose de bizarre dans cette affaire. Tout cela sonnait faux et Erickson avait le flair suffisamment aiguisé pour le sentir.

— « Parce que c'est le mien, » répondit Sands. « C'est celui-là que j'ai choisi. » Et il fit mine de s'éloigner.

— « Ça ne prend pas, » dit Erickson entre haut et bas.

Le Dr. Sands s'arrêta et fit un pas en arrière. « Pardon ? » Son expression était sévère, à présent, et il ne restait plus rien de son aménité première.

— « Excusez-moi. Je ne voulais pas vous offenser. » Erickson le dévisagea avec attention. Et ce qu'il voyait ne lui plaisait pas. Sous la cordialité superficielle de l'homme, il y avait quelque cho-

se de froid et de dur. Le Dr. Sands n'était pas un personnage ordinaire et le technicien se sentit soudain mal à l'aise.

— « Je veux que vous le remettiez en état, et vite, » laissa sèchement tomber Sands. Cette fois, il s'éloigna définitivement, laissant Rick les bras ballants.

Ce dernier sifflota. Eh bien, pas commode, ce personnage ! Je ne voudrais pas entrer en conflit avec lui.

Il rentra dans le magasin et regagna posément l'atelier, les mains dans les poches. Je vais peut-être le remonter et faire un essai, songea-t-il. Il s'installa à nouveau devant son établi, saisit la tourelle et entreprit de remettre en état le translateur du Dr. Sands. Bientôt, il lui eut rendu son aspect normal.

Et maintenant, murmura-t-il en mettant le contact, voyons un peu où cela va nous mener. Il enjamba le grand cerceau étincelant qui constituait l'entrée du translateur et se retrouva comme d'habitude à l'intérieur du tunnel dimensionnel : un tube de grisaille informe qui s'étirait dans deux directions. D'un côté, derrière lui, il distinguait son établi. De l'autre, c'est-à-dire en face de lui...

New York. Un panorama tremblotant : un coin de rue — la rue grouillante d'activité où était installé le bureau du Dr. Sands — et un bout du vaste immeuble, immense gratte-ciel de plastique, à base de composés rexeroïdiens importés de Jupiter. Et, au-delà, des monojets qui décollaient pour se poser sur les rampes, des piétons qui se hâtaient en un grouillement quasiment suicidaire. La plus grande cité du monde dont les quatre cinquièmes étaient enfouis sous la surface du sol... Ce qu'en apercevait Erickson n'était qu'une infime fraction, à peine une trace des structures visibles de la ville. Personne ne pouvait la contempler dans sa totalité au cours d'une vie humaine : parce qu'elle était trop vaste, tout simplement.

Alors ? grommela Erickson. Qu'est-ce que je disais ? Il marche très bien, ce translateur ! Ce n'est pas Portland, ce n'est pas l'Oregon. C'est bien le point d'arrivée prévu.

Il se baissa et, d'une main experte, explora la surface du tube. Que cherchait-il ? Il ne le savait pas exactement. Quelque chose qui expliquerait pourquoi le docteur tenait tellement à ce modèle.

Il prenait son temps. Il n'était pas pressé. Et il avait l'intention bien arrêtée de découvrir ce qu'il y avait à découvrir.

3

Le discours de Jim Briskin évoquant la question de l'aménagement des planètes qui fut diffusé ce soir-là — enregistré au cours de la journée, il avait été retransmis par le satellite du P.L.R. — consterna Salisbury Heim au-delà de toute expression. Aussi prit-il une heure de congé pour faire ce que tant d'hommes faisaient lorsqu'ils avaient besoin de réconfort : il loua un réac-taxi et décolla en direction du satellite de la Porte d'Or de la Félicité. Que Jim débloque tant qu'il veut sur Bruno Mini et son programme à la noix, se dit-il, confortablement installé sur le siège tandis que le véhicule s'élevait. Qu'il se mette la corde au cou si ça lui chante ! Au moins, je ne serai pas entraîné dans sa défaite. Je me demande si, avant le jour de l'élection, je ne vais pas reprendre ma liberté et proposer mes services au P.C.D.

Bill Schwarz accepterait de l'engager, cela ne faisait aucun doute. Heim avait déjà sondé le parti opposé, non sans prendre les précautions tortueuses qui s'imposaient. Et, quoique prudemment et par personnes interposées, le candidat adverse lui avait fait savoir qu'un tel ralliement l'enchanterait. Néanmoins, Heim n'était pas encore prêt à sauter le pas et il n'avait pas poursuivi les négociations.

Pas jusqu'à aujourd'hui. Pas jusqu'à cette bombe qui lui avait causé un tel choc. Comme si le parti n'avait pas déjà son content d'ennuis !

En vérité — les derniers sondages étaient éloquents — Jim Briskin arrivait en seconde position derrière Schwarz, en dépit du fait que les votes noirs lui étaient acquis, ainsi que ceux des autres ethnies de couleur, comme les Porto-Ricains à l'est et les Mexicains à l'ouest. Pourquoi en ce cas Schwarz devançait-il Briskin ? Parce que les blancs voteraient en masse jusqu'au dernier, alors que soixante pour cent seulement de l'électorat de couleur irait aux urnes. Si incroyable que cela parût, les noirs ne manifestaient pas pour Jim un enthousiasme effréné. Sans doute pensaient-ils que Briskin défendait en fait la structure du pouvoir des blancs, qu'il n'était pas le représentant authentique du peuple noir en tant que tel. Ce qui, en un sens, était vrai.

— « Nous sommes arrivés, monsieur, » annonça le conducteur — un noir. Le véhicule ralentit et se posa sur l'aire d'atterrissage qui affectait la forme d'un sein dont le mamelon rose servait de

tour de contrôle. L'homme se tourna vers son client. « Vous êtes le chargé de campagne de Briskin ? Oui... Je vous reconnais. Dites, Mr. Heim, ce n'est pas un vendu, hein ? Il y a des tas de gens qui le prétendent. Mais je suis sûr que c'est faux. »

Heim sortit son portefeuille. « Briskin n'a jamais lâché personne et il ne lâchera personne. Vous pouvez répéter ça à vos copains parce que c'est vrai. » Il régla la course. Il se sentait maussade.

— « Mais est-il vrai qu'il... »

— « Qu'il travaille avec les blancs ? Oui. Il travaille avec moi et je suis un blanc. Et alors ? Les blancs doivent-ils disparaître lorsque Briskin sera élu ? C'est cela que vous souhaitez ? Dans ce cas, vous serez déçu. »

Le conducteur hocha lentement la tête. « Je crois que je pige. Vous voulez dire qu'il est pour tout le monde, hein ? Que les intérêts de la minorité blanche lui tiennent autant à cœur que ceux de la majorité noire ? Qu'il protégera l'ensemble des citoyens, y compris vous, les blancs ? »

— « En effet, » répondit Salisbury Heim en ouvrant la portière. « Y compris nous, les blancs, comme vous dites. » Il sortit du taxi. Oui, songea-t-il, même nous. Parce que nous le méritons.

— « Bonjour, Mr. Heim, » fit une mélodieuse voix de femme. Heim se retourna.

— « Oh ! Thisbé, » s'exclama-t-il sur un ton joyeux. « Comment allez-vous ? »

— « Je suis heureuse que vous veniez malgré l'hostilité de votre candidat à notre égard, » dit Thisbé Olt. Mutine, elle arqua ses sourcils enduits d'un fard vert phosphorescent. D'innombrables points de lumière, incrustés dans la peau de son visage polychrome, renouvelaient constamment la beauté de son expression étrangement vaporeuse. Les décennies passaient et elle n'était jamais la même. Svelte, presque fragile, elle jouait avec l'étole sertie de joyaux qui recouvrait ses bras nus. Elle avait mis une parure resplendissante pour accueillir Heim et celui-ci en était flatté. Il aimait beaucoup Thisbé. Depuis longtemps.

— « Qu'est-ce qui vous fait croire que Jim Briskin est contre le satellite, Thisbé ? » demanda-t-il, sur ses gardes. « A-t-il jamais tenu des propos allant dans ce sens ? » A sa connaissance, le point de vue de Briskin en ce qui concernait le satellite n'avait jamais été rendu public. Tout au moins, Heim s'était efforcé de faire le silence sur ce point.

— « Nous avons des informations, Sal, » répondit Thisbé. « Je pense que le mieux serait que vous rentriez et que vous ayez une conversation avec George Walt. Ils sont dans leur bureau, au niveau C, et je crois qu'ils ont un certain nombre de choses à vous dire. Je le sais parce qu'ils ont débattu ce problème. »

— « Ce n'est pas pour ça que je suis venu... » commença Heim avec ennui. Mais il n'insista pas. A quoi bon ? Si les propriétaires du satellite de la Porte d'Or voulaient le voir, il était sage d'obtempérer. « Allons-y, » murmura-t-il et il se dirigea vers l'ascenseur à la suite de Thisbé.

Il avait beau le nier de toute son énergie, les entretiens avec George Walt avaient toujours sur lui un effet déprimant. George Walt représentaient une mutation d'un genre très particulier et Salisbury Heim n'avait jamais vu quelque chose de semblable. Pourtant, en dépit de leur handicap, George Walt avaient réussi à devenir une puissance économique majeure. D'après ce qui se murmurait, le satellite de la Porte d'Or de la Félicité n'était qu'une de leurs entreprises parmi beaucoup d'autres. Leurs domaines couvraient une surface importante de la carte financière du monde moderne. George Walt étaient des jumeaux mutants, deux frères siamois réunis l'un à l'autre au niveau de la nuque de sorte qu'ils avaient deux corps et un seul cerveau. La personnalité de *George* occupait l'un des hémisphères et utilisait un œil — le droit, si les souvenirs de Heim étaient exacts. Quant à celle de *Walt*, elle occupait l'autre lobe cérébral et c'était une personnalité distincte avec son idiosyncrasie, ses conceptions, ses tendances propres — et l'autre œil qui la mettait en communication avec le monde extérieur.

Un valet en uniforme, une sorte de garde du corps, arrêta Sal quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent.

— « Messieurs George Walt veulent me voir, » fit Heim. « C'est du moins ce que m'a dit Miss Olt. »

L'homme porta respectueusement la main à la visière de sa casquette. « Par ici, Mr. Heim, » fit-il, et il le guida à travers un vestibule silencieux tapissé de moquette.

Quand il pénétra dans la vaste pièce, les deux corps de George Walt, assis sur un canapé, se levèrent aussitôt et la tête collective, réceptacle des deux entités fraternelles et distinctes, s'inclina aimablement tandis que la bouche souriait. Un œil — le gauche — se posa sur le nouveau venu tandis que l'autre regardait dans le vague comme si son possesseur était préoccupé.

Les deux cous étaient soudés de telle façon que la tête était légèrement inclinée en arrière. George Walt avaient vaguement l'air de toiser leurs interlocuteurs de haut et cela ne faisait que renforcer l'impression extraordinaire que l'on avait en leur présence ; ils paraissaient inquiétants et l'on éprouvait le sentiment qu'il était impossible de capter véritablement leur attention. Cependant, la tête avait une taille normale, comme les deux corps. Celui de gauche — Sal ne se rappelait pas s'il s'agissait de George ou de Walt — était négligemment vêtu d'une chemise de coton et d'un pantalon de toile et chaussé de sandales. Le corps de droite, quant à lui, portait un costume de ville strict, une cravate et une cape grise à boutons. Il avait les mains profondément enfoncées dans les poches, ce qui contribuait à conférer une touche d'autorité à son maintien. Il paraissait nettement plus âgé que son jumeau.

— « Ici George, » annonça la tête sur un ton jovial. « Comment allez-vous, Sal Heim ? Quel plaisir de vous voir ! » Le corps gauche tendit la main à Sal qui s'approcha et la serra maladroitement. Le corps de droite, lui, ne sortit pas la main de sa poche.

— « Ici Walt, » fit à nouveau la tête d'une voix moins cordiale, cette fois. « Nous souhaitons parler avec vous de votre candidat, Heim. Asseyez-vous. Qu'est-ce que vous buvez ? »

Les deux corps se dirigèrent vers le bar ultra-moderne. Walt ouvrit une bouteille de bourbon tandis que George mélangeait avec des gestes experts du sucre, de l'eau et des amers au fond d'un verre. Le cocktail terminé, ils l'apportèrent à Sal.

— « Merci, » dit ce dernier en acceptant le breuvage.

— « Ici Walt, » laissa tomber la tête collective. « Nous savons que si Jim Briskin est élu, il donnera pour instructions à son attorney général de trouver un moyen légal pour fermer le satellite. Vrai ou faux ? » A présent, les deux yeux étaient braqués sur Heim ; leur regard était intense et rusé.

— « J'ignore où vous avez appris ça, » répliqua Heim, éludant la question.

— « Ici Walt. Il y a des fuites dans votre organisation. C'est de cette façon que nous avons obtenu le renseignement. Vous vous rendez compte de ce que cela implique ? Nous allons devoir lâcher Briskin et soutenir Schwarz. Et vous savez combien d'émissions nous sommes en mesure de lancer en direction de la Terre en l'espace d'une journée. »

Sal soupira. La Porte d'Or émettait en permanence une multitude de programmes tapageurs et audacieux à l'intention du public masculin, et presque tout le monde les suivait. Notamment les spectacles de variétés, et, c'était le *nec plus ultra,* l'orgie au cours de laquelle Thisbé s'exhibait personnellement — un numéro célèbre : ses muscles s'allongeant et se contractant simultanément dans vingt directions et en quatre couleurs. Tout cela constituait le support publicitaire du satellite. Mais faire de la propagande anti-Briskin serait une gaffe : les annonceurs étaient trop malins pour couvrir une telle marchandise.

Heim vida son verre, se leva et se dirigea vers la porte. « Allez-y ! Tirez sur Jim à boulets rouges. Nous remporterons quand même les élections et, alors, vous pouvez être sûrs qu'il mettra le satellite hors la loi. Je puis dès maintenant vous en donner l'assurance formelle. »

— « Ignoble co... coalition, » bégaya la tête. George Walt étaient manifestement mal à l'aise.

Sal haussa les épaules. « Que voulez-vous ? Je défends les intérêts de mon client. Vous l'avez menacé. C'est vous qui avez commencé. »

— « Ici George. Je vais vous dire ce que je pense. Ecoute, Walt. Il faut que Jim Briskin vienne ici, à la Porte d'Or, qu'on le photographie et que le cliché soit diffusé. » Et il ajouta avec satisfaction : « Voilà une bonne idée ! Vous saisissez, Sal ? Briskin arrive, mitraillé par les photographes, et il va rendre visite à une de nos pensionnaires. Ce sera excellent pour sa légende, car tout le monde verra ainsi que c'est un type normal, pas un mollusque. Ce sera tout bénéfice pour vous et il nous complimentera. Je vois aussi une touche finale... mais optionnelle. Par exemple, il pourrait dire que l'intérêt national exige... »

— « Il ne marchera jamais, » répliqua Sal. « Il préférerait se faire ramasser une veste. »

— « Nous lui donnerons toutes les filles qu'il voudra, » dit plaintivement la tête. « Seigneur ! Nous en avons cinq mille ! Il n'aura qu'à choisir dans le tas. »

— « Rien à faire avec lui, » rétorqua Sal Heim. « Maintenant, si vous me faisiez la même proposition, je serais d'accord sans hésiter. Mais pas Jim. Il est... démodé. » C'était une définition qui en valait une autre. « C'est un puritain, un vestige du XXe siècle, si vous voulez. »

— « Ou du XIXe, » jeta la tête sur un ton venimeux.

Sal hocha le menton. « Vous pouvez dire tout ce que vous voulez : cela le laissera indifférent. Il croit à un certain nombre de choses précises. Pour lui, le satellite porte atteinte à la dignité humaine. En raison de son principe même : tout est mécanique, sans rien de personnel, sans rien d'humain dans les rendez-vous. Vous dirigez une usine automatique. En ce qui me concerne, je n'y vois aucune objection et la plupart des gens non plus parce que ça fait gagner du temps. Mais Jim n'est pas d'accord. C'est un sentimental. »

Les deux bras droits s'agitèrent, menaçants, et la tête s'exclama d'une voix tonitruante : « Qu'est-ce que vous racontez ? Ici, on est aussi sentimentaux que vous pouvez l'être vous-même ! Dans toutes les chambres, il y a de la musique de fond en sourdine. Ces demoiselles demandent toujours le petit nom de leur client et obligation leur est faite d'employer ce petit nom à l'exclusion de toute autre appellation. Bon Dieu ! Ce n'est pas sentimental, ça ? Que vous faut-il de plus ? » Et la voix poursuivit sur un timbre haut perché : « Une cérémonie de mariage avant et un divorce après pour que l'union soit légale, peut-être ? Ou que nous apprenions à nos pensionnaires à tricoter et à faire des reprises ? Vous voulez des bobonnes qui vous montrent leurs chevilles moyennant finances ? C'est ça ? » La voix baissa d'un ton. Elle était à présent sinistre et dangereuse. « Ecoutez, Sal Heim. Nous connaissons notre métier et nous n'avons pas l'intention de vous apprendre le vôtre. A partir de ce soir, nos meneurs de jeu glisseront un mot en faveur de Schwarz dans toutes les émissions à destination de la Terre. Au beau milieu de ce somptueux chef-d'œuvre où les filles... vous voyez ce que je veux dire. Oui, ce numéro-là ! Et nous démarrerons une campagne pour assurer la réélection de Bill Schwarz et la défaite totale, la défaite écrasante de votre négro. »

Sal ne répondit pas.

« Vous ne dites rien, Sal ? Vous resterez passif ? »

— « Je suis venu ici pour rendre visite à une fille. Une certaine Sparky Rivers. Elle me plaît bien. A présent, j'aimerais qu'elle me reçoive. » Il éprouvait une grande lassitude. « Elle est différente des autres... Enfin, de toutes celles que j'ai essayées. » Il se frotta le front et murmura : « Et puis non, je suis trop fatigué. J'ai changé d'avis. Je préfère m'en aller. »

— « Si elle est aussi extra que vous l'affirmez, aucune dépense d'énergie n'est nécessaire. » La tête ricana, toute fière de cette

repartie spirituelle. La bouche s'approcha de l'interphone. « Envoyez-nous la dénommée Sparky Rivers. »

Sal Heim hocha le menton d'un air sombre. Après tout, c'était pour ça qu'il était venu. Pour trouver en ces lieux l'antique remède à la valeur éprouvée.

« Vous travaillez trop dur, » remarqua la tête avec perspicacité. « Que se passe-t-il, Sal ? Seriez-vous en train de perdre les pédales ? Manifestement, vous avez besoin de notre aide. De façon urgente. »

— « Allons donc ! Savez-vous de quoi j'ai besoin ? De six semaines de repos. Je devrais partir pour l'Afrique et chasser les araignées ou ce qui est à la mode. » Il avait tant de problèmes qu'il ne suivait plus l'actualité.

— « Les grosses araignées fouisseuses, c'est fini, » l'informa la tête. « Pour le moment, la vogue est à nouveau aux papillons de nuit. » Walt leva le bras droit, désignant un sous-verre : trois énormes cadavres iridescents éclairés par une lampe à rayons ultra-violets qui faisait chatoyer leurs multiples couleurs. « C'est moi qui les ai attrapés, » enchaîna la tête qui, aussitôt, s'insurgea : « Non, ce n'est pas toi, c'est moi. Tu les as repérés mais je les ai personnellement introduits dans le bocal de poison. »

Sal Heim attendit en silence que Sparky Rivers fît son entrée tandis que les deux hôtes de la tête unique se chamaillaient, chacun prétendant que c'était lui qui avait ramené ces papillons d'Afrique.

Tito Cravelli, l'un des meilleurs enquêteurs privés aux honoraires somptuaires — et à la peau foncée — tendit à la femme assise devant lui les conclusions que son Altac 3-60 avait déduites des données qui lui avaient été fournies. Altac 3-60 était un bon ordinateur.

— « Quarante hôpitaux, » dit Tito Cravelli. « Quarante greff-forgs effectuées l'année dernière. Statistiquement parlant, il est peu vraisemblable que la Banque des Organes Vitaux des Nations Unies ait eu un nombre aussi important de transplants à sa disposition pendant un laps de temps aussi limité, mais c'est quand même du domaine du possible. Autrement dit, nous sommes dans l'impasse. »

Songeuse, Myra Sands lissa sa jupe, puis elle alluma une cigarette. « Il faudra faire un choix au hasard parmi les quarante cas. Je voudrais que vous en sélectionniez au moins cinq ou six. Combien de temps cela vous prendra-t-il ? »

Tito Cravelli fit un bref calcul. « Disons deux jours. Il faudra que j'aille là-bas et que j'interroge les gens. Bien sûr, si j'arrive à en joindre quelques-uns au bout du fil... » Il aimait utiliser pour son travail les appareils de la Vidphone Corporation of America. Cela lui permettait de rester à proximité d'Altac 3-60. Et, quand il avait un renseignement, il pouvait le faire immédiatement exploiter par la machine et obtenir une réponse sans perte de temps. Cravelli éprouvait du respect pour Altac 3-60. Il avait acquis l'ordinateur l'année précédente en s'endettant jusqu'au cou et n'avait pas l'intention de le laisser oisif s'il pouvait faire autrement. Mais parfois...

La situation était délicate. Myra Sands n'était pas quelqu'un pouvant supporter de demeurer dans l'incertitude. Pour elle, une chose était ceci ou cela, A ou non-A. Tito Cravelli ne connaissait personne qui fît un usage aussi extensif du tiers exclu aristotélicien. Il l'admirait. C'était une femme élégante, extrêmement cultivée ; elle avait dans les quarante-cinq ans. Elle se tenait très droite sur sa chaise, coquettement vêtue d'un tailleur en grenouille sélénite. Ses cheveux étaient clairs, ses jambes fuselées étaient sans défauts. Seul son menton effilé — c'était du moins l'avis de Tito — trahissait la facette inquiétante, biscornue de son tempérament. Myra était d'abord et avant tout une femme d'affaires. Faisant autorité dans le domaine de l'avortement thérapeutique — où elle était considérée comme une sommité — elle gagnait gros et était universellement honorée. Ce dont elle avait parfaitement conscience. Après tout, il y avait des années qu'elle exerçait ce métier. Or, Tito avait de l'estime pour tous ceux qui sont capables de conquérir l'indépendance. N'était-il pas lui-même son propre maître ? Il n'avait à plier l'échine devant personne, devant aucune organisation, aucune entité économique. Myra et lui avaient quelque chose de commun. Cependant, jamais celle-ci ne l'eût admis : elle était terriblement snob. Pour elle, Tito Cravelli était un employé qu'elle avait engagé en vue d'obtenir certaines informations — ou, plutôt, de confirmer certains faits — concernant son mari.

Cravelli ne pouvait imaginer pour quels motifs Lurton Sands avait épousé cette femme. Dès le début, il avait sûrement dû

y avoir conflit — d'ordre psychologique, social, sexuel et professionnel.

Cependant, rien ne pouvait expliquer la combinaison chimique qui unissait les hommes et les femmes, les ligotant dans les étreintes de la haine et de la souffrance mutuelles. C'était une chose dont il avait eu de multiples exemples au cours de sa longue carrière.

— « Enquêtez à l'hôpital Lattimore de San Francisco, » lui ordonna Myra d'une voix sèche et autoritaire. « En août, Lurton a greffé une rate à un officier. Un commandant du nom de Walleck ou quelque chose dans ce genre-là. A cette époque, je me rappelle, Lurton avait... comment dirais-je ? Il avait un peu trop bu. Nous avions fini de dîner. C'était le soir et il a laissé échapper quelques allusions. Cette rate, disait-il, lui avait coûté gros. Vous n'ignorez pas, mon cher Tito, que les barêmes de la B.O.V. sont fixés de manière rigide par les Nations Unies et que les tarifs ne sont guère élevés. En fait, ils sont trop bas : c'est la raison principale pour laquelle la Banque est si souvent à court de certains organes vitaux. L'offre est suffisante mais la demande trop forte. »

— « Hemm, » grommela Tito qui prenait des notes.

— « Lurton affirmait que si seulement les tarifs augmentaient... »

— « Vous êtes sûre que c'était une rate ? »

— « Oui. » Myra hocha brièvement la tête en soufflant un nuage de fumée qui dériva en tourbillonnant vers la lampe. La nuit était tombée. Il était 19 h 30.

Tito Cravelli récapitula ses notes : « Une rate. Au mois d'août de cette année. A l'hôpital général de Lattimore à San Francisco. Un commandant du nom de... »

Myra l'interrompit. « Réflexion faite, je crois bien qu'il s'appelait Wozzeck. A moins que ce ne soit le nom d'un compositeur ? »

— « C'est un opéra de Berg. On ne le joue plus souvent aujourd'hui. » Il décrocha son vidéophone. « Je vais appeler Lattimore. Sur la côte, il n'est que 16 h 30. »

Myra se leva et se mit à faire nerveusement les cent pas en frottant l'une contre l'autre ses mains gantées, ce qui irritait Tito et l'empêchait de se concentrer sur la communication.

« Avez-vous dîné ? » lui demanda-t-il en attendant que la liaison avec San Francisco fût établie.

— « Non. Je ne mange jamais avant 8 heures et demie ou 9 heures. Je trouve barbare de prendre son repas plus tôt. »

— « Puis-je vous inviter, Mrs. Sands ? Je connais un petit bistrot arménien absolument sensationnel dans le Village. Les mets sont réellement préparés par des êtres humains. »

— « Par des êtres humains ? Mais avec quoi comparez-vous cette cuisine ? »

— « Avec les chaînes de production alimentaire autonomes, » murmura Tito. « Mais peut-être n'êtes-vous jamais entré dans un restaumatic ? » Après tout, les Sands étaient riches : il était possible que la nourriture confectionnée par des mains humaines fût leur lot quotidien. « Pour ma part, j'ai horreur des restaumatics. On sait toujours à l'avance ce qu'on trouvera dans son assiette. Les plats ne sont jamais brûlés, mais... » Il s'interrompit car le visage miniaturisé de la standardiste de Lattimore venait de se former sur l'écran. « Mademoiselle, ici le bureau de recherches des facteurs vitaux de N'York. Je souhaiterais avoir des renseignements sur une opération subie au mois d'août par le commandant Wozzeck ou Walleck. Il s'agissait d'une greffe de la rate. »

— « Attendez, » fit brusquement Myra. « A présent, je me rappelle. Ce n'était pas une rate. C'étaient les îlots de Langerhans. Vous savez ? Les parties du pancréas qui contrôlent la production du sucre dans l'organisme. Je m'en souviens : Lurton m'en a parlé en me voyant mettre deux cuillerées de sucre dans mon café. »

— « Je vais m'informer, » dit à l'autre bout du fil la jeune fille qui avait entendu Myra.

— « Ce qui m'intéresse, c'est de savoir la date exacte à laquelle le transplant a été fourni par la B.O.V. Je vous serais reconnaissant si vous pouviez me fournir cette information. » Tito Cravelli attendit. La patience était pour lui une habitude. Dans son métier, c'était une vertu qui primait toutes les autres, y compris l'intelligence.

Bientôt, la jeune personne revint en ligne : « Le colonel Weiswasser a été opéré le 12 août. On lui a greffé des îlots de Langerhans expédiés la veille, c'est-à-dire le 11 août, par la Banque des Organes Vitaux. C'est le Dr. Lurton Sands qui a opéré et qui, bien sûr, a authentifié l'organe. »

— « Je vous remercie, mademoiselle, » dit Tito en raccrochant. Comme il composait un nouveau numéro sur le cadran, Myra fit : « La Banque est fermée. Vous allez être obligé d'attendre demain. »

— « Je connais quelqu'un là-bas, » répondit Tito.

Il ne tarda pas à avoir au bout du fil Gus Anderton, son correspondant à la B.O.V.

— « Gus ? Ici Tito. J'ai besoin d'une vérification. Il s'agit d'une livraison d'organes en date du 11 août. Des îlots de Langerhans. Tu me suis ? Vois si le chirurgien dont nous avons déjà parlé est venu chercher les organes en question. »

Presque aussitôt, Gus Anderton reprit sa place devant l'appareil : « Exact, Tito. Tout concorde. 11 août... îlots de Langerhans. Livrés par héliréacteur à Lattimore, San Francisco. Transaction de routine tout à fait normale. »

Tito Cravelli raccrocha avec exaspération.

Après un instant de silence, Myra Sands qui marchait toujours de long en large dans le bureau s'exclama : « Pourtant, je suis sûre et certaine qu'il s'est procuré des organes au marché noir. Il n'a jamais refusé une seule opération et vous savez comme moi que les réserves de la Banque ne sont pas inépuisables. Il a bien fallu qu'il trouve le matériel ailleurs. Et il continue d'obtenir des organes de façon illégale. Cela ne fait aucun doute. »

— « En avoir la certitude et en faire la preuve sont deux choses différentes. »

Myra fit volte-face et lança d'une voix métallique : « En dehors de la banque, il n'y a qu'une seule possibilité. »

Tito secoua approbativement la tête. « C'est vrai mais, comme votre avocat vous l'a dit, vous ne pouvez l'accuser sur de simples présomptions. Sinon, il vous poursuivra en diffamation : vous ne lui laissez pas le choix. »

— « Cette affaire n'a pas l'air de vous plaire. »

Tito haussa les épaules. « La question n'est pas là. Mes sentiments n'ont pas à entrer en ligne de compte. »

— « Mais vous pensez que je m'aventure sur un terrain dangereux. »

— « J'en ai la conviction. Même si Lurton Sands a vraiment... »

— « Le « si » est de trop. C'est un fanatique et vous ne l'ignorez pas. Il s'identifie de façon si totale à l'image que le public se fait de lui — l'image d'un sauveur de vies humaines — qu'il est psychologiquement dans l'obligation de tourner la réalité. Il est probable que, au début, il a travaillé sur petite échelle pour faire face à ce qu'il considérait comme une situation unique, une exception. Il a eu besoin de tel ou tel organe, et il se

l'est procuré. La fois suivante... » Elle haussa les épaules. « La fois suivante, cela a été plus facile. Et de fil en aiguille... »

— « Je vois, » murmura Tito.

— « Je vais vous dire ce que nous allons faire. Ou, plutôt, ce que vous allez faire, vous. Demandez à votre contact quels sont les organes qui font défaut à la Banque à l'heure actuelle et arrangez-vous pour créer une situation d'urgence. Il faut qu'un patient en traitement dans un hôpital quelconque fasse appel à mon mari pour un transfert d'organe introuvable. Je ne me cache pas que cela coûtera cher mais je suis prête à payer. Vous me suivez ? »

— « Pas à pas. »

En d'autres termes, il fallait tendre un piège à Lurton Sands. Jouer sur sa volonté de sauver une vie humaine en péril. Faire de son humanitarisme l'instrument de sa propre destruction. Quelle façon de gagner son pain quotidien ! songea Tito. A chaque jour suffit son dollar... ou à peu près.

— « Je sais que vous êtes capable de combiner ça, » fit Myra avec ferveur. « Vous êtes un homme compétent. Vous avez de l'expérience. N'est-ce pas ? »

— « Oui, Mrs. Sands. J'ai de l'expérience. Oui... Je parviendrai sans doute à le coincer. A le mener par le bout du nez. Cela ne devrait pas être très difficile. »

— « Faites en sorte que votre « patient » lui propose des honoraires confortables, » ajouta Myra d'une voix âpre et tendue. « Lurton mordra à l'appât si on fait miroiter devant ses yeux un coquet bénéfice. Le profit... Voilà ce qui l'intéresse en dépit de ce que vous pouvez croire ou imaginer, vous et cette satanée opinion publique. Faites-moi confiance : j'ai vécu assez d'années avec lui en partageant ses pensées les plus intimes. » Elle eut un bref sourire. « C'est ridicule ! Me voilà, moi, en train de vous dicter votre conduite. Pourtant, il semble que c'est nécessaire. » Le sourire de Myra se durcit.

— « J'apprécie votre aide, » fit Tito, impassible.

— « Je n'en crois pas un mot. Vous vous figurez que je prépare une machination perfide. Par dépit. »

— « Je ne me figure rien du tout. Je ne pense qu'à une seule chose : j'ai faim. Peut-être ne mangez-vous pas avant 8 heures et demie ou 9 heures : moi, j'ai des spasmes du pylore à partir de 7 heures. Je vous prie de m'excuser. » Il se leva et repoussa

son fauteuil. « Je vais fermer la boutique. » Il ne lui renouvela pas son offre de l'inviter au restaurant.

— « Avez-vous localisé Cally Vale ? » demanda Myra Sands en prenant son manteau et son sac.

— « Pas encore, » répondit Tito, mal à l'aise.

Elle le dévisagea. « Mais pourquoi ne l'avez-vous pas retrouvée ? Il faut bien qu'elle soit quelque part ! » Apparemment, elle n'en croyait pas ses oreilles.

— « Les huissiers du tribunal n'ont pas réussi à mettre la main sur elle, eux non plus, » lui fit remarquer Tito. « Mais je suis sûr qu'elle réapparaîtra au moment du procès. »

Il s'étonnait, lui aussi, que ses collaborateurs n'eussent pas réussi à dénicher la maîtresse de Lurton Sands. Après tout, il n'existait qu'un nombre limité d'endroits pouvant servir de cachette et les méthodes de détection, comme les moyens de recherche, s'étaient perfectionnés, surtout au cours des vingt années écoulées, à tel point qu'ils étaient à présent d'une précision quasi surnaturelle.

— « Je commence à me demander si vous n'êtes pas un bon à rien et si je ne ferais pas mieux de confier mes intérêts à quelqu'un d'autre, » laissa tomber Myra Sands.

— « C'est votre droit. » Une série de spasmes contracta douloureusement l'estomac de Tito. Parviendrait-il à dîner ce soir ? Il commençait à désespérer.

— « Il faut absolument que vous la retrouviez, » reprit Myra. « Elle est au courant de tous les détails des activités de Lurton. C'est pour cela qu'il l'a cachée quelque part. A la vérité, le cœur qui bat dans sa poitrine est un cœur qu'il lui a greffé. »

— « Entendu, Mrs. Sands, » dit Tito en faisant une grimace discrète. La douleur se faisait de plus en plus lancinante...

4

LE jeune homme avait les cheveux très noirs et le teint extrêmement foncé. « Nous sommes venus vous voir, Mrs. Sands, » dit-il timidement, « parce que nous avons lu dans un homéojournal un article sur vous. Il disait que vous étiez très compétente et, aussi, que vous vous occupiez des gens qui n'avaient pas

beaucoup d'argent. » Et il ajouta : « Pour le moment, nous n'en avons guère mais nous pourrons peut-être vous payer plus tard. »

— « Ne vous tracassez pas pour ça, » fit Myra Sands avec brusquerie. Elle examina le couple. « Voyons... Vous vous appelez Art et Rachael Chaffy. Asseyez-vous et bavardons un peu. » Elle adressa aux deux jeunes gens son sourire professionnel, cordial et chaleureux, le sourire réservé à ses clients exclusivement. Personne d'autre n'y avait droit, pas même son mari — ou, plutôt, son ex-mari : c'était ainsi qu'elle désignait Lurton, à présent.

La jeune femme, Rachael, commença d'une voix douce : « Nous avons essayé d'obtenir l'autorisation d'être mis en hibernation mais on nous a dit qu'il nous fallait d'abord consulter quelqu'un. Je... enfin, je vais avoir un enfant, voyez-vous ? Je suis désolée. » Elle baissa craintivement la tête, honteuse. « Pourquoi ne vous permettent-ils pas de vous supprimer comme c'était le cas il y a quelques années ? » murmura-t-elle. « Cela aurait réglé le problème. »

— « Cette loi était mauvaise, » répliqua fermement Myra. « Si imparfaite qu'elle soit, l'hibernation est certainement préférable à l'autodestruction individualiste qui était admise autrefois. Depuis quand êtes-vous enceinte, mon petit ? »

— « Un mois et demi environ, » fit Rachael Chaffy en soulevant légèrement la tête. Elle réussit à soutenir pendant quelques secondes le regard de la praticienne.

— « Bon. L'avortement ne présentera aucune difficulté. Simple routine. Disons que l'intervention aura lieu à midi. A 6 heures du soir, ce sera fini. Vous pouvez vous adresser à n'importe quelle clinique gratuite dépendant du gouvernement. Il y en a plusieurs dans le quartier. Une seconde... »

La secrétaire de Myra avait ouvert la porte et s'efforçait d'attirer son attention. « Qu'y a-t-il, Tina ? »

— « Une communication urgente, docteur. »

Myra brancha son vidéophone. Le visage de Tito Cravelli se dessina sur l'écran.

— « Excusez-moi de vous déranger à une heure aussi matinale, » dit le détective qui semblait piaffer tellement il était agité, « mais un certain nombre de nos instruments de sondage et de recherche ont rempli leur mission. J'ai pensé que vous seriez désireuse d'être mise au courant. Cally Vale n'est pas sur la Terre. C'est là une conclusion catégorique et définitive. » Tito Cravelli se tut et attendit.

— « Donc, elle a émigré, » murmura Myra, s'efforçant d'imaginer Miss Vale, cette jeune personne d'une délicatesse et d'une fragilité presque écœurantes, dans l'environnement hostile de Mars ou de Ganymède.

Tito Cravelli secoua la tête et dit avec emphase : « Non. Nous avons naturellement songé à cette hypothèse et fait les vérifications requises. Cally Vale n'a pas émigré. Cela a l'air absurde mais c'est ainsi. Pas étonnant que nous nous trouvions dans une impasse ! Nous sommes confrontés à une situation impossible. »

— « Elle n'est pas sur Terre et elle n'a pas émigré. Donc, elle doit... » Pour Myra, c'était évident. Pourquoi n'y avaient-ils pas pensé en apprenant la disparition de Cally ? « Elle doit forcément être dans un entrepôt gouvernemental. En hibernation. » Il n'y avait pas d'autre solution.

— « Nous avons fait une enquête dans ce sens, » fit Tito sans enthousiasme. « C'est une possibilité, je l'admets, mais, franchement, je n'y crois pas. Pour moi, ils ont imaginé une solution nouvelle et originale. Tout le personnel dont je dispose travaille là-dessus. » Maintenant, Tito parlait avec assurance, sans hésitation. « Nous allons nous informer auprès des quatre-vingt-quatorze entrepôts d'attente du ministère du Bien-Etre Public. Cela prendra au moins deux jours. Entre-temps... » Son regard se posa sur les deux jeunes gens qui écoutaient en silence. « Peut-être serait-il préférable que nous en discutions un peu plus tard. Il n'y a pas urgence. »

Peut-être les sous-entendus des homéojournaux n'étaient-ils pas dénués de fondement, songea Myra. Peut-être Lurton avait-il effectivement assassiné sa maîtresse. Dans ce cas, celle-ci ne pourrait pas déposer devant le tribunal.

— « Croyez-vous que Cally Vale soit morte ? » demanda-t-elle carrément à Tito. Elle ne songeait plus au jeune couple. Cela ne comptait plus. L'affaire qui l'occupait était autrement importante.

— « Je ne suis pas en mesure de... »

Myra raccrocha brutalement et l'écran redevint opaque. Je ne suis pas en mesure de vous répondre, termina-t-elle mentalement à la place de Tito. Mais qui pouvait répondre ? Lurton ? Si cela se trouvait, il ne savait pas lui-même où était Cally. Possible que celle-ci eût abandonné son amant, qu'elle se fût rendue au satellite de la Porte d'Or de la Félicité pour rejoindre sous un faux nom l'armée de filles qui y exerçaient leurs talents. Myra imagina avec volupté la maîtresse de son ancien mari sous les traits d'une

pensionnaire de Thisbé, asexuée, mécanique et automatique. Qu'est-ce que ce sera, Cally ? Un, deux, trois ou quatre ? Seulement, ce n'est pas à toi de choisir, c'est à eux. Chaque fois. Myra éclata de rire. C'est la place qui te convient, Cally. Pour le restant de ta vie, pour les deux siècles à venir.

— « Excusez-moi de vous avoir interrompus, » dit-elle aux deux jeunes gens. « Continuez, je vous prie. »

— « Eh bien, » commença gauchement Rachael, « nous avons pensé, Art et moi, que... nous avons pensé à l'avortement. Mais nous sommes contre. Je ne sais pas pourquoi, Mrs. Sands. Je sais que nous devrions nous y résoudre. Mais nous ne pouvons pas. »

Il y eut un long silence, puis Myra enchaîna : « Alors, je ne vois pas pourquoi vous êtes venus me voir si vous aviez déjà une idée arrêtée... Sur le plan pratique, vous devriez vous faire avorter. Sans doute cela vous fait-il peur. Après tout, vous êtes très jeune. Mais je n'ai pas l'intention de vous convaincre. C'est à vous que la décision appartient. »

— « Nous n'avons pas peur, Mrs. Sands, » dit Art à mi-voix. « Non, ce n'est pas ça. Nous... enfin, nous aimerions avoir cet enfant. C'est tout. »

Myra Sands était prise au dépourvu. Elle ne savait pas quoi répondre. Depuis qu'elle exerçait sa profession, c'était la première fois qu'elle entendait une chose pareille et elle était déconcertée.

Il était visible que la journée s'annonçait mal. Cela et le coup de vidéophone de Tito... C'était trop. Et il n'était pas encore 9 heures du matin !

Dans le sous-sol de la Société Pethel, distribution et service après-vente, Rick Erickson se préparait une fois de plus — c'était son second jour de travail consécutif — à pénétrer à l'intérieur du translateur défectueux du Dr. Lurton Sands. Il n'avait pas encore trouvé ce qu'il cherchait. Pourtant, il n'avait nulle intention de renoncer. Il sentait intuitivement qu'il touchait au but. Cela ne serait plus long.

— « Que faites-vous, Rick ? » dit une voix derrière son dos.

Erickson sursauta et fit volte-face. Son patron, Darius Pethel, affublé du complet « vétéran » brunâtre et tout fripé qu'il portait généralement, était debout dans l'embrasure de la porte.

— « C'est le translateur du Dr. Sands, » répondit Erickson.

« Riez si vous voulez mais je suis sûr que c'est là-dedans qu'il a caché sa maîtresse. »

— « Quoi ? » Pethel éclata de rire.

— « Je parle sérieusement. Je ne pense pas qu'elle soit morte, bien que j'aie parlé avec Sands assez longtemps pour savoir qu'il serait capable de la tuer s'il le fallait. C'est un type de ce genre. Toujours est-il que personne ne l'a retrouvée. Pas même Mrs. Sands. Et comment l'aurait-on retrouvée puisque Lurton nous a confié son translateur ? Il est le seul à le savoir. Et, il a beau dire, il ne tient pas du tout à ce que nous le lui rendions. Il préfère de beaucoup qu'il soit ici, à l'atelier. »

Pethel dévisagea son employé. « Mes félicitations ! C'est à ça que vous passez votre temps pendant vos heures de travail ? A jouer au détective ? »

— « C'est important, Mr. Pethel. Même si ça ne doit rien vous rapporter. D'ailleurs, peut-être en tirerez-vous de l'argent. Si j'ai la chance de la retrouver, vous pourrez la remettre entre les mains de Mrs. Sands moyennant finances. »

Après avoir réfléchi, Darius Pethel haussa philosophiquement les épaules. « Eh bien, soit. Cherchez. Et si vous la retrouvez... »

A ce moment, Stuart Hadley apparut derrière Pethel. « Que se passe-t-il ? » demanda-t-il avec jovialité. Le directeur des ventes était toujours plein d'alacrité et s'intéressait à tout.

Pethel désigna du doigt le translateur. « Rick est à la recherche de la maîtresse du Dr. Sands. »

— « Est-elle jolie ? » s'enquit Hadley, la mine gourmande.

— « Vous avez sûrement vu son phot dans les homéojournaux. Elle est ravissante. D'ailleurs, pensez-vous que le Dr. Sands aurait couru le risque de briser son ménage si ce n'avait pas été une fille exceptionnelle ? Bon, je remonte. Vous me rejoignez, Hadley, j'ai besoin de vous. » Pethel se dirigea vers l'escalier.

Hadley se baissa pour regarder à l'intérieur du translateur. « Et elle est là-dedans ? » demanda-t-il avec curiosité. « Je ne la vois pas. »

— « Moi non plus, » maugréa Pethel. « Et Rick non plus, encore qu'il continue toujours à la chercher. Et pendant les heures de travail, en plus ! Ecoutez-moi, Rick : si vous la retrouvez, c'est moi qui la prendrai pour maîtresse. Vous êtes à mon service, oui ou non ? »

Les trois hommes s'esclaffèrent.

— « D'accord, » fit Erickson qui, à quatre pattes, grattait la

surface intérieure du tube à l'aide d'un tournevis. « Riez si vous voulez. Je reconnais que c'est drôle. Mais je veux continuer. De toute évidence, la faille n'est pas visible. Si elle l'était, le Dr. Sands n'aurait pas osé nous confier son translateur. Il se figure peut-être que je suis idiot mais je ne suis pas stupide à ce point-là. Elle est cachée, cette faille, et bien cachée. »

— « La faille ? » répéta Pethel, qui, fronçant le sourcil, s'immobilisa en haut des marches. « Vous voulez dire une fissure qui ouvrirait sur une autre dimension temporelle ? »

— « Exactement, » répondit Erickson sans cesser de manœuvrer son tournevis. Son œil de technicien éprouvé remarqua une légère irrégularité sur la surface, une distorsion. Se penchant en avant, il tendit le bras...

Sa main traversa la paroi.

« Seigneur ! » murmura le dépanneur. Il remua les doigts et finit par sentir le contact du bord supérieur de la faille. « J'ai trouvé, » dit-il. Il se retourna mais Pethel n'était plus là. « Mr. Pethel ! » hurla-t-il. Il n'y eut pas de réponse.

— « Qu'est-ce que vous avez trouvé ? » demanda Hadley en s'approchant prudemment du tube. « Cally Vale ? »

La tête la première, Erickson se faufila dans l'ouverture.

Il chercha une prise, n'en trouva pas, tomba et heurta rudement le sol. Poussant un juron, il ouvrit les yeux et vit un ciel bleu pâle où flottaient d'impalpables nuages. Il était au milieu d'une prairie. Des abeilles — ou des insectes ressemblant plus ou moins à des abeilles — bourdonnaient parmi des fleurs à longues tiges aussi larges que des soucoupes. L'air avait une saveur sucrée qui semblait imprégner l'atmosphère.

Je suis passé de l'autre côté, songea Erickson. Je suis là où Sands a dissimulé sa maîtresse pour qu'elle ne comparaisse pas au procès, pour qu'elle ne témoigne pas en faveur de Mrs. Sands. Il se leva avec précaution. Il remarqua une sorte de vague miroitement derrière lui : c'était le point de contact avec le translateur et avec le sous-sol du magasin — avec Kansas City. Attention... Il faut que je conserve des points de repère, songea-t-il. Si je me perds, je n'arriverai peut-être plus à retrouver mon chemin et cela pourrait avoir des conséquences fâcheuses.

Mais où suis-je ? Il fallait absolument qu'il le détermine... Tout de suite. La gravité était normale. Erickson en conclut qu'il était toujours sur la Terre. Mais à quel moment du passé ? Ou de l'ave-

nir ? C'était extraordinaire ! Il examina les environs en quête de quelque chose... une habitation, des créatures animales ou humaines... un indice quelconque indiquant en quelle époque il avait émergé. Un tigre aux dents de sabre. Un trilobite, peut-être. Non : il était déjà trop tard pour les trilobites — la présence des abeilles le prouvait. Ainsi donc c'était à ce genre d'« avarie » qu'était soumis le translateur du Dr. Sands !

Erickson se mit lentement en marche...

Au loin, une silhouette se mouvait.

Mettant ses mains en visière au-dessus de ses yeux car l'éclat du ciel était éblouissant, Erickson essaya de l'identifier. Etait-ce un homme primitif ? Un habitant des temps futurs au crâne démesuré ? Il plissa les paupières. C'était une femme : il suffisait de voir ses cheveux pour s'en convaincre. Elle était en pantalon et elle se dirigeait vers lui en courant. C'est Cally, se dit-il. La maîtresse du Dr. Sands. Elle vient à ma rencontre. Elle doit croire que je suis son amant. Pris de panique, il s'immobilisa. Que faire ? Il vaudrait peut-être mieux rentrer et réfléchir calmement.

Au moment où il se préparait à rebrousser chemin, il vit du coin de l'œil la femme lever soudain le bras.

Non ! s'écria-t-il silencieusement. Non !

Il trébucha en atteignant le cercle vaporeux, trait d'union entre les deux univers. La lueur rougeâtre d'un rayon laser fulgura au-dessus de sa tête.

Tu m'as manqué, songea-t-il avec affolement. Mais... Ses doigts crispés se refermèrent sur les bords de la fissure et il s'efforça frénétiquement de passer de l'autre côté. Mais la prochaine fois...

— « Arrêtez ! » hurla-t-il sans se retourner. La plaine où bourdonnaient les abeilles lui renvoya l'écho de sa voix.

Le second coup de laser l'atteignit dans le dos.

Il lança la main en avant ; elle s'enfonça dans la brume et disparut à sa vue. C'était le sanctuaire. Mais tout était fini. Elle l'avait tué. A présent, il était trop tard pour s'échapper. Pourquoi n'a-t-elle pas attendu ? Pourquoi n'a-t-elle pas cherché à savoir qui j'étais ? Elle doit avoir peur.

Le laser cracha une troisième fois. Le rayon frappa Erickson à la nuque. Tout était consommé. Jamais il ne regagnerait son univers, jamais il ne retrouverait la sécurité du tube.

*
**

Stuart Hadley, qui attendait avec impatience, vit soudain les doigts crispés de Rick Erickson émerger de la paroi du tube. Il se baissa et l'agrippa par le poignet. Il tira de toutes ses forces.

Ce fut un cadavre qu'il ramena.

Horrifié, il se redressa. Il comprit à la vue des deux trous bien nets que le technicien avait été tué à l'aide d'un laser ; le coup avait probablement été tiré de loin. Hadley se précipita sur les commandes du translateur et coupa le contact. Le cercle miroitant qui délimitait l'entrée de l'univers mitoyen s'effaça. Désormais, ceux qui avaient assassiné Erickson ne pourraient plus franchir la frontière.

— « Mr. Pethel ! » cria-t-il. « Descendez, vite ! » Il se rua vers l'établi et actionna l'interphone. « Mr. Pethel, venez au sous-sol immédiatement. Erickson est mort. »

Il n'eut pas la notion des secondes écoulées. Sans transition apparente, Darius Pethel se trouva debout à côté de lui, contemplant le corps du dépanneur. « Eh bien, il a trouvé, » murmura Pethel qui tremblait et dont le visage avait pris une couleur de cendre. « Voilà ce qu'il a gagné à se montrer trop curieux ! »

— « Il faudrait avertir la police. »

Pethel hocha la tête, l'air hagard. « Oui. Naturellement. Je vois que vous avez débranché l'appareil. Vous avez eu raison. Le pauvre garçon ! Il a été assez malin pour deviner. Et qu'est-ce que ça lui a rapporté ? Tiens... Il a quelque chose dans la main. » Il se baissa et ouvrit le poing d'Erickson.

Le mort étreignait une poignée d'herbe.

« Même une grefforg ne servirait à rien, » reprit Pethel. « Il a été touché à la tête. En plein cerveau. » Il jeta un coup d'œil à Hadley. « D'ailleurs, le plus éminent spécialiste de ce genre d'interventions est le Dr. Sands et vous pouvez être certain qu'il ne ferait rien pour ce pauvre Erickson. »

— « Un endroit où il y a de l'herbe, » murmura Hadley. « Où cet endroit se trouve-t-il ? Pas sur Terre. Pas sur la Terre d'aujourd'hui, en tout cas. »

— « Peut-être est-il situé dans le passé de la Terre. Dans ce cas, cela signifie que le voyage dans le temps est possible. N'est-ce pas sensationnel ? » Une grimace chagrine tordit les traits de Pethel. « Quelle terrible mort ! Qu'un homme accepte qu'une chose pareille puisse se produire pour sauver sa réputation, c'est incroyable ! A moins que le Dr. Sands ne soit pas au courant ? Peut-être n'a-t-il donné un laser à sa maîtresse que pour qu'elle

soit en mesure de se défendre. D'ailleurs, nous ignorons si c'est elle qui a tiré. Nous ne savons qu'une chose : Erickson est mort. »

— « Accordez le bénéfice du doute à Sands si le cœur vous en dit, » répliqua Hadley. « Moi, je ne vous suivrai pas sur ce terrain. » Il prit une profonde aspiration. Son souffle était haché. « Nous devrions appeler la police, maintenant. Chargez-vous-en, Mr. Pethel. Pour le moment, je suis incapable de parler. »

Darius Pethel se dirigea en titubant vers l'établi et tâtonna à la recherche du téléphone comme si son sens du toucher commençait à se désintégrer. Enfin, il décrocha le récepteur et se tourna vers Stuart Hadley. « Attendez ! Ce serait une erreur. Savez-vous qui il faut prévenir en premier lieu ? L'usine. Nous devons avertir d'abord le Développement Terrien. Par priorité. »

Hadley le dévisagea. « Je... je ne suis pas de votre avis. »

— « C'est une chose plus importante que ce que vous ou moi pouvons penser, plus importante que Sands, que Cally Vale, que n'importe lequel d'entre nous. » Pethel commença de composer un numéro sur le cadran. « Même si un homme est mort. Cela ne compte pas. L'émigration, Stuart ! Comprenez-vous ? Vous avez vu cette poignée d'herbe qu'Erickson étreignait ? Vous savez ce que cela veut dire ? Zut pour la fille qui se trouve de l'autre côté si c'est elle qui a tué Erickson. Ou pour celui qui a fait le coup si ce n'est pas elle. Zut pour nos sentiments, nos opinions, notre existence aux uns et aux autres. C'est notre avenir à tous qui est dans la balance, » conclut-il avec un grand geste.

Hadley comprenait vaguement ce que voulait dire Pethel — ou croyait le comprendre. « Mais elle abattra sans doute la première personne qui... »

Pethel l'interrompit pour s'exclamer brutalement : « Cela regarde le Développement Terrien. C'est leur problème. Ils ont une police privée, des gardes armés qu'ils utilisent pour des missions de surveillance. Eh bien, ils n'ont qu'à les envoyer ! » Il parlait d'une voix sourde et sèche. « On perdra quelques hommes ? Et après ? La vie de millions d'êtres humains est en jeu. Est-ce que vous comprenez ça, Stuart ? Est-ce que vous le comprenez ! »

— « Euh... oui, » acquiesça Hadley en secouant le menton.

— « N'importe comment, cette affaire regarde le Développement Terrien puisque c'est un de leurs translateurs qui est en cause, » ajouta Pethel sur un ton plus calme. « Disons qu'il s'agit d'un accident. Un accident qui s'est produit entre l'entrée et la

sortie d'un tube de transport. Il est normal que la chose soit signalée à la compagnie. » Et, tournant le dos à Hadley, Pethel se pencha sur le vidéophone.

— « J'ai à vous annoncer quelque chose qui ne vous fera pas plaisir, » dit Salisbury à Jim Briskin, candidat à la présidence. « J'ai eu un entretien avec George Walt... »

Briskin le coupa aussitôt. « Rien à faire. Il n'est pas question de négocier avec eux. Je sais ce qu'ils veulent et je ne marcherai à aucun prix. »

— « Si vous refusez d'entrer en pourparlers avec George Walt, je vous donne ma démission, » fit Heim sur un ton posé. « En tant que directeur de campagne, il m'est impossible d'aller plus loin après le discours que vous avez fait. La situation se détériore gravement et nous ne pouvons pas nous permettre, dans ces conditions, de nous mettre George Walt à dos. »

— « Il y a plus grave encore, » fit Jim Briskin après un silence. « Vous n'êtes pas encore au courant. J'ai reçu un câble de Bruno Mini. Mon allocution l'a enchanté et il est en route pour nous apporter sa contribution — ce sont ses propres paroles. »

— « Mais vous pouvez encore... »

— « Mini a déjà parlé aux reporters. Il est trop tard pour l'interdire d'antenne. Je suis navré. »

— « Vous serez battu. »

— « Entendu... je serai battu. »

— « Ce qui me fait rager, » reprit Heim avec amertume, « c'est que même si vous étiez élu, vous ne pourriez pas agir librement. Des transformations aussi radicales sont au-delà des forces d'un homme seul. Le satellite de la Félicité demeurera, les hibs continueront d'hiberner, le nonovulide sera toujours en vente, les avorteurs-conseils exerceront toujours leur profession. Certes, vous arriverez à faire une petite brèche par-ci par-là, mais vous ne... »

Il laissa sa phrase en suspens car Dorothy Gill venait d'entrer. Elle s'approcha de Briskin. « On vous demande au vidéophone, Mr. Briskin. Un monsieur qui dit que c'est urgent et qu'il ne vous fera pas perdre votre temps. Il ne m'a pas donné son nom parce que vous ne le connaissez pas. Si cela peut vous aider à l'identifier, » ajouta-t-elle, « c'est un homme de couleur. »

— « Je ne suis pas plus avancé pour cela mais je prendrai

quand même la communication. » Il était visiblement heureux que sa conversation avec Heim fût interrompue : le soulagement se lisait sur ses traits. « Passez-moi l'appareil, Dotty. »

— « Tout de suite, Mr. Briskin. » L'attachée de presse sortit et revint presque aussitôt avec un vidéophone.

— « Merci. » Briskin enclencha le bouton. L'écran s'éclaira et un visage apparut, celui d'un homme beau et basané, au regard perçant, élégamment vêtu et manifestement nerveux. Qui est-ce ? se demanda Heim. Je le connais. J'ai vu un phot de ce garçon-là quelque part.

Soudain, il l'identifia : c'était un fameux enquêteur de N'York, celui qui travaillait pour le compte de Myra Sands. Un certain Tito Cravelli qui avait la réputation d'être un individu coriace. Qu'est-ce que Tito Cravelli voulait à Jim ?

— « Mr. Briskin, » dit Tito, « j'aimerais déjeuner avec vous. En tête à tête. Il faut que je vous parle en privé d'une chose qui a une importance capitale. » Cravelli lorgna du côté de Heim et ajouta : « Une telle importance que je ne peux pas discuter de ce sujet en présence de tiers. »

Qui sait s'il ne s'agit pas d'une tentative d'assassinat ? songea Heim. D'un fanatique du CLEAN envoyé par Verne Engel et sa bande de cinglés ?

— « Vous feriez mieux de décliner cette invitation, Jim, » fit-il tout haut.

— « Vous avez probablement raison mais j'irai quand même. A quelle heure et à quel endroit ? » demanda-t-il à son interlocuteur.

— « Je connais un petit restaurant dans les bas quartiers de N'York. C'est toujours là que je prends mes repas quand je suis en ville. Il est situé en haut de la Cinquième Avenue, dans le bloc des 500. La cuisine est préparée à la main. Cela s'appelle *Chez Scotty*. L'endroit vous convient-il ? Nous pourrions nous y retrouver à treize heures, heure de N'York. »

— « Entendu, » acquiesça Briskin. « A treize heures chez Scotty. J'y serai. Si l'on sert les noirs, » ajouta-t-il, acerbe.

— « Tout le monde sert les noirs quand je suis là, » rétorqua Tito en raccrochant. L'écran s'assombrit et s'éteignit.

— « Cela ne me dit rien qui vaille, » dit Heim.

— « N'importe comment, nous sommes battus d'avance, » lui rappela Briskin. « N'est-ce pas ce que vous me disiez il y a à peine une minute ? » Il eut un sourire sec. « Je crois

que le moment est venu pour moi de m'accrocher à des fétus de paille, Sal, à tous ceux qui passent à ma portée. Même à celui-là. »

— « Que dois-je dire à George Walt ? Ils attendent ma réponse. Je suis chargé de vous convaincre de vous rendre en visite sur le satellite dans les vingt-quatre heures. En principe, vous êtes censé arriver là-haut à 18 heures. » Sal prit son mouchoir et s'épongea le front. « A la suite de quoi... »

— « A la suite de quoi ils démarreront une campagne de calomnie systématique pour me discréditer. »

Sal acquiesça sans mot dire.

« Eh bien, Sal, vous annoncerez à George Walt que dans le discours que je prononcerai aujourd'hui à Chicago, je réclamerai la fermeture du satellite. Et si je suis élu... »

— « Ils le savent déjà. Il y a eu des fuites. »

— « Il y a toujours des fuites. » Briskin ne paraissait aucunement troublé.

Heim plongea la main dans sa poche et en sortit une enveloppe scellée. « Voici ma lettre de démission. » Il l'avait sur lui depuis un certain temps déjà.

Jim Briskin la prit et, sans l'ouvrir, la glissa à l'intérieur de sa veste. « J'espère que vous prendrez l'écoute de mon discours. Ce sera un discours important. » Il sourit tristement à son ex-chargé de campagne. Les sillons qui creusaient son visage étaient la preuve éloquente de la tristesse que lui causait cette rupture. Il y avait longtemps qu'elle menaçait les relations des deux hommes, qu'elle planait au-dessus d'eux, empoisonnant l'atmosphère de leurs discussions.

Mais Briskin était décidé à suivre la route qu'il s'était tracée. A accomplir la tâche qu'il s'était fixée.

5

DANS le réactaxi qui le conduisait au restaurant, Jim Briskin méditait. Au moins, se disait-il, je n'aurai pas à prendre parti contre Lurton Sands. Je ne serai plus obligé de suivre les conseils de Sal puisqu'il ne me dictera plus mes actes. Dans une certaine mesure, Briskin se sentait soulagé mais, tout au fond de lui-même, il était malheureux. Il se rendait compte

que, sans Heim, les choses seraient difficiles. Ah ! soupira-t-il intérieurement, je ne veux pas qu'il m'abandonne. Mais c'était déjà fait. Sal et sa femme, Patricia, étaient rentrés chez eux, à Cleveland, pour y prendre enfin un peu de repos. Et Jim Briskin, accompagné de Phil Danville qui lui préparait ses discours et de Dorothy Gill, son attachée de presse, filait dans la direction opposée, vers N'York et ses bas quartiers, ses boutiques et ses restaurants minuscules, ses vieux immeubles résidentiels délabrés, ses microscopiques bureaux d'affaires démodés, théâtres de transactions spéciales ou occultes. C'était là un monde qui intriguait Briskin, un monde qu'il ne connaissait guère car il s'en était tenu à l'écart pendant la plus grande partie de sa vie.

— « Il reviendra peut-être, » lui dit Phil Danville, assis à côté de lui. « Vous savez comment réagit Sal quand il a un coup de surmenage : la soupape saute et il s'effrite littéralement. Mais au bout d'une semaine... »

— « Pas cette fois, » répliqua Briskin. Le conflit entre les deux hommes était trop fondamental.

— « A propos, » intervint Dorothy, « avant son départ, Sal m'a dit qui est l'homme avec qui vous avez rendez-vous. Il l'a reconnu. Il ne vous en a pas parlé ? C'est Tito Cravelli, l'enquêteur que Myra Sands a engagé. Vous ne le saviez pas ? »

— « Non, je ne le savais pas. » Sal Heim ne l'avait pas mis au courant. Le temps n'était plus où il faisait bénéficier Briskin de son expérience. C'était là une époque révolue, une époque qui avait pris fin en l'espace d'une seconde.

Briskin déposa Phil Danville et Dorothy Gill à l'état-major électoral du parti libéral républicain et, après cette brève halte, il poursuivit sa route.

Cravelli, qui paraissait nerveux, l'attendait déjà au restaurant, installé dans un box au fond de la salle.

— « Merci d'être venu, » dit-il à Briskin au moment où celui-ci prenait place en face de lui. Il avala précipitamment ce qui restait de café dans sa tasse. « Je ne vous retiendrai pas longtemps. Je vais vous demander beaucoup en échange de l'information que je me propose de vous communiquer. Je veux que vous me promettiez que, lorsque vous serez élu — car vous serez élu grâce à ces renseignements — vous me ferez entrer dans votre cabinet. »

— « Seigneur, » fit doucement Briskin après quelques secondes. « C'est tout ce que vous voulez ? »

— « C'est une récompense que je mérite dans la mesure où je vous transmets cette information. Il s'agit de quelque chose que j'ai appris par l'intermédiaire d'un de mes correspondants qui travaille à... » Il s'interrompit brusquement. « Je désire recevoir la fonction de ministre de la Justice. Je pense être capable de m'en acquitter. Sinon, vous n'aurez qu'à me révoquer. Mais il faut que vous me laissiez ma chance. »

— « Dites-moi ce que vous avez à me dire. Je ne puis rien vous promettre tant que vous ne m'aurez pas fait part de cette information. »

Cravelli hésita. « Une fois que j'aurai parlé... Mais vous êtes honnête, Briskin, tout le monde le sait. Voilà : il existe un moyen qui vous permettra de régler le problème des hibs. Vous aurez la possibilité de les remettre en activité. Totalement. »

— « Où cela ? »

— « Pas ici, bien sûr. Pas sur la Terre. Le correspondant auquel je faisais allusion, celui qui m'a fourni le tuyau, travaille pour le compte du Développement Terrien. Cela vous suggère-t-il quelque chose ? »

— « Si je comprends bien, ils ont réussi à découvrir une faille ? »

— « Pas le D.T. C'est une petite société qui l'a trouvée. Un concessionnaire de Kansas City chargé de réparer un translateur défectueux. L'instrument est actuellement entre les mains des ingénieurs de l'usine mère. Il a été transporté là-bas il y a deux heures. Le constructeur a agi aussitôt après avoir été alerté par le détaillant. Il sait ce que cette découverte signifie. » Et Tito Cravelli ajouta : « Aussi bien que vous, que moi et que mon correspondant. »

— « Et sur quelle époque ouvre la faille ? »

— « De toute évidence, le phénomène n'est pas d'ordre temporel. Pour autant qu'on puisse le déterminer, la conversion semble être de nature spatiale. Il s'agit d'une planète dont la masse est analogue à celle de la Terre, dont l'atmosphère est similaire à la nôtre, qui possède une faune et une flore bien développées mais qui n'est pas la Terre. Ils sont parvenus à esquisser une carte céleste et à se livrer à une analyse stellaire. D'ici quelques heures, sans doute, ils auront identifié ce monde avec exactitude et ils sauront à quel système il appartient. Tout permet de penser qu'il se trouve très loin. Trop loin pour que des astronefs puissent l'explorer directement dans l'immédiat. Ce moyen d'accès, ce

raccourci, devra être utilisé pendant plusieurs lustres au minimum. »

Une serveuse s'approcha de Briskin pour prendre la commande.

— « Un synthomoka, » murmura distraitement ce dernier.

— « Cally Vale est là-bas, » dit Cravelli quand la jeune femme se fut éloignée.

— « Quoi ? »

— « Sands l'a fait passer de l'autre côté. C'est pour cela que mon agent m'a alerté. Peut-être savez-vous que je suis chargé de retrouver Cally afin qu'elle dépose devant le tribunal. Elle s'est mise dans un joli pétrin. Elle a tué à coups de laser un employé de la filiale du D.T. de Kansas City, le seul et unique dépanneur de translateurs expérimenté dont disposait le concessionnaire. Il était allé voir ce qui se passait par-delà la ligne. Dommage pour lui ! Mais par rapport à la grandiose perspective qui... »

— « Oui. » Cravelli avait raison : ce n'était pas cher payé alors que des millions et des millions de vies humaines — même des milliards d'existences en puissance — étaient en jeu.

— « Evidemment, le Développement Terrien garde la chose secrète. J'ai vraiment eu de la chance d'avoir eu vent de cette histoire. Si je n'avais pas eu un homme à moi dans la place... »

— « Vous serez mon ministre de la Justice. Cela ne m'enchante pas outre mesure mais c'est régulier. » Le renseignement valait dix fois, cent fois une telle récompense. C'était une information sans prix pour Briskin comme pour chacun des habitants de la Terre.

— « Hourra ! » bredouilla Cravelli, exultant. « Je n'en crois pas mes oreilles. C'est merveilleux ! » Il tendit la main à Briskin mais celui-ci fit mine de ne pas remarquer le geste. Il avait trop de choses en tête en cet instant pour avoir envie de complimenter Tito Cravelli.

Sal m'a quitté un petit peu trop tôt, songeait-il. *Il aurait dû rester.* Et voilà pour l'intuition politique de Salisbury Heim : elle l'avait trahi au moment crucial.

Myra Sands, avorteur-conseil, était dans son bureau. Une fois de plus, elle parcourait le bref rapport de Tito Cravelli. Mais déjà, dehors, un diffuseur de nouvelles appartenant à l'un des principaux homéojournaux du pays proclamait à tous les échos que

Cally Vale avait été retrouvée. La police avait rendu l'information publique.

Je n'aurais pas cru que vous réussiriez, Tito, songeait Myra. Eh bien, je me trompais. Vous méritez les coquets honoraires que vous demandez. Ce sera un procès formidable, se dit-elle avec ravissement.

D'un bureau voisin, probablement celui du courtier d'à côté, s'éleva une voix tonitruante qui prit rapidement un volume plus normal. Quelqu'un avait allumé la télévision. Le candidat libéral républicain prononçait son discours de clôture. Je devrais peut-être l'écouter, moi aussi, fit Myra dans son for intérieur. Et elle brancha le poste posé sur son bureau.

Les lampes chauffèrent. Bientôt, le visage sombre et les traits aigus de Jim Briskin se formèrent sur l'écran. Myra fit pivoter son fauteuil tournant et abandonna le rapport de Cravelli. Après tout, ce que Briskin pouvait dire avait son importance : il n'était pas impossible qu'il fût le prochain président.

— « ... un de mes premiers actes en tant que président, » disait Briskin, « acte que beaucoup désapprouveront peut-être mais qui est une mesure à laquelle je suis profondément attaché, sera d'intenter des poursuites contre le satellite dit Porte d'Or de la Félicité. Il ne s'agit pas là d'une décision improvisée mais d'un problème qui me préoccupe depuis un certain temps. Cependant, et c'est à mon sens un élément infiniment plus important, je crois que la Porte d'Or va tomber dans l'oubli le plus complet. Ce sera la meilleure solution. Car la sexualité, dans le cadre de notre société, retrouvera sa fonction biologique normale : cessant d'être une fin en soi, elle redeviendra un moyen de procréation. »

Vraiment ? s'exclama silencieusement Myra Sands, non sans malice. Et comment cela ?

« Je vais vous révéler un fait encore ignoré de tout le monde, » continua Briskin. « Un fait qui modifiera de façon radicale la vie de chaque individu. Un fait si extraordinaire, en vérité, que nul ne peut prévoir à l'heure actuelle toutes les conséquences qui en découleront. Une possibilité d'émigration est enfin sur le point de s'ouvrir. Le Développement Terrien... »

Le vidéophone sonna. Avec une exclamation irritée, Myra baissa le son de la télévision et décrocha. « Ici Myra Sands. Je vous serais reconnaissante de bien vouloir rappeler un peu plus tard. Je suis extrêmement occupée pour l'instant. »

C'était Art Chaffy, le petit noiraud. « Nous voulions seulement

savoir ce que vous avez décidé, » bredouilla-t-il sur un ton d'excuse. Mais il resta à l'appareil. « Ça a beaucoup d'importance pour nous, Mrs. Sands. »

— « Je sais, Art, je sais. Mais laissez-moi encore quelques minutes, disons une demi-heure... » Elle tendait l'oreille pour entendre Briskin mais elle percevait à peine un faible murmure. Quelle était cette nouvelle sensationnelle ? Où enverraient-ils les émigrants ? Dans un environnement vierge ? Oui, c'était évident. Il ne pouvait en être autrement. Mais à quel endroit exact ? Allez-vous sortir ce monde vierge de votre manche, Mr. Briskin ? Dans ce cas, je ne veux pas manquer le spectacle ! Une chose pareille vaut la peine d'être vue !

— « Entendu, Mrs. Sands. Je vous rappellerai tout à l'heure. Pardonnez-moi de vous importuner. » Chaffy raccrocha.

— « Vous devriez écouter le discours de Briskin, » fit Myra entre ses lèvres en faisant à nouveau pivoter son fauteuil. Elle se pencha, tourna le bouton et la voix de Briskin redevint audible. Et il faut que ce soit toi, s'écria Myra dans son for intérieur.

— « ... et selon les rapports que j'ai entre les mains, » disait Briskin d'un débit lent et grave, « son atmosphère est presque identique à celle de la Terre et elle a sensiblement la même masse. »

Seigneur ! Me voilà réduite au chômage, songea Myra dont le cœur battit soudain à grands coups. Personne n'aura plus besoin de faire appel aux avorteurs. Mais, somme toute, tant mieux. Je serais heureuse que cette profession disparaisse — définitivement.

Les mains serrées, elle écouta la fin du discours historique que Jim Briskin prononçait à Chicago.

Mon Dieu, c'est un tournant de l'histoire, cette découverte, à condition qu'elle soit réelle, que ce ne soit pas un simple argument électoral.

Mais, tout au fond d'elle-même, elle savait que c'était vrai : Jim Briskin n'était pas le genre d'homme à recourir à un bluff de ce genre.

A Oakland, Herb Lackmore, délégué pour la Californie du ministère du Bien-Etre Public, écoutait, lui aussi, le candidat présidentiel dont le discours, relayé par le satellite du P.L.R., était diffusé sur toutes les chaînes.

Maintenant, il sera élu, songeait Lackmore. Mes craintes se

réalisent : nous allons avoir un président de couleur. Et si cette histoire est vraie, s'il y a réellement une possibilité d'émigrer sur un monde vierge possédant une faune et une flore semblables à celles de la Terre, cela signifie le réveil des dormeurs. Cela signifie qu'il n'y aura plus un seul hib. Un frisson de peur secoua Lackmore.

Cela signifierait qu'il serait congédié sur-le-champ.

A cause de ce type, je vais me retrouver au chômage. Dans la même situation que tous ceux qui défilent chaque jour ici en rangs serrés. Je serai comme n'importe quel Mexicain, n'importe quel Porto-Ricain, n'importe quel noir de vingt ans, sans avenir et sans espoir. Tout ce que j'ai capitalisé depuis des années détruit d'un seul coup !

D'une main tremblante, Herb Lackmore ouvrit l'annuaire et en tourna les pages.

Le moment était venu d'entrer en contact avec le CLEAN, l'organisation de Verne Engel — et d'y adhérer. Car s'il était ce que Lackmore croyait qu'il était, le CLEAN ne resterait pas passif dans cette situation.

L'heure avait sonné pour cette organisation d'entrer en scène. De lancer une action qui ne serait pas nécessairement non-violente : il était trop tard pour que la non-violence fût efficace. A présent, il fallait autre chose. Il fallait beaucoup plus. L'histoire prenait un virage catastrophique et, pour la remettre dans le droit chemin, une intervention rapide et directe s'imposait.

Et si les gens du CLEAN rechignent, j'agirai moi-même, se dit Lackmore. Je n'ai pas peur. Je sais qu'il faut intervenir.

— « ... nous fournira une soupape d'échappement naturelle afin de contrebalancer la pression biologique qui pèse sur notre société, » disait Jim Briskin, la physionomie sévère. « Nous aurons enfin la liberté de... »

— « Tu sais ce que cela signifie ? » demanda George à son frère.

— « Oui, » répondit Walt. « Que cet empoté de Salisbury Heim a échoué sur toute la ligne. Reste à l'écoute de Briskin. Moi, je vais appeler Verne Engel pour essayer de trouver un arrangement. On peut travailler avec lui. »

— « D'accord, » fit George en secouant leur tête collective. Son œil demeura fixé sur l'écran tandis que Walt composait le numéro.

— « Quand je pense à ces palabres avec Heim, » maugréa Walt. George lui lança un coup de coude pour lui signifier qu'il voulait écouter le candidat. « Pardon, » murmura George, et il se tourna vers le vidéophone.

Thisbé Olt, vêtue d'une robe en peau de biche ornée de rayures transparentes alternées, entra dans le bureau. « Mr. Heim est là, » annonça-t-elle aux jumeaux. « Il veut vous voir. Il a l'air... abattu. »

— « Nous ne voulons pas avoir affaire avec lui, » fit rageusement George.

Et Walt ajouta : « Dites-lui qu'il reparte sur Terre. Et que, dorénavant, le satellite lui est fermé. Plus question qu'il rende visite à nos pensionnaires — à aucun prix. Qu'il pleure de frustration comme un misérable. C'est le sort qu'il mérite. »

— « Heim n'aura plus besoin de nous si Briskin a dit la vérité, » lui rappela son frère avec aigreur.

— « Il a dit la vérité. Il est trop naïf pour mentir. C'est au-delà de ses capacités. » La communication qu'il avait demandée fut branchée sur le circuit privé et, sur l'écran, apparut l'image miniature d'un membre de la garde prétorienne de Verne Engel, portant l'uniforme vert et argent du CLEAN. Au moment où George allait adresser quelques commentaires supplémentaires à l'intention de Thisbé, Walt prit possession de leur bouche commune : « Passez-moi Verne. Annoncez-lui que c'est Walt qui l'appelle du satellite. »

A peine Walt eut-il fini que George lança à Thisbé : « Disparaissez. Nous sommes occupés. »

Après avoir dévisagé les frères, Thisbé s'éclipsa et la porte se referma.

Le visage pincé de Verne Engel se matérialisa, vacillant, sur l'écran. « Je vois que vous suivez avec attention — à cinquante pour cent, tout au moins — la diatribe de Briskin, » commença-t-il. « Comment avez-vous fait pour décider quelle serait la moitié qui m'appellerait et celle qui écouterait le négro ? » Un rictus sarcastique retroussa les lèvres de Verne.

— « Ça suffit, » répliquèrent simultanément George Walt.

— « Pardon. Je n'avais pas l'intention de vous offenser, » rétorqua Engel mais son expression demeura inchangée. « Eh bien, que puis-je faire pour vous ? Je vous prie d'être brefs. Moi aussi, je voudrais écouter la harangue de Briskin. »

— « Vous allez avoir besoin d'assistance, Engel, » dit Walt.

« Tout au moins si vous voulez porter un coup d'arrêt à Briskin. Ce discours frappera l'opinion et je ne crois pas qu'une campagne télévisée telle que celle que nous avons envisagée soit suffisante pour le neutraliser. Cette allocution est beaucoup trop astucieuse. N'est-ce pas ton avis, George ? »

— « Absolument, » répondit George dont l'œil ne quittait pas le téléviseur. « Et, de seconde en seconde, ses propos gagnent en efficacité. Il en est à peine au début. C'est un orateur né. »

Son œil braqué sur l'écran du vidéophone, Walt reprit : « Briskin part en guerre contre nous. Vous l'avez entendu. Tout le pays est sans doute maintenant au courant. Remodeler les planètes avec Bruno Mini, ce n'est pas assez : il lui faut en plus s'en prendre à nous. Pour un noir, il n'a pas froid aux yeux ! Mais il est évident qu'il pense avec ses conseillers être capable d'arriver à ses fins. C'est ce que nous verrons. Que comptez-vous faire, Engel, en ce moment critique ? »

— « J'ai des plans, j'ai des plans. »

— « Toujours vos histoires de non-violence ? »

Il n'y eut pas de réponse audible mais une grimace bizarre tordit les traits d'Engel.

« Il faut que nous ayons un entretien, » enchaîna Walt. « Venez à la Porte d'Or. Je crois que nous serons en mesure, mon frère et moi, de faire un don au CLEAN. Disons dans les dix mégas. Cela vous rendrait-il service ? Avec une telle somme, vous devriez pouvoir acheter tout ce qui vous est nécessaire. »

— « Euh... sû... sûrement, George... ou Walt, je ne sais pas lequel des deux, » fit Engel, si abasourdi qu'il en bégayait.

— « Passez le plus tôt possible. »

Walt raccrocha et dit à son frère : « J'ai l'impression qu'il acceptera de travailler pour nous. »

— « Un type aussi gourmand est prêt à tout, » répliqua George d'une voix acide.

— « Et nous, qu'allons-nous faire ? »

— « Ce que nous pourrons. Nous aiderons Engel, nous l'éperonnerons, nous le bousculerons si besoin est. Mais nous ne placerons pas notre espoir en lui. Enfin, pas entièrement. Nous allons mettre quelque chose d'autre en train à toutes fins utiles. C'est une affaire trop sérieuse. Briskin a réellement l'intention de liquider le satellite. »

Leurs deux yeux dardés maintenant sur le téléviseur, George et Walt s'installèrent à nouveau pour écouter la suite du discours.

*
**

Dans son luxueux appartement de Reno, le Dr. Lurton Sands était suspendu aux lèvres du candidat noir. Il comprenait la signification réelle du discours de Briskin. Ce « monde fertile et vierge » qui venait d'être découvert ne pouvait être situé qu'en un seul endroit. Il était évident que l'on avait trouvé Cally.

Lurton Sands ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit un petit pistolaser qu'il glissa dans sa poche. Tant de vies que j'aurais pu sauver désormais perdues ! Par la faute de Briskin. Il m'arrache des mains mon pouvoir de guérison, il plonge dans les ténèbres les forces qui œuvrent pour le bien de l'humanité.

Sands décrocha son vidéophone et appela la compagnie de réactaxis. « Je veux un véhicule pour Chicago. Le plus vite possible. » Après avoir donné son adresse, il se rua vers l'ascenseur. Tous ceux qui nous pourchassent, Cally et moi, tous ceux qui méditent notre mort, Myra, ses détectives, les homéojournaux... Briskin s'est coalisé avec eux.

N'ai-je pourtant pas expliqué clairement à tout le monde ce que je suis à même d'accomplir pour le service de l'humanité ? Briskin le sait forcément. Ce ne peut pas être de l'ignorance de sa part.

Etait-il possible que ce Briskin souhaitât la mort des malades ? se demanda fébrilement Sands. Tous ceux qui se tournent vers moi, qui ont besoin d'une aide... une aide que personne ne pourra leur apporter lorsque je serai mort...

Caressant son laser, il dit tristement à haute voix : « Il est facile de se tromper sur le compte d'autrui. » Il est si simple de berner les gens. De les induire délibérément en erreur. Oui, c'était le mot : délibérément !

Le taxi se posa au bord du trottoir et la portière coulissante s'ouvrit.

6

Son discours achevé, Jim Briskin se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Enfin, cette fois, il avait fait du bon travail ! Ç'avait été le meilleur discours de toute sa carrière politique et, par certains côtés, le plus honnête.

Et maintenant ? se demanda-t-il. Sal est parti et Patricia avec lui. J'ai offensé George Walt, les frères unicéphales dont la puis-

sance et la richesse sont énormes, sans même parler de Thisbé elle-même. Et le Développement Terrien va m'en vouloir à mort d'avoir rendu sa découverte publique. Mais rien de cela ne compte. Et le fait que je me sois engagé à confier la Justice à un privé un peu trop notoire ne compte pas davantage. Mon devoir était de prononcer ces paroles, une fois au courant. Et j'ai accompli mon devoir. A la lettre. Tant pis pour les conséquences.

Phil Danville s'approcha et lui tapa chaleureusement sur l'épaule. « C'était du tonnerre, Jim ! Vraiment, vous vous êtes surpassé. »

— « Merci, Phil, » murmura Briskin. Il était fatigué. Il salua les techniciens de la télévision d'un signe de tête et, Danville sur ses talons, rejoignit le petit groupe des personnalités du parti qui attendaient au fond du studio.

— « A présent, j'ai besoin d'un verre, » dit-il en serrant les mains qui se tendaient.

Je voudrais bien savoir ce que va faire l'opposition, à présent. Que peut répondre Schwarz ? Rien, absolument rien. J'ai soulevé le couvercle de la marmite et il n'y a plus moyen de faire marche arrière. Maintenant que tout le monde sait que l'émigration est possible, ce sera le rush. Les gens vont partir en foule. Les entrepôts vont se vider, Dieu merci. Il y a longtemps qu'ils auraient dû être fermés.

Pourtant, je regrette de ne pas avoir eu cette information avant de prendre officiellement position en faveur de Bruno Mini et de sa méthode de remodelage des planètes. Oui, j'aurais alors pu éviter cela — et il n'y aurait pas eu de rupture avec Sal.

Cependant, je serai élu !

— « Je crois que vous avez gagné, Jim, » fit doucement Dorothy.

— « J'en suis certain, » renchérit Danville avec un sourire ravi. « Qu'est-ce que vous en pensez, Dotty? Quel changement, hein ? Comment avez-vous obtenu le tuyau, Jim ? Cela a dû vous coûter cher. »

— « Oui. Trop cher. Mais si cela m'avait coûté deux fois plus, j'aurais quand même payé. »

— « Tout à l'heure, en arrivant, j'ai remarqué un bistrot au coin. Allons-y. » Danville se dirigea vers la porte et Briskin le suivit, les mains dans les poches.

Dans la rue, il y avait une foule de gens qui le saluaient

en agitant les mains. Il leur répondit. Il y avait là des blancs et des noirs. C'est bon signe, songeait-il en se frayant son chemin pas à pas à travers les gens qui se pressaient autour de lui.

Une jeune fille rousse, de très petite taille, vêtue d'un éblouissant pyjama en peau de wub, le genre de parure que prisaient tant les pensionnaires du satellite de la Porte d'Or, se précipita vers lui, haletante, se faufilant entre les badauds. « Mr. Briskin... »

En dépit de lui-même, Jim s'arrêta, curieux de savoir qui était cette jeune personne et ce qu'elle lui voulait. De toute évidence, elle faisait partie du personnel de Thisbé Olt. Il lui sourit. « Oui ? »

— « Mr. Briskin, » commença la petite rouquine d'une voix hachée, « d'après ce que l'on dit sur le satellite, George Walt préparent quelque chose. Ils se sont abouchés avec Verne Engel, le chef du CLEAN. » Anxieuse, elle l'agrippa par le bras, l'empêchant de poursuivre son chemin. « Peut-être qu'ils vont vous assassiner... Je ne sais pas. Je vous en prie ! Faites attention ! » L'angoisse durcissait ses traits.

— « Comment vous appelez-vous, mon petit ? »

— « Sparky Rivers. Je... je travaille au satellite, Mr. Briskin. »

— « Merci, Sparky. Je me souviendrai de vous. Peut-être que je vous nommerai un jour membre de mon cabinet. » Elle ne répondit pas à son sourire. « Je plaisante, » ajouta-t-il. « Allez ! Ne soyez pas aussi abattue. »

— « Je crois qu'ils vont vous assassiner. »

— « Peut-être. » Il haussa les épaules. C'était une possibilité, certainement. Se penchant, il déposa un léger baiser sur le front de la jeune fille. « Vous aussi, prenez garde à vous. » Sur ces mots, il s'éloigna, entouré de Danville et de Dorothy Gill.

Au bout de quelques instants, Phil lui demanda : « Qu'allez-vous faire, Jim ? »

— « Rien. Que puis-je faire ? Attendre, c'est tout. Dépêchons-nous, j'ai soif. »

— « Il faut organiser votre protection, » s'exclama Dorothy. « Si jamais quelque chose vous arrivait... que ferions-nous, nous autres ? »

— « Même si je ne suis plus là, l'émigration existera. Vous pourrez toujours réveiller les hibs. Comme dans la Cantate 140 de Bach : *Wachet auf*. Dormeurs, éveillez-vous. Désormais, voilà votre mot d'ordre. »

— « Nous y sommes, » annonça Danville. Devant eux, un poli-

cier ouvrit la porte du bar et ils entrèrent à la queue leu leu.

— « C'est rudement chic de la part de cette fille de m'avoir averti, » murmura Jim.

— « Mr. Briskin ? » fit une voix d'homme, toute proche. « Je suis Lurton Sands. Vous avez sans doute récemment entendu parler de moi par les homéojournaux. »

— « En effet. » Jim était surpris. Il lui tendit la main. « Très heureux de faire votre connaissance, Dr. Sands. Je désire... »

Sands l'interrompit : « Puis-je vous parler ? J'ai deux mots à vous dire. A cause de vous, ma vie et vingt ans de travail au service de l'humanité sont anéantis. Non... Ne répondez pas. Je n'ai pas l'intention d'engager une discussion avec vous. Je tenais simplement à vous dire cela pour que vous compreniez. » Sands plongea la main dans sa poche. Quand il l'en ressortit, il étreignait un pistolaser qu'il pointa sur la poitrine de Briskin. « J'avoue que je saisis mal la raison pour laquelle mon dévouement aux malades a pu susciter votre réprobation et vous amener à vous dresser contre moi. Mais tout le monde en a fait autant. Alors, pourquoi pas vous ? Après tout, Mr. Briskin, briser mon existence n'était-il pas le but suprême que vous pouviez fixer à la vôtre ? »

Il actionna la détente mais le coup ne partit pas. Lurton Sands contempla son arme d'un air incrédule. « C'est Myra, ma femme, » dit-il en semblant presque s'excuser. « Elle a enlevé la cartouche énergétique, c'est certain. Elle a dû penser que je pourrais vouloir attenter à sa vie. » Il jeta le laser au loin.

— « Et maintenant, docteur ? » demanda Jim Briskin d'une voix rauque au bout de quelques secondes.

— « Maintenant ? Rien, Briskin. Rien. Si j'avais eu plus de temps, j'aurais vérifié ce pistolet mais il a fallu que je me dépêche pour arriver à Chicago avant votre départ. Vous avez fait un discours héroïque. La plupart des gens ont sûrement eu l'impression que vous luttiez pour trouver un remède aux problèmes qui tourmentent l'homme... Quoique, bien entendu, nous sachions, vous et moi, que la vérité est ailleurs. A propos, avez-vous réalisé que vous ne pourrez pas réveiller la totalité des hibs ? Vous serez incapable de tenir cette promesse car un certain nombre d'entre eux sont morts. Quatre cents environ. Et c'est moi qui suis responsable de leur décès. »

Jim Briskin le dévisagea.

« Eh oui. J'ai accès au ministère du Bien-Etre Public. Comprenez-vous ce que cela implique ? Chaque organe que j'ai prélevé s'est traduit par la mort d'un homme. Ou, plus exactement, *se traduira* par la mort d'un homme quand l'heure viendra de réveiller les hibs. Mais il faut bien que la trompette du Jugement sonne un jour, n'est-ce pas ? »

— « Vous avez fait ça ? »

— « Oui. Mais rappelez-vous que j'ai seulement tué de manière potentielle. Et, en échange, j'ai chaque fois sauvé quelqu'un, un être conscient, vivant dans le présent et qui, sans mon savoir, eût été condamné. »

Deux policiers se précipitèrent sur Sands et l'immobilisèrent.

— « Ça a été de justesse, Jim, » dit Danville, très pâle.

Briskin hocha la tête. « Oui, » réussit-il à murmurer. Il avait la bouche sèche. Au fond de lui-même, il était résigné. Lurton Sands n'était pas parvenu à l'abattre mais, avec le temps, quelqu'un d'autre y arriverait sans aucun doute. C'était tellement facile !. La technologie des armements avait fait d'immenses progrès depuis un siècle ; tout le monde le savait. A présent, le meurtrier n'avait même pas besoin d'être à proximité de sa victime. Et les instruments étaient bon marché, à peu près n'importe qui pouvait se les procurer — même, cela s'était vu, de pauvres types ignorants et isolés, sans amis, sans capitaux, sans même la volonté fanatique de se mettre au service d'une cause politique.

L'incident Sands n'était qu'un sinistre présage.

Danville soupira. « Que prenez-vous ? »

— « Un Russe Noir. C'est de la vodka avec... »

— « Je sais. » Phil se dirigea vers le bar pour passer la commande. La peur et la tristesse lui donnaient un visage ravagé.

Jim se tourna vers Dorothy. « Même s'ils m'éliminent, j'aurai fait mon travail. Voilà ce que je me répète inlassablement. J'ai rendu publique la découverte faite par le Développement Terrien et c'est suffisant. »

— « Parlez-vous sérieusement ? Etes-vous donc fataliste à ce point en ce qui concerne vos chances ? »

— « Oui, » répondit Briskin. Et c'était vrai.

J'ai l'impression, se dit-il, que ce n'est pas encore maintenant qu'un noir deviendra président.

***

C'était par l'intermédiaire d'un dénommé Dave DeWinter que Tito Cravelli était tenu au courant des agissements du CLEAN. DeWinter avait adhéré au mouvement dès la naissance de celui-ci et adressait régulièrement son rapport à son employeur. Ce jour-là, il lui faisait part des dernières nouvelles — qui étaient de la plus grande urgence.

— « L'attentat aura lieu tard dans la nuit. Le meurtrier n'appartient pas à l'organisation. Il s'appelle Herb Lackmore et, grâce à l'équipement qu'on lui fournira, le tir n'aura pas besoin d'être précis. Le matériel a été payé par George Walt, les deux mutants propriétaires du satellite de la Porte d'Or. »

— « Je vois. » (Adieu mon poste de ministre de la Justice !) « Où puis-je trouver ce Lackmore ? »

— « Chez lui, à Oakland, en Californie. Il doit probablement être en train de dîner. Il est six heures, là-bas. »

Tito Cravelli ouvrit le placard de son bureau, en sortit un fusil laser extensible à haute puissance muni d'une visée télescopique, le plia et le fourra dans sa poche. Cette arme était strictement interdite mais cela n'avait désormais plus d'importance. Ce que Cravelli avait l'intention de faire tombait sous le coup de la loi, quelle que fût l'arme qu'il emploierait.

Mais il était déjà trop tard pour mettre ce Lackmore dans l'impossibilité de nuire. A l'heure où Cravelli arriverait en Californie, l'autre serait certainement parti pour intercepter Jim Briskin. Leurs avions respectifs se croiseraient. Mieux valait localiser Briskin, ne pas le quitter et arrêter Lackmore quand il se montrerait. Cependant, l'assassin en puissance n'aurait pas à se montrer au sens littéral du terme : avec le type d'arme que lui avaient procuré les frères mutants, il pourrait abattre sa victime dans un rayon de quinze kilomètres.

Le seul moyen sûr — et encore n'était-il que relativement sûr — était de prendre contact avec George Walt.

Il faut que j'aille sur le satellite, se dit Cravelli. Tout de suite, si je veux faire quelque chose.

George Walt ne s'attendraient pas à sa visite ; ils ignoraient ses liens avec Briskin — du moins Cravelli l'espérait-il. De plus, il avait trois agents sur le satellite, trois filles, ce qui lui offrait trois cachettes. Et une chance de sauver sa vie lorsqu'il aurait réglé leur compte à George Walt.

Dans l'hypothèse, bien sûr, où George Walt refuseraient un marché et préféreraient la lutte ouverte. Si combat il y avait, les

jumeaux seraient perdants : Tito Cravelli était un tireur d'élite. En outre, l'initiative serait de son côté.

Où se trouvait présentement le satellite ? Cravelli prit l'homéo-journal du soir et l'ouvrit à la page des spectacles et distractions. Si la Porte d'Or survolait l'Inde, par exemple, il n'y aurait rien à faire car, dans ce cas, il lui serait impossible de rejoindre les frères à temps.

D'après l'horaire publié par le journal, le satellite était à cette heure-ci à la verticale de l'Utah. Avec un réactaxi, le trajet demanderait trois quarts d'heure. C'était parfait.

— « Je vous remercie beaucoup, » dit Tito à DeWinter qui se tenait gauchement au milieu de la pièce, resplendissant dans son uniforme vert et argent. « Retournez auprès d'Engel. Je me mettrai en rapport avec vous. » Il se rua hors du bureau et se précipita vers l'escalier.

Dès que le taxi se fut posé sur l'aire, Cravelli gravit la rampe au pas de course, acheta un billet à la préposée — une fille nue aux cheveux d'or — et s'engouffra par l'entrée numéro 5. La chambre de Francy portait le numéro 705, croyait-il se rappeler. Mais la tension qu'il éprouvait était telle que ses idées se brouillaient. Cinq mille portes s'ouvrant sur des corridors et des corridors... Et, de toute part, des phots animés, des filles qui se contorsionnaient et babillaient pour capter son attention, le séduire en lui faisant miroiter les joies qui l'attendaient dans l'établissement.

Il faut que je jette un coup d'œil sur le plan directeur, décida-t-il. Cela lui ferait perdre un temps précieux mais il n'avait pas le choix. Il fonça dans le corridor et arriva finalement devant le gigantesque tableau lumineux où une multitude de noms scintillaient et s'éteignaient tour à tour, à mesure que les clients pressés entraient dans une chambre ou en sortaient.

Celle de Francy était le 507. Et elle était libre.

— « Bonjour ! » dit Francy quand il ouvrit la porte. Elle cilla, surprise, en le reconnaissant. « Mr. Cravelli ? » fit-elle d'une voix incertaine en se levant. Elle portait un déshabillé de couleur pâle, fait d'un tissu mince, sous lequel son corps était nu. « Que puis-je pour vous ? » demanda-t-elle avec hésitation. « Etes-vous ici pour... »

— « Pas pour m'amuser. Boutonne ce truc et écoute-moi. Peux-tu faire venir George Walt chez toi ? »

Francy réfléchit. « En principe, ils ne se rendent jamais dans les chambres. Je... »

— « Et s'il y avait des histoires ? Un client qui refuse de payer ? »

— « Non. Ce serait un gorille qui viendrait. George Walt ne se montreraient que si le F.B.I. ou une autre agence policière faisait une descente et arrêtait les pensionnaires. » Du doigt, elle désigna un bouton qui saillait discrètement dans un recoin. « C'est le signal d'alarme prévu pour une telle situation. George Walt ont l'obsession de la police. Ils sont persuadés qu'elle fera inévitablement une rafle un jour ou l'autre. J'imagine qu'ils ont une conscience coupable. Ce bouton communique avec leur bureau. »

— « Appuie, » ordonna Cravelli. Il sortit le fusil de sa poche et, s'asseyant sur le lit, entreprit de le remonter.

Les minutes succédèrent aux minutes.

Debout devant la porte, Francy tendait l'oreille, mal à l'aise. « Que va-t-il se passer, Mr. Cravelli ? J'espère que vous ne... »

— « Silence ! » jeta-t-il sèchement.

La porte s'ouvrit.

Les mutants apparurent sur le seuil, une main sur la poignée, les trois autres étreignant de courts tuyaux métalliques.

Tito Cravelli les coucha en joue. « Je n'ai pas l'intention de vous tuer tous les deux : je n'en tuerai qu'un seul. Le survivant restera avec un hémisphère cérébral mort, un œil mort et un corps en putréfaction attaché au sien. Je doute que cette perspective vous soit agréable. Pouvez-vous riposter en me menaçant de quelque chose d'aussi effroyable ? En toute sincérité, je ne le crois pas. »

Au bout d'un instant, l'un des deux frères — Tito ne savait pas lequel — prit la parole : « Que... que voulez-vous ? »

Le visage de George Walt, terreux, était tiraillé de tics. Les yeux louchaient : l'un était fixé sur Tito, l'autre sur le laser.

— « Entrez et fermez la porte. »

— « Pourquoi ? Et d'abord, qu'est-ce que cela signifie ? »

— « Je vous dis d'entrer. »

Les mutants obéirent. La porte se referma. Ils étaient en face de Cravelli et leurs trois mains étaient toujours serrées sur les morceaux de tuyaux. « Ici George, » annonça la tête. « Qui êtes-vous ? Conduisons-nous raisonnablement. Si vous n'êtes pas satisfait du service de cette jeune personne... » La phrase resta en suspens, son frère ayant pris le contrôle de la bouche commune :

« Mais non ! Tu ne vois pas que c'est une agression à main armée ? Il est venu faire un hold-up. »

— « Vous allez appeler Verne Engel, » dit Tito. « Et vous lui direz de prendre contact avec son homme de main, Herb Lackmore. Vous lui donnerez pour instruction d'ordonner à ce Lackmore de rentrer. Je vous suis dans votre bureau puisqu'il n'est apparemment pas possible de vidéophoner depuis cette chambre. » A Francy, il ordonna : « Passe devant. Nous te suivrons tous les trois. Et dépêche-toi. Le temps nous est compté. »

Il eut un spasme du pylore ; ses dents grincèrent et, l'espace d'une fraction de seconde, il ferma les yeux.

Un tuyau passa en sifflant à peu de distance de sa tête.

Cravelli tira. L'un des deux corps, touché à l'épaule, fléchit sur lui-même. Le frère atteint était blessé mais n'était pas mort. « Vous voyez ? Ce serait épouvantable pour celui de vous deux qui survivrait à l'autre. »

— « Oui, » murmura la tête en opinant. On aurait dit une citrouille se balançant de façon grotesque. « Nous ne savons pas qui vous êtes mais nous coopérerons avec vous. Nous allons appeler Engel. Cette affaire doit pouvoir se régler à l'amiable. » Les deux yeux, dilatés et rendus vitreux par la terreur, contemplaient des points différents. Le droit, celui appartenant au corps frappé par le laser, était devenu opaque sous l'effet de la souffrance.

— « Voilà qui est parfait, » fit Tito Cravelli. Au fond, peut-être serai-je tout de même ministre de la Justice, songeait-il. Le fusil braqué sur George Walt, il se mit en marche sur les talons des mutants.

L'engin qui avait été confié à Herb Lackmore, un psychobloc, renfermait une coûteuse matrice reproduisant le profil des ondes cérébrales de Jim Briskin. Il suffisait de le déposer à quelques kilomètres de ce dernier, de donner un tour de poignée et d'appuyer sur le bouton commandant le détonateur.

Cette arme, de l'avis de Lackmore, apportait bien peu de satisfaction à l'utilisateur — pour ne pas dire aucune. Cependant, elle ferait le travail qu'elle était chargée de faire et, en définitive, cela seul comptait. En outre, elle garantissait l'impunité au tireur — ou, du moins, facilitait grandement sa fuite.

Pour le moment — il était 21 heures — Jim Briskin tenait

conférence avec ses collaborateurs et son *brain-trust* au Galton Plaza, à Chicago. Des militants du CLEAN qui manifestaient en silence devant le célèbre palace l'avaient vu entrer et en avaient informé Lackmore.

J'agirai à 21 h 15 précises, décida celui-ci. Il attendait dans la voiture qu'il avait louée, l'engin à côté de lui. L'objet n'était pas plus gros qu'un ballon de football mais il était assez lourd et il en émanait un faible bruissement discordant.

Je me demande où ils ont trouvé les fonds pour acquérir cette arme. D'après ce que j'ai lu, cela coûte un prix fou.

Quelques minutes plus tard, tandis que Lackmore procédait à l'ultime mise au point, deux silhouettes surgirent de l'ombre à côté de la voiture. Leur tenue vert et argent luisait doucement dans la nuit. Saisi d'une sorte de pressentiment de nature quasi parapsychlologique, Lackmore baissa la glace avec méfiance et demanda aux hommes du CLEAN : « Que voulez-vous ? »

— « Descendez, » ordonna l'un d'eux avec brusquerie.

— « Pourquoi ? »

Lackmore s'était raidi mais il ne bougeait pas. Il ne pouvait pas bouger.

— « Il y a eu une modification apportée au plan. Engel vient de nous prévenir par vidéo portatif. Il veut que vous nous remettiez le bloc. »

— « Non. »

Ainsi, au dernier moment, le CLEAN faisait marche arrière ? Lackmore ne savait pas exactement pourquoi mais le fait était là : l'assassinat prévu n'aurait pas lieu et c'était la seule chose qui importait. Hâtivement, il commença de visser la poignée d'armement.

— « Engel vous fait dire d'abandonner ! » s'écria le militant numéro d'eux. « Avez-vous compris ? »

— « J'ai compris, » murmura Lackmore en tendant la main vers la commande du détonateur.

La porte du véhicule s'ouvrit brutalement. L'un des hommes du CLEAN empoigna Herb par le col et se mit en devoir de l'extraire sans ménagements de son siège, le projetant sur le trottoir à coups de pied. Son compagnon se saisit du bloc et, prestement, dévissa la poignée.

Lackmore se démenait mais sa résistance fut vaine. Le complice avait déjà disparu dans les ténèbres avec le bloc. C'était l'écroulement de tous les projets de Lackmore.

— « Je vous tuerai, » hoqueta-t-il pitoyablement.

— « Tu ne tueras personne, vieux, » répliqua le colosse en lui serrant la gorge un peu plus fort.

Le combat n'était pas égal : Herb Lackmore n'avait aucune chance. Il y avait trop d'années qu'il officiait, assis dans un fauteuil, dans un bureau administratif.

Posément et avec un plaisir visible, l'homme du CLEAN le réduisit en charpie, faisant montre d'une virtuosité stupéfiante pour quelqu'un qui était — en principe — un adepte de la non-violence.

Dans le bureau des deux mutants, recouvert d'une luxueuse moquette en élan-scarabée de Titan, Tito Cravelli appela le Galton Plaza. « Est-ce que tout va bien ? » demanda-t-il à Briskin.

Une des infirmières du satellite s'efforçait d'appliquer sur la plaie du frère blessé une feuille de pseudoderme. Tito tenait George Walt sous la menace de son laser et Francy était debout devant la porte, pistolet au poing — un pistolet que Cravelli avait trouvé dans le bureau des deux frères.

— « Oui, tout va bien, » répondit Briskin avec étonnement. George Walt n'étaient manifestement pas dans le champ de son écran.

— « Je tiens un serpent par la queue et je ne peux pas le lâcher, » poursuivit Tito. « Avez-vous quelque chose à suggérer ? J'ai réussi à prévenir l'attentat dirigé contre votre vie mais comment diable vais-je pouvoir sortir d'ici ? » Il commençait à être sérieusement inquiet.

Briskin réfléchit. « Je pourrais demander à la police de Chicago... »

— « Allons donc ! » s'exclama Tito d'une voix railleuse. « Jamais ils n'accepteront. » Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. « Le satellite est en dehors de leur juridiction, la chose a été vérifiée à d'innombrables reprises. La Porte d'Or ne fait pas partie des Etats-Unis, et encore moins de Chicago. »

— « Vous avez raison. Je peux envoyer un commando de volontaires pour vous aider. Ils iront où je leur dirai d'aller. Quelques-uns d'entre eux ont affronté les gens du CLEAN en combat de rues. Ils sauront exactement quoi faire. »

— « Cette solution me plaît davantage, » fit Cravelli. Il se sentait soulagé mais son estomac le mettait au supplice ; ses souffrances étaient presque intolérables. Ah ! si seulement il pouvait

boire un verre de lait ! « Je suis au bout du rouleau, Briskin. Il faudrait que vos types se dépêchent sinon je ne tiendrai pas le coup. J'ai songé à quitter le satellite avec George Walt mais je crains de ne pouvoir parvenir en leur compagnie jusqu'à l'aire d'atterrissage. Il y a trop d'employés de la Porte d'Or dans les couloirs. »

— « Vous êtes actuellement à la verticale de N'York. Cela pourra donc se faire assez vite. Combien d'hommes voulez-vous ? »

— « L'effectif qu'un héliréacteur est capable de transporter, au minimum. En fait, expédiez tous vos gens disponibles. Vous ne voulez pas perdre votre futur ministre de la Justice, n'est-ce pas ? »

Briskin paraissait calme mais ses yeux brillaient. Il tirailla sa moustache d'un air songeur. « Peut-être les accompagnerai-je en personne. »

— « Vous ? Pourquoi ? »

— « Pour m'assurer que vous parviendrez à vous en tirer. »

— « Libre à vous mais je ne vous le conseille pas. Il ne s'agit pas d'une promenade hygiénique, vous savez. Connaîtriez-vous une pensionnaire qui pourrait vous conduire jusqu'au bureau de George Walt ? »

— « Non. » Soudain, l'expression de Briskin s'éclaira. « Attendez... Si, j'en connais une. Elle était à Chicago aujourd'hui mais elle est peut-être remontée sur le satellite. »

— « C'est bien probable. Elles passent leur temps à aller et venir comme des libellules. Enfin, c'est un risque à courir. A tout à l'heure. Soyez prudent. »

Et Tito Cravelli raccrocha.

Au moment où il se préparait à embarquer à bord du gros transport à réaction déjà rempli de volontaires du parti, Jim Briskin se trouva face à face avec deux figures de connaissance.

— « Vous n'irez pas sur le satellite, » s'exclama Sal Heim en lui barrant le chemin. Patricia, enveloppée dans un long manteau, était derrière lui, l'air sombre. Le vent du soir, venu des lacs, la faisait frissonner. « C'est trop dangereux... Je connais mieux George Walt que vous. Rappelez-vous : j'ai essayé de conclure un accord entre eux et vous. »

— « Si vous y allez, vous n'en reviendrez pas, Jim, » renchérit

Pat. « Je le sais. Restez avec moi. » Elle le tira par le bras mais Briskin s'arracha à son emprise.

— « Il faut que j'y aille. Mon garde du corps est là-haut et je dois l'aider à sortir de ce guêpier. Il m'a rendu de trop grands services pour que je l'abandonne. »

— « Eh bien, j'irai à votre place, » fit Sal.

— « Je vous remercie. » La proposition de Heim venait d'un cœur sincère. Mais Briskin devait rendre la politesse à Cravelli. Il devait faire en sorte que celui-ci quitte la Porte d'Or sain et sauf. C'était aussi simple que cela. « Tout ce que je peux faire pour vous, Sal, c'est de vous autoriser à m'accompagner. » Dans l'esprit de Briskin, c'était de l'ironie.

Sal acquiesça. « C'est entendu, je vais avec vous. Mais toi, Pat, tu ne bouges pas. Nous serons très bientôt de retour — ou nous ne reviendrons jamais. En avant, Jim. » Et Heim entreprit d'escalader l'échelle de coupée.

— « Soyez prudent, Jim, » murmura Pat.

— « Qu'avez-vous pensé de mon discours ? »

— « Je n'en ai entendu qu'une partie : j'étais dans mon bain. Mais je pense vraiment que c'est le meilleur que vous ayez jamais prononcé. C'est d'ailleurs l'avis de Sal qui l'a entendu de bout en bout. Il se rend compte maintenant de l'erreur phénoménale qu'il a commise. Il aurait dû rester avec vous. »

— « Je regrette qu'il ne l'ait pas fait. »

— « Vous ne voulez pas conclure par quelque chose dans le genre de : mieux vaut... »

— « D'accord. Mieux vaut tard que jamais. » Briskin fit volte-face et monta à bord. Mieux vaut tard que jamais... Oui, il l'avait dit mais ce n'était pas vrai. Il s'était passé trop de choses. Quand il est trop tard, il est trop tard. La rupture entre Sal et lui était irrévocable. Tous deux le savaient. Ou, plutôt, tous deux le craignaient et, instinctivement, cherchaient une formule qui eût permis un rapprochement, sans avoir la moindre idée de la forme que ce rapprochement pourrait prendre.

Le réacteur s'élevait rapidement. Sal se pencha vers Briskin. « Vous avez fait beaucoup de choses depuis la dernière fois que je vous ai vu, Jim. Je suis heureux de vous féliciter. Et, croyez-moi, il n'y a aucune ironie dans mes paroles. »

— « Merci, » répondit laconiquement le candidat.

— « Mais vous ne me pardonnerez jamais de vous avoir pré-

senté ma démission à ce moment-là, n'est-ce pas ? En vérité je ne saurais vous le reprocher. »

— « Vous auriez pu devenir secrétaire d'Etat. »

Sal secoua la tête. « En tout cas, j'espère que vous gagnerez, Jim. Et, après ce discours, je suis certain que vous serez élu. C'était un authentique chef-d'œuvre : vous avez tout promis à tout le monde. Un milliard de poules dans un milliard de pots d'or ! Inutile d'ajouter que je suis sûr que vous ferez un président remarquable. Un président dont nous serons tous fiers. Mais peut-être ces compliments vous donnent-ils la nausée ? » ajouta-t-il avec un sourire chaleureux.

Le satellite de la Porte d'Or était en face d'eux. Au centre de la plate-forme d'atterrissage en forme de sein, le mamelon rose clignotait, guidant le véhicule, et son scintillement mammaire était une invite universelle. Dans le vide de l'espace, le principe du Yin prenait des proportions cosmiques.

— « C'est étonnant que George Walt puissent se déplacer, » dit Briskin. « Quand on pense à la façon dont ils sont soudés par la nuque... Cela ne doit pas être commode. »

— « Que voulez-vous insinuer ? » A présent, Sal paraissait tendu et irascible.

— « Rien de particulier. Mais, logiquement, on aurait pu penser que l'un des deux frères aurait dû depuis longtemps sacrifier son alter ego pour des raisons d'ordre pratique. »

— « Les avez-vous déjà vus ? »

— « Non. » Briskin n'était jamais allé sur le satellite.

— « Ils s'aiment tendrement. »

Le transport amorça la procédure de contact. La révolution du satellite engendrait un flux magnétique constant, suffisant pour faire adhérer de petits objets. Voilà la source de notre erreur, songea Briskin. Nous n'aurions jamais dû laisser ce lieu devenir un foyer d'attraction — dans tous les sens du terme. C'était là un mauvais calembour mais, dans les circonstances présentes, Briskin ne pouvait mieux faire. Peut-être Pat a-t-elle raison, se disait-il. Peut-être ne reviendrons-nous jamais sur Terre, Sal et moi. Cette pensée n'était guère réjouissante : il n'avait aucune envie de finir ses jours ici. Dire que ma première visite à la Porte d'Or a lieu sous de tels auspices ! Quelle ironie du sort !

Le réacteur s'immobilisa et les portières s'ouvrirent.

— « Nous y voilà, » fit Sal Heim en sautant sur ses pieds.

« Allons-y ! » Avec les volontaires, il se rua vers la sortie. Jim Briskin attendit un instant, puis il suivit le commando.

La préposée de garde à l'entrée — ravissante, brune et dévêtue — sourit de toutes ses dents d'une blancheur éblouissante. « Vos billets, s'il vous plaît. »

— « Nous sommes nouveaux, » répondit Sal Heim en sortant son portefeuille. « Nous payons en espèces. »

— « Désirez-vous rendre visite à une pensionnaire en particulier ? » s'enquit la préposée en encaissant l'argent.

— « Oui, » fit Briskin. « Une jeune personne du nom de Sparky Rivers. »

— « Tous à la fois ? » Les sourcils de la préposée s'arquèrent, puis elle haussa courtoisement ses épaules nues. « Comme vous voudrez. Porte 3. Attention à la marche et ne vous bousculez pas, s'il vous plaît. Par là, » ajouta-t-elle en levant le bras. « Chambre 395. »

Le seuil franchi, Jim Briskin vit des rangées de portes dorées et étincelantes. Au-dessus de certaines d'entre elles brillait une lampe signifiant que celles-ci étaient pour le moment libres. Et, devant chaque porte, il y avait un phot animé représentant l'occupante des lieux. Tous ces phots faisaient assaut de séduction, gazouillaient et appelaient les clients au passage.

— « Viens par ici ! »

— « Bonjour, mon grand. »

— « Dépêche-toi, je t'attends... »

— « Le 395 est dans cette direction, » dit Sal. « Mais nous n'avons pas besoin de cette fille, Jim. Je peux vous guider jusqu'au bureau de George Walt. »

Dois-je te faire confiance ? se demanda intérieurement Briskin. « Entendu, » laissa-t-il tomber en espérant qu'il ne commettait pas une erreur.

— « Prenez cet ascenseur et appuyez sur le bouton C. »

Briskin obéit et les volontaires s'entassèrent à leur tour dans la cabine mais la moitié du groupe seulement réussit à y trouver place. Le reste demeura dans le couloir. « Rejoignez-nous dès que vous le pourrez, » lança Sal à la cantonade.

Jim appuya sur le bouton C et la porte se referma silencieusement. « Je ne sais pas pourquoi, je me sens déprimé, » dit-il à Sal.

— « C'est l'atmosphère. Ce n'est pas du tout votre genre, Jim. Ah! si vous étiez représentant en cravates, en quincaillerie ou en vobiles porifères, vous seriez heureux. Vous viendriez ici tous les soirs... dans la mesure où votre état de santé vous le permettrait. »

— « Je ne crois pas. Ce n'est pas une question de profession. » C'était en contradiction avec tous ses principes éthiques — et esthétiques.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit.

— « Nous y sommes. Voici le bureau privé de George Walt. Salut, George Walt, » dit Sal en sortant de la cabine.

Les deux mutants étaient assis sur le canapé spécialement conçu pour eux devant la table de cerisier. L'un des corps était affaissé sur lui-même et l'œil droit, vide et éteint, était fixe.

— « Il est en train de mourir ! » dit la tête d'une voix criarde. « Je crois même qu'il est déjà mort. » L'œil actif était braqué, venimeux, sur Tito Cravelli, debout au fond de la pièce, le laser au poing. L'une des mains vivantes secoua désespérément le bras inerte et flasque du second corps. « Dis quelque chose ! » reprit la voix aiguë. Avec une immense difficulté, le corps vivant lutta pour se lever. Son compagnon muet s'effondra sur lui et, avec un mouvement d'horreur, le survivant repoussa le macabre fardeau.

Un imperceptible spasme convulsa la masse ballotante : elle n'était pas tout à fait morte. Un espoir farouche brilla alors dans la prunelle du frère intact qui se dirigea vers la porte en titubant d'une manière grotesque.

« Cours ! » chevrota la tête. « Tu dois pouvoir y arriver. » La créature à quatre jambes télescopa les volontaires déconcertés qui s'abattirent sur elle comme un jeu de cartes. Avec des piaillements de panique, les mutants, le valide et l'autre, jouèrent des pieds et des mains pour se dégager. Au moment où George Walt se mettaient debout en vacillant, Jim Briskin bondit et les agrippa par un bras.

Ce dernier lui resta dans la main tandis que les deux frères disparaissaient dans le corridor, mal assurés sur leurs quadruples jambes.

Briskin considéra le bras et le tendit à Sal. « C'est un membre artificiel. »

— « En effet, » répondit Heim, imperturbable.

Jetant le bras au loin, il se rua derrière les fuyards, Briskin sur ses talons. George Walt couraient avec difficulté ; leurs deux

corps se heurtaient et s'entrechoquaient. Finalement, ils trébuchèrent, s'écroulèrent, et Heim ceintura le jumeau de droite.

Le corps qu'il étreignait se détacha de l'organisme mixte. Seule la tête ne suivit pas le mouvement. Spectacle incroyable, le corps numéro deux se redressa et reprit sa course.

George Walt n'était qu'un seul individu, normalement constitué. Briskin et Sal le regardaient s'enfuir, coudes au corps.

— « Allons-nous-en, » finit par murmurer le candidat.

Heim fit un signe d'assentiment et les deux hommes rejoignirent les volontaires qui avaient envahi le corridor. Tito Cravelli, le fusil à la main, sortit du bureau. A la vue du tronc manchot qui avait constitué la moitié des deux mutants, il leva vivement les yeux et eut le temps d'apercevoir fugitivement la portion survivante de George Walt disparaître à l'angle du couloir. En un éclair, il comprit la situation.

— « Nous ne pourrons jamais les rattraper, à présent, » fit-il.

— « Le rattraper, » corrigea Heim sur un ton amer. « Je me demande lequel des deux était synthétique, George ou Walt. Pourquoi a-t-il joué cette comédie ? Je ne comprends pas. »

— « L'un des frères est sans doute mort depuis longtemps, » dit Tito.

Briskin et Heim le dévisagèrent.

« Naturellement, » enchaîna placidement Cravelli. « Ce qui a eu lieu aujourd'hui a déjà dû se produire antérieurement. Oui, c'étaient bien des mutants, des frères siamois reliés l'un à l'autre à la naissance. Mais l'un des deux a péri et le survivant s'est hâté de le remplacer par un corps artificiel. Il n'aurait pas pu continuer d'exister sans cette association symbiotique parce que le cerveau... » Il laissa la phrase en suspens. « Vous avez tous vu ce qui s'est passé. Il a atrocement souffert. Imaginez ce que cela a dû être la première fois, lorsque... »

Sal l'interrompit : « Mais il a survécu à ce traumatisme. »

— « Tant mieux pour lui, » répondit Tito sans aucune trace d'ironie. « J'en suis sincèrement heureux. Il le méritait. » Il s'agenouilla pour examiner le tronc. « Il me semble que c'est George. J'espère qu'il pourra le réparer, le temps aidant. » Cravelli se redressa. « Regagnons l'aire d'atterrissage. Je veux partir d'ici. » Il frissonna. « Après, je boirai un verre de lait chaud. Du lait écrémé. Un grand verre. »

Les trois hommes se dirigèrent silencieusement vers l'ascenseur,

suivis des volontaires. Personne ne les arrêta. Grâce au ciel, le corridor était vide. Il n'y avait même pas un phot polisson pour les aguicher.

Patricia Heim les accueillit dès qu'ils eurent rallié Chicago. « Le ciel soit loué ! » soupira-t-elle en serrant farouchement son mari dans ses bras. « Que s'est-il passé ? J'ai l'impression que vous êtes restés absents une éternité. »

— « Je te raconterai plus tard, » répondit Sal. « Pour le moment, j'ai besoin de ménagements. »

— « Je me demande si je ne vais pas renoncer à réclamer la fermeture du satellite de la Porte d'Or, » lâcha soudain Briskin.

Heim le regarda avec stupéfaction. « Comment ? »

— « J'ai peut-être été trop entier. Trop puritain. Je préférerais ne pas avoir à réduire George Walt à la faillite. Il me semble que ce serait injuste. »

Briskin se sentait l'esprit engourdi et il était incapable de réfléchir sérieusement. Mais ce qui l'avait surtout impressionné, ce qui l'avait changé, ce n'avait pas été de voir George Walt se fragmenter en deux entités, l'une artificielle et l'autre authentique : ç'avait été la révélation faite par Lurton Sands concernant les hibs mutilés.

Il avait ruminé ce problème, s'efforçant d'y trouver une solution. Il était évident que, si on devait les réveiller, ces épaves seraient les derniers qu'il faudrait ressusciter. Peut-être, à ce moment, y aurait-il des organes disponibles dans les réserves. Mais il y avait une autre possibilité dont Briskin venait de prendre conscience : l'existence même de l'association appelée George Walt était la preuve que des organes purement mécaniques étaient fonctionnels. Et c'était là un espoir pour les victimes de Lurton Sands. Un marché avec George Walt n'était pas impensable ; en échange de leur tranquillité, peut-être accepteraient-ils de dire qui leur avait fabriqué ces éléments artificiels hautement perfectionnés, dont l'adaptabilité était si grande. Selon toute vraisemblance, il devait s'agir d'une société ouest-allemande : les cartels de l'Allemagne Occidentale étaient les plus avancés dans ce genre d'expérimentation. Toutefois, c'étaient peut-être des ingénieurs exclusivement attachés au satellite et y résidant en permanence qui avaient conçu cette prothèse. De toute façon, il y avait quatre cents vies à sauver, ce qui était énorme et méritait qu'on fasse

le maximum d'efforts. Même s'il fallait se résigner à négocier avec George Walt.

— « J'ai envie de boire quelque chose de chaud, » dit Patricia. « Je grelotte. » La clé à la main, elle s'avança vers la porte du siège du parti libéral républicain. « Nous allons faire un peu de café synthétique non toxique. »

Ils étaient réunis autour de la cafetière, attendant que le breuvage chauffe, quand Tito brisa le silence : « Pourquoi ne pas laisser le satellite mourir de sa mort naturelle ? A partir du moment où l'émigration s'amorcera, sa clientèle diminuera progressivement. D'ailleurs, vous avez fait allusion à une éventualité de ce genre dans votre discours de Chicago. »

— « J'y étais déjà allé et je n'en suis pas mort, » fit Sal. « Tito aussi et il ne s'en porte pas plus mal. »

— « D'accord, » répondit Briskin. « Si George Walt me laissent tranquille, je les laisserai tranquilles moi aussi. Mais s'ils m'attaquent ou refusent de conclure un accord de production d'organes artificiels, il sera nécessaire d'intervenir d'une façon ou d'une autre. La sauvegarde de ces quatre cents hibs passe avant tout. »

— « Le café est prêt. » Pat remplit les tasses.

Sal Heim porta la sienne à ses lèvres. « C'est bon. »

— « Oui, c'est bon, » approuva Briskin. En fait, ce café brûlant, synthétique et non toxique ainsi qu'il se devait (seuls les noirs des bas-fonds, entassés dans leurs dormitoriums, buvaient du vrai café), était exactement ce dont il avait besoin. Après avoir bu, il se sentit beaucoup mieux.

En novembre, malgré les campagnes diffamatoires émises du satellite de la Porte d'Or de la Félicité (ou peut-être à cause d'elles), Jim Briskin devança son concurrent, Bill Schwarz, et gagna l'élection présidentielle.

Ainsi, se dit Salisbury Heim, nous avons enfin, avec près de cent ans de retard, un noir comme président. Une ère nouvelle pour la compréhension mutuelle des hommes s'ouvrait. C'était du moins ce qu'il espérait.

— « Il faut fêter ça, » fit Patricia d'un air songeur tandis que l'état-major du parti analysait les derniers résultats qui parvenaient encore.

— « Je suis trop fatigué pour faire la fête, » soupira Sal. « A la rigueur, je boirais bien une bière et, ensuite, au lit ! »

Dans la rue, une foule de supporters hurlait des slogans de victoire. Le vacarme était tel que Heim s'approcha de la fenêtre.

Voter Briskin, c'est voter pour l'humanité. C'était là un des mots d'ordre de la campagne électorale. Un mot d'ordre simpliste et déjà rebattu mais qui, pourtant, concrétisait une vérité essentielle. En définitive, tout ce tumulte aurait peut-être servi à quelque chose.

— « Ce sont mes discours majestueux qui vous ont fait gagner, Jim, » dit Phil Danville, ses grands pieds posés sur l'accoudoir d'un canapé. « Maintenant, j'attends ma récompense, » acheva-t-il avec un grand sourire.

— « Il n'existe rien au monde qui puisse récompenser un tel exploit, » répondit distraitement Briskin.

Danville se tourna vers Dorothy Gill. « Regardez-le ! Même à présent, il n'est pas content ! Il va saccager la petite fête de Pat. »

— « Non, je ne gâcherai pas la joie générale, » lui assura Jim en redressant consciencieusement les épaules.

Après tout, c'étaient eux qui avaient raison : c'était un grand jour. Mais, pour lui, cet instant historique s'était déjà dissipé : il était trop intangible, trop imbriqué au tissu même de la réalité quotidienne. En outre les problèmes qui attendaient le président éclipsaient tout le reste. Enfin... C'était ainsi.

Un membre du service secret s'approcha de lui : « Mr. Briskin, nous avons intercepté dans le hall un homme qui souhaite s'entretenir avec vous. »

— « Quelqu'un qui veut vous souhaiter bonne chance, » dit Patricia.

— « Un assassin, » s'exclama Tito en empoignant son pistolet.

— « Non, c'est un type qui vient pour affaires, » expliqua le policier.

Jim ouvrit la porte donnant sur le hall. L'agent avait raison : ce n'était ni un fan ni un meurtrier. L'homme, ventru et court sur pattes, n'était autre que Bruno Mini.

Tendant la main à Jim, il s'exclama avec enthousiasme : « Eh bien, il m'a fallu longtemps pour parvenir jusqu'à vous, monsieur le président. Pendant toute la campagne, j'ai vainement tenté de vous joindre. » Et, sans désemparer, Mini se mit à fouiller dans sa serviette rebondie. « Nous avons une multitude de choses à régler ensemble, monsieur le président. Je suis désormais en mesure de vous apprendre — et je ne doute pas que vous allez

être surpris — que la première planète sur laquelle j'ai jeté mon dévolu est Uranus. Elle est très loin et très grande. Vous allez naturellement me demander pourquoi je l'ai choisie. »

— « Non, je ne vous le demanderai pas. »

Briskin était résigné. Il était inéluctable, même après que la nouvelle annonçant la découverte d'un monde vierge eut été rendue publique, un monde vers lequel la première vague des Terriens avait déjà commencé d'émigrer, que Mini lui saute dessus tôt ou tard. Dans la vie, les choses de ce genre étaient inévitables. Il n'y avait qu'à voir le visage rouge d'excitation et les yeux exorbités de Mini pour s'en convaincre.

— « Permettez-moi de vous énumérer les avantages que présente Uranus, » bredouilla ce dernier en tendant à Briskin une imposante liasse, un véritable barrage de documents qu'il extirpait de sa serviette les uns après les autres.

Quatre années difficiles en perspective, songea tristement le président élu. Quatre ? Plus vraisemblablement huit.

Il avait vu juste. Son mandat fut renouvelé au bout de quatre ans.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Cantata 140.

DEAN R. KOONTZ

Les enfants du voyage

La science-fiction n'est jamais à court de nouveaux talents et sans cesse des noms inconnus viennent sur le devant de la scène. Avouons que nous avons mis un certain temps à repérer celui de Dean R. Koontz : quand on est habitué à se fier aux auteurs consacrés, une histoire signée d'un nom pareil ne donne guère envie d'être lue. Jusqu'au jour où nous sommes tombés par hasard, dans nos sélections de textes américains, sur **The psychedelic children** (la nouvelle que vous allez lire ci-dessous). D'emblée, un ton s'y imposait qui était celui d'un écrivain digne d'attention. Nous avons donc retenu ce texte. Par la même occasion, nous avons constaté que Dean R. Koontz n'était déjà plus un débutant, qu'il écrivait depuis plus de deux ans et qu'un certain nombre de récits sous sa signature avaient précédé celui-ci. Nous les avons lus : tous étaient intéressants et manifestaient un talent très personnel. Nous les présenterons ultérieurement dans **Fiction**, avec le plaisir qu'on éprouve toujours à avoir découvert un nouvel auteur. Ajoutons que Dean R. Koontz est encore très jeune, puisqu'il n'est âgé que de 23 ans, et que de tels débuts précoces et prometteurs laissent penser qu'il pourra aller loin.

IL s'éveilla le premier et resta immobile, attentif au souffle entrecoupé de sa femme : le murmure de l'écume sur les brisants. Quand elle se réveillerait à son tour, ce serait pire. Il tendit le bras, tâtonna à la recherche du paquet de cigarettes presque vide posé sur la table de chevet, se dressa et fit jouer son briquet, luttant pour ne pas penser aux rafales d'énergie qui se déchaînaient sous le crâne de Laurie, aux tempêtes douloureuses auxquelles elle était en proie. Dans les ténèbres, il s'efforça de songer à autre chose.

Le paysage qu'il distinguait de l'autre côté de la fenêtre était agréable car la neige tombait depuis le dîner et elle recouvrait tout. Les nuages se déchirèrent et la lune surgit, illuminant la nuit, projetant sa lueur laiteuse sur le blanc tapis qui cachait la terre. Derrière le saule chenu dont il apercevait la silhouette s'étirait l'autoroute, noire cicatrice sur la face blême du pays des merveilles. De toute évidence, les résistances chauffantes noyées

dans le macadam avaient claqué car des congères mordaient sur la chaussée. Des chasse-neige démodés étaient en ce moment à l'œuvre.

La cendre des rêves pleut
en paisibles flocons
des hommes embrasés d'éclairs
tailladent le cerveau de leurs brutales épées
et leurs ongles sur la glace
crissent...

Il ne savait trop si cela avait un sens. Disons que c'était un poème d'atmosphère. Il le répéta à mi-voix. Il faudrait qu'il se le rappelle, qu'il le lime et le polisse pour l'inclure — peut-être ! — dans son prochain recueil.

Au bout de quelques minutes, il se tourna vers Laurie. Elle était pâle et il y avait des rides au coin de ses paupières closes. Il caressa la chevelure aile de corbeau répandue sur l'oreiller. En réponse, Laurie poussa un gémissement. Sa respiration était bruyante et rauque. De plus en plus bruyante et de plus en plus rauque. Cette fois, se dit-il, il ne fallait pas se laisser dépasser par les événements. Il se leva, enfila son pantalon et une chemise en banlon.

— « Frank... » chuchota-t-elle.

— « Je sais. »

Nue, elle sortit à son tour du lit et mit sa robe — la robe fourreau rouge et noire qu'il aimait tant.

— « Je vais sortir la voiture du garage, » dit-il.

— « La neige... »

— « Il semble que la situation soit sous contrôle. Ne t'inquiète pas. Dans cinq minutes, je te prends devant la porte. »

— « Je t'aime, » dit-elle tandis qu'il disparaissait dans l'obscurité de la salle de séjour. Le visage de Laurie, sa voix, sa façon de parler le faisaient toujours frissonner.

Il prit la torche électrique et le revolver dans le tiroir du buffet de la cuisine. La nuit était scintillante. Il mit l'arme dans une poche et renifla l'air froid qui lui brûla les poumons et acheva de le réveiller. L'allée qui menait au garage n'était pas dégagée ; une couche de neige épaisse de trente à quarante centimètres la recouvrait. Il avança tant bien que mal, écoutant le vent qui soufflait et le lointain bourdonnement des machines qui se battaient contre la Nature. La porte du garage émit un vrombissement en reconnaissant l'empreinte de son pouce quand il l'appuya sur le

disque identificateur de la serrure. Il se glissa derrière le volant, tira sur le démarreur et sortit en marche arrière. Le pare-choc refoula la neige. Il alluma les barres chauffantes. Avec le problème que posait Laurie, il était indispensable qu'ils puissent rouler n'importe quand et par n'importe quel temps. Ces barres chauffantes étaient un accessoire coûteux mais absolument nécessaire.

Sa femme l'attendait devant la porte. Elle monta dans la voiture et se pelotonna contre lui. « Où allons-nous ? »

— « Quelque part dans la campagne, » répondit-elle dans un souffle. « Vite, je t'en prie, mon chéri. Cette fois, ça va être vraiment terrible. »

La neige fondait devant la voiture. Il rejoignit l'autoroute et tourna le dos à la ville et à ses faubourgs. Il enclencha le pilote automatique et caressa le front de Laurie, embrassa sa joue, son oreille, sa gorge...

Dix minutes plus tard, le véhicule attaqua une rampe et un voyant rouge clignota pour avertir Frank qu'il lui fallait maintenant au moins effleurer les contrôles. Quelque part dans les entrailles du capot, un ronfleur se mit à vibrer pour la même raison.

Frank prit à gauche et s'engagea sur une route moins dégagée que la super-autoroute. Les congères grignotaient le macadam et, par endroits, la moitié seulement de la chaussée était libre. Il leva légèrement le pied de l'accélérateur.

Laurie gémissait...

Les choses s'annonçaient mal. Elle approchait rapidement du point critique — de l'instant où ses pouvoirs psychiques atteindraient le seuil de tolérance et exploseraient avec une violence meurtrière. Laurie était une extra-sensorielle mais elle était incapable de contrôler ses facultés. Elle ne pouvait éponger sa puissance psychique avant que celle-ci dépasse le stade critique et, une fois cette limite franchie, il ne restait que quelques secondes pour la neutraliser.

Frank se félicitait d'avoir fait monter les barres chauffantes sur sa voiture. Un jour ou l'autre, toutes les automobiles en seraient munies, songeait-il. Alors, les chasse-neige et les résistances chauffantes deviendraient périmées. Les barres faisaient fondre les cristaux, provoquaient leur évaporation, et la vapeur d'eau formait dans leur sillage une couche de glace sur la route.

— « Nous allons continuer encore un peu, » dit-il.

En réponse, Laurie émit une plainte inintelligible.

Frank se risqua à détourner un instant son regard fixé sur le pare-brise. La teinte livide du merveilleux visage de Laurie le bouleversa comme à l'accoutumée. Sa pâleur évoquait la blancheur du ventre des poissons. Elle évoquait la mort. Cela l'effrayait toujours. « Il faut que tu tiennes le coup. »

Sans avertissement, la voiture se mit à faire des zigzags. Il s'accrocha farouchement au volant, puis se rappela qu'il fallait braquer dans le sens du dérapage. L'avant de l'auto s'enfonça dans un monticule de neige qui ne fondit qu'au bout de plusieurs minutes. Frank roula encore quinze cents mètres. Il ne voyait pas une seule maison. Brusquement, il tourna et fonça en direction d'un champ enneigé. Les barres fonctionnaient à plein régime. Ralentissant, il continua d'avancer vers le bois qui bordait le champ en pente douce. Quand il eut pénétré dans ce bois, il donna un coup de frein, coupa l'allumage et éteignit ses phares. Le sombre rideau des arbres empêcherait qu'on les vît de l'autoroute.

Ils s'assirent tous deux à même la neige, adossés à un tronc. Laurie avait dépassé le seuil critique.

— « Tout va bien, » dit-il. « Il n'y a personne ici. »

Elle exhala un nouveau gémissement.

Sa respiration était hachée.

Autour d'eux, la neige commença à fondre. Au bout de deux minutes, ils étaient au centre d'un cercle de terre nue d'un mètre vingt de diamètre. La terre se transforma en boue. Et la boue se mit à bouillonner...

Je me rappelle des salons aux murs tapissés de papier peint
avec une pendule de grand-papa
dont le carillon semblait dire je te donne
un dollar contre une dîme.

Je me rappelle des cuisines dorées par le soleil
sur le tard de la journée
cent mille parfums
la cuiller à pot de ma mère...

Frank coupa le magnétophone, réenroula la bobine, la dégagea de l'ergot et l'emballa. Elle était destinée au programme du samedi. Cent deux stations de radio le diffusaient sur ondes moyennes. Un quart d'heure de poésie et de commentaires, de récitals

et de critiques. Il était un peu amer. Combien de gens écoutaient vraiment et combien se contentaient de rire ? se demandait-il. Il avait vaguement le sentiment que les beaux-arts n'étaient pas destinés à la consommation de masse. Mais cela rapportait de l'argent. De l'argent pour le pain de chaque jour.

— « Frank... »

Laurie venait d'entrer dans le bureau, fraîche et parfumée, vêtue d'une robe ornée de motifs rouges sur fond paille, un ruban cramoisi dans sa chevelure brune. « Tu as lu les journaux ce matin ? »

Comment aurait-il pu ne pas voir les gros titres : UN ENFANT DU VOYAGE SIGNALÉ DANS LA RÉGION. Et, en dessous, en caractères plus petits : LA POLICE A OUVERT UNE ENQUÊTE. Dans l'article, il était question d'un champ situé près de Crockerton où la neige avait été vaporisée, où la terre était entrée en ébullition et s'était transformée en lave, où les arbres avaient éclaté et s'étaient carbonisés. Il n'y avait pas de doute possible sur l'origine de ce phénomène. On recherchait maintenant l'enfant du voyage.

— « Ne te fais pas de souci, » murmura Frank.

— « Mais il paraît que la police perquisitionne dans un rayon de quinze kilomètres. »

Il prit Laurie sur ses genoux et l'embrassa. « Que veux-tu qu'ils découvrent ? Je suis un poète œuvrant en faveur du parti au pouvoir et le parti au pouvoir est tout à fait hostile aux extra-sensoriels. Nous menons une vie normale. Nous n'avons jamais protesté à haute voix contre le châtiment réservé aux enfants du voyage capturés. »

— « Je suis quand même inquiète. »

Il était inquiet, lui aussi.

Il le fut jusqu'à midi. L'heure où la police vint leur rendre visite.

Ils observèrent les policiers par le judas de la porte.

— « Il s'agit simplement d'un interrogatoire pour une enquête. Rien de plus que l'expédition des affaires courantes. »

Ces propos rassurants n'empêchaient pas Laurie de trembler. Elle alla se réfugier dans la cuisine.

Frank n'ouvrit que lorsque le deuxième coup eut été frappé à la porte. Il ne voulait pas donner l'impression d'être trop anxieux et ces quelques secondes de répit lui avaient été nécessaires pour se fabriquer un sourire de commande.

— « Vous désirez ? »

— « Je suis l'inspecteur Jameson, et voici T, mon assistant androïde, » dit le détective aux yeux noirs en désignant du doigt la parodie d'être humain qui l'accompagnait.

— « Oh ! c'est sans doute à propos de cet enfant du voyage dont on parle dans la presse. Entrez, inspecteur. »

Il introduisit ses hôtes dans son bureau. Le policier s'assit mais l'androïde resta debout. Les flocons de neige qui avaient chu sur sa carapace de métal fondaient et s'égouttaient sur le tapis après avoir tracé leurs sillons sur la « peau » de son visage.

— « Comme cette pièce est sympathique, Mr. Cauvell. »

— « Vous êtes trop aimable. »

— « C'est ici que vous écrivez vos poèmes ? »

Frank montra sa table de la main et acquiesça.

« Je compte parmi vos admirateurs, Mr. Cauvell. Je dois toutefois avouer que j'apprécie plus rarement les textes qui ne riment pas. »

Frank commençait à respirer plus facilement. Ce type n'était certainement pas un de ces policiers durs à cuire, brutaux et inquisiteurs. En fait, il avait l'air plutôt humble. Il ne regardait même pas Frank dans les yeux.

« Mrs. Cauvell est-elle à la maison ? »

Le cœur de Frank manqua un battement mais il répondit sans hésiter :

— « Oui, elle est là. » Et il appela, d'une voix peut-être un tout petit peu trop forte : « Laurie ! »

Laurie entra et s'immobilisa à côté de lui, considérant l'androïde avec méfiance. Avec peut-être trop de méfiance. T s'en apercevrait-il et en concevrait-il des soupçons ?

— « Veuillez vous asseoir, Mrs. Cauvell, » dit Jameson. « Nous enquêtons dans le quartier, » ajouta-t-il à l'adresse des deux époux, « et nous aimerions vous poser quelques questions. »

Tous deux inclinèrent la tête.

« A toi, T. »

De la gorge de l'androïde s'échappa d'abord une sorte de bourdonnement. Puis une voix gutturale tomba du diffuseur encastré à la base de son cou.

— « TOUTES VOS PAROLES SERONT ENREGISTRÉES, MR. ET MRS. CAUVELL. EN ÊTES-VOUS PLEINEMENT CONSCIENTS ? »

— « Oui, » répondirent cérémonieusement les Cauvell.

— « TOUTES LES INFORMATIONS CI-APRÈS ENREGISTRÉES SERONT SUS-

CEPTIBLES D'ÊTRE UTILISÉES EN JUSTICE. EN ÊTES VOUS PLEINEMENT CONSCIENTS, MR. ET MRS. CAUVELL ? »

— « Oui. »

— « ICI L'ANDROÏDE T, DE LA POLICE MUNICIPALE, COLLABORANT AVEC L'INSPECTEUR HAROLD JAMESON. MR. CAUVELL, UN ENFANT DU VOYAGE EST UNE PERSONNE NÉE DE PARENTS DONT LES GÈNES ONT ÉTÉ ALTÉRÉS PAR L'USAGE DU L.S.D. 25. DE TELS ENFANTS SONT DES MONSTRES PHYSIQUES OU MENTAUX. COMPRENEZ-VOUS CLAIREMENT LE CONCEPT QUE RECOUVRE L'EXPRESSION ENFANT DU VOYAGE ? »

— « Oui. »

— « ET VOUS, MRS. CAUVELL ? »

— « Moi aussi. »

— « LES MONSTRES PHYSIQUES SONT CONSIDÉRÉS COMME PUPILLES DE LA NATION ET TOMBENT A CE TITRE A LA CHARGE DU GOUVERNEMENT. PAR CONTRE, LES ENFANTS DU VOYAGE MANIFESTANT UN DÉFAUT CONGÉNITAL DÉTERMINANT UNE SENSIBILITÉ PARAPSYCHOLOGIQUE CONSTITUENT UN PÉRIL POUR L'ÉTAT ET NE PEUVENT JOUIR DE LA PLÉNITUDE DES DROITS CIVIQUES. EN RAISON DE LA NATURE MÊME DE LEUR POUVOIR — QUI NE PEUT ÊTRE ÉTUDIÉ QUE LORSQU'IL ATTEINT LE SEUIL CRITIQUE ET QUI EST ALORS TROP DANGEREUX POUR QU'ON L'ÉTUDIE — BEAUCOUP DE CES MUTANTS DOIVENT ÊTRE HUMAINEMENT MIS EN SOMMEIL. COMPRENEZ-VOUS CELA, MR. ET MRS. CAUVELL ? »

Frank et Laurie répondirent qu'ils comprenaient. La phase des formalités était terminée.

— « NOUS AVONS CERTAINES RAISONS DE CROIRE QU'UN ENFANT DU VOYAGE SE TROUVE DANS LES ENVIRONS. L'UN OU L'AUTRE D'ENTRE VOUS A-T-IL EU CONNAISSANCE DE SA PRÉSENCE ? »

— « Non, » répondirent-ils.

— « L'UN OU L'AUTRE D'ENTRE VOUS EST-IL SORTI AU COURS DE LA NUIT DERNIÈRE ? »

— « Non. »

La question suivante se fit soudain agressive :

— « EN CE CAS, COMMENT SE FAIT-IL QUE LE CHEMIN CONDUISANT A L'AUTOROUTE SOIT DÉSENNEIGÉ ? »

Jameson intervint :

— « Nous avons remarqué en arrivant que votre route semble avoir été dégagée par des barres de fusion. »

— « Je suis sorti ce matin pour acheter de l'épicerie, » dit Frank — un peu trop vite.

Jameson haussa les sourcils :

— « Vous faites vous-même vos courses ? »

— « Oui. »

Frank se sentit soudain très heureux d'avoir toujours fait preuve de réticence envers l'ultra-modernisme. Aujourd'hui, moins de vingt pour cent des gens faisaient leurs courses eux-mêmes. Les commissionnaires-robots qui prenaient les commandes par téléphone avaient plus ou moins dépersonnalisé l'acte consistant à se procurer sa nourriture. Et puis, Frank avait toujours aimé examiner son steak avant de l'acheter. Peut-être parce qu'il était difficile.

— « LE PÈRE DE MRS. CAUVELL ÉTAIT PROFESSEUR, » reprit T de sa voix grinçante. « AU COURS DES ANNÉES 60-70, IL ARRIVAIT SOUVENT QUE LE CORPS ENSEIGNANT SOIT TRÈS LIBÉRAL ET QU'IL SE MONTRE AUSSI AVIDE D'EXPÉRIENCES NOUVELLES QUE LES ÉTUDIANTS. MRS. CAUVELL, VOTRE PÈRE PRENAIT-IL DU L.S.D. 25 ? »

C'était une question à laquelle Frank et Laurie s'étaient préparés depuis longtemps. Et, d'un commun accord, ils avaient estimé qu'un grain de vérité serait préférable à un mensonge intégral.

— « Je crois qu'il en a absorbé deux fois et que le résultat a été négatif. »

Frank était fier de la fermeté et de l'assurance de leurs réponses.

— « IL N'EN FAISAIT PAS USAGE DE FAÇON RÉGULIÈRE ? »

— « Non. »

— « Comment pouvez-vous en être aussi sûre, chère madame ? » demanda aimablement Jameson.

Frank comprit alors que ce policier était loin d'être stupide et que sa douceur n'était qu'un faux-semblant. Il était le pendant de T. Mais il avait une autre méthode et il savait frapper au centre de la cible.

— « Je tiens ce détail de ma mère, » fit Laurie. « J'avais sept ans quand mon père est mort. Maman a passé le reste de son existence à me parler de lui. Elle m'a répété mille fois les mêmes histoires et elles sont gravées dans ma mémoire. Mon père a pris deux fois du L.S.D. et, deux fois, le voyage a été raté. »

— « A QUEL PARTI APPARTENEZ-VOUS ? » s'enquit T.

— « A celui qui est au pouvoir depuis treize ans. Le Parti Constitutionnel et Tolérant. » Cauvell essaya de faire vibrer sa voix d'orgueil bien que sa gorge fût nouée.

— « POURQUOI AVEZ-VOUS ADHÉRÉ ? »

— « Parce que nous avions peur des pays communistes et que

nous avions compris qu'il fallait porter un coup d'arrêt aux tendances subversives minant notre société. »

— « ET VOUS N'AVEZ RIEN ENTENDU DIRE EN CE QUI CONCERNE CET ENFANT DU VOYAGE ? »

— « Rien. »

— « VOUS N'IGNOREZ PAS QUE CET ENTRETIEN A ÉTÉ DÛMENT ENREGISTRÉ, MR. ET MRS. CAUVELL ? »

Les Cauvell confirmèrent qu'ils ne l'ignoraient pas.

Il y eut un déclic et l'androïde se tut. Pendant quelques secondes, un gazouillement monta de sa gorge, puis un silence de mort s'abattit sur la pièce. L'inspecteur Jameson se leva.

— « Je suis au regret de vous avoir dérangés. J'ai été enchanté de faire votre connaissance et je vous remercie de votre coopération. »

— « Tout le plaisir est pour nous, » répondit Frank.

— « J'espère que vous retrouverez ce mutant, » fit Laurie.

L'œil collé au judas, les Cauvell virent l'inspecteur et l'androïde monter dans la voiture de service qui s'éloigna en direction de l'autoroute.

Le ciel était gris. Il allait encore neiger.

Quelque part, un jeune garçon mutant qui se cache et grelotte.

Un moment de tension insupportable, ses nerfs craquent, il s'élance en courant.

Il se jette droit dans les bras de l'androïde. Les yeux de l'être de métal sont des gemmes, comme les larmes pareilles à des diamants gelés sur les joues du jeune garçon. Il recule mais il y en a d'autres derrière lui. Nulle part où aller...

Il libère les forces psychiques qu'il recèle, voit les androïdes se muer en flammes, voit les visages fondre, les entrailles fumer.

Mais d'autres surgissent, toujours plus nombreux. Et ils n'attendent pas. Des tubes se dardent à la hauteur de leur hanche, le feu fuse, s'épanouit, l'enveloppe, l'avale, le digère.

Et pendant tout ce temps la neige n'a pas cessé de tomber telle une pluie de petits projectiles blancs...

— « Ils ont eu un pauvre gosse, » dit Laurie en tendant le journal à Frank.

Il jeta un coup d'œil sur la page et fit une grimace. CORPS A

CORPS ENTRE L'ENFANT DU VOYAGE ET LA POLICE. Ils ne disaient pas « avec les robots », ç'aurait été de mauvais goût.

— « C'est ma faute ! » fit Laurie.

— « Ne dis pas de bêtises ! »

— « Nous n'avons pas pris assez de précautions. Nous avons laissé des traces, des indices qui ont orienté leurs recherches. »

— « Voyons ! C'était urgent. Tu nous aurais expédiés dans l'éternité si tu avais essayé de refouler cette force plus longtemps. »

— « Tout de même, ils n'auraient pas découvert cet enfant si nous... »

— « N'y pense plus. Qu'y a-t-il pour dîner ? »

— « Des spaghetti. »

Le lendemain, il y eut des côtelettes de porc. Le surlendemain du hachis. La respiration tumultueuse de sa femme le réveilla au milieu de la nuit suivante.

— « Laurie ? »

— « Oui ? » Elle avait les yeux ouverts.

— « Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ? » s'exclama-t-il en se levant et en rassemblant ses vêtements.

— « Frank... »

— « Quoi ? Dépêche-toi de t'habiller. »

— « Frank... Il vaudrait peut-être mieux que tu me tues et qu'on n'en parle plus. »

Il était en train d'enfoncer le pan de sa chemise à l'intérieur de son pantalon ; il s'immobilisa et lui fit face. Il distinguait vaguement la forme du corps de Laurie que soulignait le drap et le flot soyeux de sa chevelure. Il s'approcha d'elle et lui souleva le menton.

— « Que veux-tu dire exactement ? »

Elle pleurait.

« Tu ne m'aimes pas ? »

Elle voulut répondre mais seuls des sanglots s'échappèrent de ses lèvres.

« Allez... Habille-toi vite, » dit-il doucement. Et il sortit.

Dans la cuisine, il ouvrit le tiroir pour prendre le revolver. Dehors, le ciel était limpide. Un vent mordant chassait la neige en tourbillons frénétiques. La voiture s'arrêta devant la porte d'entrée. Laurie l'attendait.

— « Où irons-nous ? » demanda-t-elle.

— « Plus loin que la dernière fois. Et nous nous cacherons bien. »

Quand il eut parcouru une bonne distance à travers la campagne, il prit une petite route qu'il suivit un long moment. Puis, obliquant, il se fraya à travers champs un passage, une large tranchée dans la neige, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint une clairière au cœur de la forêt. Ils étaient à cinq kilomètres de la route et les arbres les protégeaient de toutes parts. Il n'y avait que les étoiles au-dessus d'eux pour les voir. Quand ils mirent pied à terre, ils entendirent le vrombissement de l'hélicoptère.

Il y eut une explosion de lumière. L'hélicoptère se posa sur la clairière tel un papillon géant dont les projecteurs frontaux étaient les yeux et les rotors les ailes.

— « Frank ! »

Il l'empoigna par le bras, la repoussant à l'intérieur de la voiture, et se glissa précipitamment derrière le volant.

— « NE TENTEZ PAS DE FUIR, S'IL VOUS PLAÎT. »

C'était la voix de T.

Faire une marche arrière eût été catastrophique sur ce terrain accidenté. L'autre solution était de foncer droit sur eux. Jameson, T et un autre androïde immatriculé JJK, s'approchaient, l'arme prête. Leurs jambes étaient enrobées de neige. Frank baissa la vitre. « Qu'est-ce que vous voulez ? »

— « Si vous avez acheté de l'épicerie l'autre matin, Mr. Cauvell, » dit Jameson qui avait du mal à respirer, « comment se fait-il que, dans un rayon de soixante-quinze kilomètres, aucune épicerie n'a gardé trace de vos acquisitions ? »

T était en face de la voiture. A dix mètres du capot.

Frank écrasa l'accélérateur et régla les barres chauffantes à pleine puissance. Il y eut deux cahots : quand les roues passèrent sur T et quand le véhicule heurta le second androïde, lui arrachant un bras. Le moteur ahanait. Pas question d'espérer disparaître rapidement en traversant les congères car les barres de fusion ne pouvaient pas faire fondre la neige assez vite. Frank braqua à gauche et la voiture, après avoir effectué un virage en épingle à cheveux, s'engagea dans la tranchée qu'elle avait creusée à l'aller. Jameson sauta en arrière pour ne pas être happé au passage. Les deux androïdes gisaient inertes dans la neige.

— « Nous sommes libres ! » s'exclama Frank avec excitation.

Le rayon vibratile perça un trou parfaitement rond dans la fe-

nêtre de custode et frappa Laurie à la tempe. Elle s'affaissa sur l'épaule de son mari. Du sang jaillissait de son oreille...

Il était capable de personnifier la lune : *La lune nous contemple avec condescendance.* Il était capable de faire d'une fille une rose : *Elle était une rose douce et fraîche.* Il était capable d'inventer des métaphores, de fabriquer des images, de forger autant d'allitérations qu'il était nécessaire pour remplir un nombre donné de lignes. Mais il était incapable d'empêcher le sang de couler.

Il pouvait se dresser dans le matin comme un dragon sortant de la mer.

La chaude caresse du soleil sur l'épaule, il pouvait tresser les mots pour exprimer ses pensées.

Il pouvait se coucher, la nuit venue, aussi satisfait que pourrait l'être un dieu.

Mais arrêter le sang qui coule était au-delà de ses pouvoirs.

Laurie était affalée sur son siège, la tête dressée, pâle et spectrale sous la lueur de la lune que filtraient les vitres teintées. Cauvell étreignait le volant avec force. Où aller ? De combien de temps disposaient-ils avant que toutes les routes soient barrées ? La clairière était à vingt kilomètres en arrière mais le monde s'était réduit à la taille d'une orange et vingt kilomètres étaient à peine la longueur d'un pépin. Le mieux serait peut-être de trouver une petite ville et d'obliger sous la menace de son revolver un médecin à soigner Laurie. Il cacherait la voiture dans son garage.

Il quitta la route, s'engagea sur un chemin qui serpentait. La neige giclait sous les roues.

Un mince filet de rouille liquide coulait de l'oreille de Laurie.

Caldwell, quarante kilomètres...

Caldwell, trente kilomètres...

Ils n'en étaient plus qu'à quinze quand l'hélicoptère apparut au-dessus des arbres qui formaient un rideau protecteur. Une lueur jaune et malsaine baigna soudain la voiture. Frank vira à droite et fonça pour échapper au faisceau. Mais celui-ci s'élargit. Des balles firent éclater le macadam devant le capot. L'une d'elles sonna sur la carrosserie. Sous l'action des rayons vibratiles, le revêtement de la chaussée se mit à fondre ici et là. Puis, soudain, ce furent les ténèbres et l'hélicoptère disparut.

Frank ralentit, baissa la vitre et écouta. Il n'entendit pas le

brassement hargneux des pales. L'engin était parti. Il s'était volatilisé en une fraction de seconde. Peut-être s'était-il écrasé au sol. Pourtant il n'y avait pas eu d'explosion, pas de vacarme.

Frank reprit de la vitesse. Il remonta la vitre. Ils l'avaient repéré à proximité de Caldwell : maintenant, il fallait éviter cette ville. Steepleton était à soixante kilomètres.

Il tourna la tête et son cœur se serra à la vue de Laurie, comateuse et livide.

Steepleton, quarante-cinq kilomètres.

Steepleton, trente-deux kilomètres...

Un barrage bloquait la route à l'entrée des faubourgs de la ville. Sept hommes et sept androïdes. Et ils savaient parfaitement qui se trouvait dans la voiture qu'ils couchaient en joue...

La mort n'est pas une chose vêtue de noir, baveuse et qui avance en rampant. On ne peut pas voir la mort...

On ne peut pas !

Et pourtant, ce monde était un cimetière. La lune flottait très haut au-dessus des nuages semblables à des fragments de linceuls claquant furieusement au rythme du vent dans les arbres morts. Il gravit péniblement la colline. L'air était glacé et la gifle de la neige chassée par la bise l'obligeait à plisser les paupières.

— « Bonsoir, » dit l'homme des pompes funèbres.

— « Que la poussière retourne à la poussière, » dit l'embaumeur perché au sommet d'un monument funéraire.

— « Et la cendre à la cendre, » dit le fossoyeur.

Faisant comme s'il les ignorait, il continua de grimper jusqu'au faîte de la colline où, dent brisée, le sépulcre mordait le ciel. Quelque part battait un tambour assourdi. Quelque part sonnait une cloche...

D'un coup d'épaule, il enfonça la porte de pierre. Les gongs rouillés cédèrent en grinçant. Il entendit les rats qui couraient. Il entra. Le clair de lune inonda le caveau.

Il s'approcha du sarcophage. On l'avait enterrée dans un cercueil de calcaire pour accélérer la décomposition du cadavre. Cette pensée le rendit fou de rage. Il repoussa le couvercle d'un poids colossal et se pencha sur son visage blême. Il la souleva doucement — oh ! avec une douceur infinie — et la déposa sur la surface de marbre qu'aucune bière n'occupait encore.

Quelque part résonna un tocsin à l'envers. Quelque part s'éleva un chant funèbre inversé.

Et il chanterait la prière. Il réciterait l'oraison.

« Car la Lune ne brille jamais sans m'apporter des rêves
De la belle Annabel Lee ;
Et jamais les étoiles ne se lèvent sans que je voie scintiller les yeux
De la belle Annabel Lee ;
Ainsi, tout au long de la nuit, je repose aux côtés
De mon amour, ma bien-aimée, ma vie et ma pensée,
Dans son sépulcre près de la mer
Dans son tombeau près... »

Il était à cinq kilomètres au-delà de Steepleton. Et il n'y avait pas eu de forces de police... Il se gara au bord de la route et se mit à réfléchir. Etait-il en train de perdre la raison ? Quand même ! Il avait bien vu des policiers, un barrage ! Qu'est-ce qui était réel ? La police ou le cimetière ? La police, certainement ! Il n'était pas Edgar Poe dormant aux côtés de sa maîtresse défunte. D'ailleurs, Laurie n'était pas morte. Il la regarda. Son visage était crispé comme si elle souffrait. Il murmura son nom. L'espace d'une seconde, il crut qu'elle lui répondait. Mais ses lèvres n'avaient pas bougé. Il s'adossa à son siège. Quinze kilomètres pour aller à Kingsmir. Qu'adviendrait-il quand il y serait ? L'illusion du cimetière reviendrait-elle à la charge ? Y aurait-il d'autres anomalies ? Soudain, il se rappela la disparition de l'hélicoptère et frissonna.

Il redémarra...

... Il se réveilla et lui embrassa le cou.

Ses cheveux ténébreux ruisselaient sur ses épaules nues, sur ses seins nus, s'enroulaient autour de ses oreilles...

Elle lui rendit son baiser...

Maintenant, elle gisait dans un cercueil de pierre calcaire... Maintenant, elle était tiède et vivante... Puis froide et pourrissante... Un hélicoptère surgit... Un hélicoptère se dématérialisa dans un monde où l'homme n'avait jamais inventé le plus lourd que l'air... Puis il fut à nouveau dans le ciel, poursuivant une proie

qui n'était plus là depuis longtemps, qui s'était enfuie lorsque le monde avait été fugitivement différent...

Des tombes...

Un battement de paupières...

Un lit chaud, des corps chauds...

Un battement de paupières...

Quand il reprit conscience, Kingsmir n'était plus qu'à trois kilomètres. A présent, il savait ! Il s'arrêta sur l'accotement et se pencha vers Laurie, en caressant son visage, son menton, sa gorge. Il sentait le sang battre sous la peau. Laurie modifiait le réel ! Dans son état comateux, ses pouvoirs psychiques, au lieu d'exploser brutalement, s'amortissaient d'eux-mêmes. Ils étaient sous contrôle ! Et ce n'étaient pas de simples pouvoirs de téléportation ou de télépathie : ils étaient capables de changer la texture fondamentale de l'univers. Un peu plus tôt, Frank avait cru que Laurie lui répondait et il avait pensé que c'était une illusion. Maintenant, il savait qu'elle lui avait répondu. Sans avoir eu besoin de parler.

— « Laurie, est-ce que tu m'entends ? » Il lui fallut tendre l'oreille pour percevoir la réponse lointaine.

« Laurie, tu as entendu l'hélicoptère, tu as senti la présence des policiers et du barrage. Alors, tu as modifié la réalité l'espace de quelques instants, jusqu'à ce que la voiture, se déplaçant indépendamment des deux mondes, ait franchi l'obstacle. C'est bien cela que tu as fait, n'est-ce pas ? »

Il y eut un oui indistinct.

« Ecoute-moi, Laurie. Le cimetière, tout cela, c'est faux. Poétique en diable mais absolument faux. Le vrai monde, c'est l'autre. Celui où nous sommes couchés dans un lit, Laurie. » Il lui caressa le menton, lui embrassa les lèvres et la supplia de se concentrer. Au loin, des sirènes mugirent. Il se mit à parler plus vite.

A parler d'un monde où les enfants du voyage n'existaient pas, n'avaient jamais existé. A parler d'un monde où tout était normal...

Il s'éveilla le premier et resta immobile, attentif au souffle entrecoupé de sa femme : le murmure de l'écume sur les brisants. Quand elle se réveillerait à son tour, ce serait pire.

Le paysage qu'il distinguait de l'autre côté de la fenêtre était

agréable car la neige tombait depuis le dîner et elle recouvrait tout. Derrière le saule chenu dont il apercevait la silhouette s'étirait l'autoroute, noire cicatrice sur la face blême du pays des merveilles. Des chasse-neige démodés étaient à l'œuvre car les résistances chauffantes avaient encore claqué. C'était bizarre : il avait une impression de déjà vu. C'était comme un écho ressuscité.

Rêves étincelants, palpitants flocons
qui doucement pleuvent
tandis que les prêtres de neige se préparent
à danser au quadrille des fées...

Il ne savait trop si cela avait un sens. Pourtant, le poème avait quelque chose de familier qui l'agaçait. Il le répéta à mi-voix.

— « Frank... » chuchota-t-elle.

— « Je sais. »

— « C'est pour bientôt. »

— « Je vais sortir la voiture du garage. »

— « La neige... »

— « Il semble que la situation soit sous contrôle. »

Il avait le sentiment de répéter des paroles déjà prononcées.

— « Je t'aime, » dit-elle tandis qu'il disparaissait dans l'obscurité de la salle de séjour. Le visage de Laurie, sa voix, sa façon de parler le faisaient toujours frissonner. Pourtant, le frisson persistait, se propageait tout au long de son échine, rayonnait dans chacun de ses nerfs. De quoi avait-il peur ? Et pourquoi cette impression de déjà vu ? Son inquiétude était anormale. Après tout, ce n'était jamais qu'une grossesse arrivée à terme ! Soudain, il souhaita ardemment que l'enfant soit une fille.

Il avait cessé de frissonner. Il se rua vers le garage. Il se sentait bien, le monde était merveilleux et il n'avait plus aucune impression de déjà vu. Subitement, les choses étaient tout à fait différentes. Et toutes nouvelles, en vérité.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The psychedelic children.

JEAN-MICHEL FERRER

Yargla

En quelques pages, Jean-Michel Ferrer nous offre, avec une vérité atroce et saisissante, un tableau d'une future société post-atomique, dominée par le retour à des mœurs primitives.

« JE ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur ! » L'homme avait dit cela, très simplement, puis il avait tourné le dos et il marchait maintenant vers l'extrémité du parc, en direction de la sortie.

Elle le regarda et pensa le début d'une phrase :

« Je ne voudrais pas... »

C'était presque ce qu'il venait de lui dire. Mais elle ne pouvait pas le répéter complètement, à son intention, à lui. Tout ce qu'elle ressentait, c'était un plaisir, une grande douceur.

En vérité, il était le premier homme à lui avoir souhaité de vivre, depuis des mois. Depuis des années.

Et peut-être était-il le seul, dans toute la campagne, à avoir prononcé de telles paroles depuis des saisons et des saisons. Pourtant, elle n'arrivait pas à lui en être reconnaissante, pas vraiment, pas encore.

Quand elle quitta le perron, elle eut comme un frisson. Elle se drapa mieux dans son châle noir. Frissonner... Cela non plus ne lui était pas arrivé depuis des éternités. Du moins pas ce genre de frisson.

En rentrant, elle vit que les machines de garde s'étaient relevées. C'était la plus vieille qui veillait à présent, pour les huit heures à venir. Elle tendait vers la porte, aveuglément, deux seulement sur trois de ses armes. Elle était déréglée au point de ronronner légèrement. Quand sa maîtresse passa dans son champ d'interception, elle cliqueta en signe de reconnaissance. Mais ses bras armés bougèrent imperceptiblement.

— « Ça ne va pas, » dit la femme, « ça ne va pas du tout ! »

Elle courut dans l'escalier de marbre qui s'effritait de plus en plus. Au premier, elle dut s'arrêter devant l'image de Yargla et ployer sur ses genoux en levant le poing. Puis elle se remit à courir dans le couloir des chambres qui menait à la salle des machines.

Elle découvrit, dans le scintillement bleu des torses de métal, des antennes et des bras paralysés, la sentinelle qui venait d'être relevée à la porte.

« Retournez, » ordonna-t-elle.

Elle préférait cette machine, neuve et puissante, à la vieille qui se tenait à la porte.

Lentement, très lentement, les roues tournèrent, les yeux rectangulaires s'éveillèrent. Les bras se balancèrent et les armes sortirent de leur étui. C'étaient de petits canons noirs qui pouvaient pulvériser la poussière de mort ou faire exploser les êtres humains à distance, comme des bombes individuelles.

La machine suivit le couloir puis plana en bourdonnant au-dessus de l'escalier.

La femme resta seule dans la pièce, avec toutes les autres machines.

« Certaines sont mortes, » pensa-t-elle, « et je ne les ai même pas jetées ! »

Maintenant, tout à coup, elle comprenait pourquoi elle avait agi comme cela, conservé cette sorte de musée personnel, ridicule. Elle tenait aux machines. Parce qu'elles étaient presque des êtres humains...

Elle s'aperçut qu'elle haletait. Elle marcha vers sa chambre, entra et se jeta sur le lit. La lumière était grise, maintenant. Le triste soir approchait. Ce serait la solitude, dix fois plus lourde.

« Il n'y a plus personne ici, » pensa-t-elle, « plus personne. Que moi... »

Mais il en était ainsi à des kilomètres et des kilomètres à la ronde.

Elle se redressa, la faim au ventre, brutale sensation d'appétit.

Elle savait qu'il restait de quoi faire plusieurs repas à la cuisine. Après, bien sûr, il lui faudrait se remettre en chasse... Et la campagne était de plus en plus dangereuse, les champs de plus en plus arides. L'herbe de cette fin d'été était dure et, on avait beau la broyer et la rebroyer, il lui restait un goût de poussière.

« Un goût de mort, de poison ! » se dit-elle. Puis elle pensa

à l'homme, à ce qu'il lui avait dit, et une grande douceur s'infiltra en elle.

« Je ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur ! »

Elle quitta sa chambre et alla jusqu'à la cuisine. Il lui fallut près de dix minutes pour ouvrir les verrous magnétiques. La lumière jaillit enfin en même temps que la porte s'ouvrait.

Il y avait un homme dans la pièce.

Il était étendu sur le sol ouaté, près du grand placard, et elle constata en se penchant qu'il était mort depuis quelque temps : le trou qu'il avait en plein front était entouré de sang caillé.

Le corps était maigre, incroyablement maigre sous le pull et le pantalon taché de boue.

A la ceinture, il y avait trois couteaux mais pas d'autres armes.

Elle se redressa et vérifia que le système de défense du placard, qui avait tué l'homme, s'était remis de lui-même en place et rechargé.

L'ensemble était récent. Elle l'avait acheté la semaine auparavant. C'était la deuxième fois qu'il fonctionnait et le deuxième homme qu'il tuait.

Il lui vint à l'esprit des images terribles. Elle savait ce que les gens, dans la campagne, faisaient parfois de ceux qu'ils tuaient. « Peut-être, » pensa-t-elle, « puis-je leur rendre ce service ? »

Elle n'espérait pas les calmer, ainsi, mais le procédé lui semblait rapide et pratique. Ils n'auraient aucune reconnaissance pour elle et elle ne souhaitait pas qu'ils en aient. Mais ainsi, elle serait débarrassée très vite du corps.

Elle eut un dernier regard sur le visage jeune, aux pommettes saillantes. Les longs cheveux noirs tombaient sur le front en lourdes mèches.

Elle appela une machine porteuse et lui donna des ordres détaillés. Les bras de métal aggrippèrent le corps. Des jets détersifs nettoyèrent l'unique tache, sur le sol. Puis la machine partit, avec son sinistre fardeau.

La femme attendit, près d'une meurtrière. Après un instant, elle distingua la machine qui avait contourné la maison, quitté le parc, et traversait maintenant le champ d'herbe rase, brûlée, à petite allure. Elle déposa le corps près d'un buisson aux branches nues, pelées, et repartit. La femme attendit encore mais ne vit personne s'approcher.

« Ils attendent la nuit, » pensa-t-elle, « ils sont encore un peu humains ! »

Puis elle eut conscience de sa faiblesse nouvelle. Si elle se laissait aller de cette manière, elle finirait par prendre les autres en *pitié* et, en ce cas, elle était condamnée d'avance.

Eux n'auraient aucune pitié. La campagne était petite, trop petite pour nourrir ses habitants. Ils étaient pourtant peu nombreux et mouraient très vite. Mais il y avait aussi les naissances...

Il ne fallait pas être faible, jamais. Elle courut jusqu'à une image de Yargla, près de la porte, et s'inclina. Cela seul était vrai. Cette assurance de triomphe qui émanait des yeux. Cette force du poing levé.

Se sentant redevenir elle-même, la femme fit le signe. Elle était heureuse qu'un homme fût mort, encore aujourd'hui, pour avoir essayé de lui prendre ses réserves. Elle était heureuse d'être celle dont on convoitait les biens. Elle avait lutté et tué beaucoup pour en arriver là.

« Je ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur ! »

Oh ! pourquoi ne pouvait-elle chasser définitivement cette phrase ? L'amitié n'existait plus, à présent. Elle avait existé auparavant, et seulement auparavant. Quand le monde était tout entier habitable et que l'herbe pouvait pousser partout, avec les légumes. Et que le *bétail* pouvait vivre et grossir. Et que l'on pouvait manger à sa *faim*, avec ces *légumes*, et cette *viande* !

Elle s'arrêta de penser à cela. Elle haletait, une fois de plus.

Puis elle ressentit un contact, sur sa joue droite. Et un autre, sur sa joue gauche. Elle y porta la main, regarda ses doigts mouillés d'un air effaré. Elle pleurait, maintenant !

Désespérément, elle regarda Yargla. Il n'y avait plus d'accord, tout soudain, entre cette image de la *haine* et ce qu'elle sentait venir en elle, ce regret, cette désespérante sensation de solitude qui jamais, plus jamais, ne finirait.

« Si seulement quelqu'un pouvait venir ! » songea-t-elle.

Mais si cela devait être, elle devrait attendre avec un fusil. Elle ne pouvait courir de risque. Personne, dans ce qui restait de Terre habitable, personne ne courait de risque.

Il y avait de moins en moins d'herbe. Il n'y avait plus d'animaux. Il y aurait de moins en moins d'humains. Mais les derniers auraient une chance...

« J'aurai une chance ! » se dit-elle.

Elle avait descendu les escaliers. A présent, depuis le perron, elle regardait à nouveau le parc.

L'homme était parti, mais il avait laissé ce venin : « Je ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur ! »

Il était sincère. C'était obligatoire. Certains survivaient en tuant. C'était la plupart. D'autres fournissaient encore, fabriquaient. Il fallait les payer. En principe, on ne les tuait pas. C'était eux qui donnaient les armes, les systèmes de défense, de chasse, c'était eux qui...

« C'est eux qui ont la chance ! » pensa-t-elle. « C'est eux qui survivront, les derniers ! Ils nous laissent nous massacrer, peu à peu, et quand tout sera fini, ils resteront seuls... Les maîtres. »

L'idée lui parut tout à coup une évidence, en même temps qu'une monstrueuse injustice.

Une injustice comme celle qui avait permis que les hommes détruisent 99 % du monde après l'avoir construit.

« Je ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur ! »

L'homme avait dit cela. Mais elle lui devait le prix de tout ce qu'il lui avait fourni, le prix des machines-gardiennes.

Non, il ne voulait pas qu'il lui arrive malheur, c'était certain. Certain et sincère.

Mais d'où tirait-il tant de dureté ?

Mais d'où tirait-elle tant d'illusions momentanées ?

Elle attendit longuement, face au parc qui se couvrait d'ombre.

Chaque jour, elle mangeait un peu plus de feuilles, d'herbes. Un jour, il n'y aurait plus que des squelettes de bois devant la maison. Un autre jour, le désert arriverait jusque-là.

Elle attendit jusqu'à la nuit, espérant que l'homme reviendrait.

Mais, bien sûr, il ne reparut pas.

Elle rentra dans la maison froide. De toute façon, un jour ou l'autre, il reviendrait.

Et alors, quoi qu'il pût lui dire, lui promettre, quelle que fût son importance, elle le tuerait.

Elle remonta lentement, silencieusement, jusqu'au premier.

Elle avait faim, maintenant.

Dès qu'elle entra dans la cuisine, elle comprit que l'on s'était encore infiltré dans la maison.

Il y avait un autre corps devant le placard, avec le petit trou noir en pleine tête.

Elle songea, affolée, que l'homme avait dû entrer par le toit,

comme le précédent, ou par les soupiraux de la cave. Ils venaient creuser la nuit ! Et elle n'y pouvait rien.

Elle se pencha sur le mort. C'est alors que le vivant, le second, sortit de l'ombre.

Il était jeune, très maigre bien sûr. Dans son regard, il n'y avait nulle pitié. Dans sa main droite, il tenait une arme au long canon noir.

RON GOULART

Le Caméléon et les contestataires

Une nouvelle aventure de Ben Jolson, l'agent-caméléon, dont les débuts nous avaient été présentés dans le numéro 150 de **Fiction.**

Le coup de matraque manqua son but et renversa la barmaid. La mousse de la bière inonda le plancher et la barmaid androïde glissa sur son dos en bredouillant.

Debout sur la longue table d'hôte, Ben Jolson vira et sauta de nouveau. Deux des moniteurs cernaient la table, en brandissant leur matraque. Le porte-documents noir attaché à son poignet déséquilibrait légèrement Jolson et il n'atterrit pas tout à fait comme prévu. Il s'accroupit et l'un des moniteurs en manteau gris vola par-dessus lui et plongea avec fracas dans une grande cheminée factice.

Il ne restait plus que trois des hommes du doyen Riding à esquiver. Les quelques clients de la petite taverne proche du spatioport s'étaient agglutinés près du bar. Tout ce vacarme avait dû dérégler le barman androïde, car il continuait à tirer des chopes de bière verte et à les distribuer sans arrêt. Jolson repéra un escalier et y courut. Il dut faire d'abord un bond pour éviter une matraque et puis se coller presque contre le mur pour en éviter une autre.

Bloquant un coup avec son porte-documents, Jolson recula sur l'escalier en tournevis. « Vous feriez bien de partir tout de suite, les gars, sinon vous aurez des ennuis. »

— « Rendez-vous, Waycross, » dit un moniteur. « Votre conduite fait du tort à votre standing universitaire. »

— « A bas le MEL ! » cria le deuxième moniteur en s'élançant vers Jolson.

— « Vous l'avez déjà dit, » fit ce dernier, en esquivant un nou-

veau coup. « Je vous préviens. Allez-vous-en et ne m'importunez plus. »

— « Vous avez dépassé la mesure, cette fois-ci, Waycross, » dit le premier moniteur. « Le bureau du doyen vous fait une sommation que vous ne pouvez pas éluder. » Il faillit atteindre le pied de Jolson.

Jolson mit les doigts sur le bouton-pression de son porte-documents et dit : « Je vous ai prévenus. Vous ne m'avez pas écouté. » Il s'apprêta à l'ouvrir.

Un peu plus de vingt-quatre heures auparavant, Ben Jolson, de la Brigade des Caméléons, était arrivé sur la planète Taragon. Il avait été envoyé en mission spéciale par le Bureau de l'Espionnage Politique de Barnum, la planète qui gouvernait tout le système planétaire de Barnum.

Sa première démarche fut un rendez-vous, sous sa vraie personnalité, dans un café, doublé d'un tripot, situé près de la vaste Université de Taragon, tapissée de simili-lierre.

L'établissement au plafond bas était enfumé. Par les fenêtres en tessons de bouteilles plombés le soleil d'après-midi projetait des rayons colorés qui éclairaient la salle. Jolson, ouvrant la veste de son élégant costume civil, traversa la foule houleuse des étudiants pour se rendre au box nº 8.

Des chopes étaient entrechoquées autour de lui. Les jetons d'ivoire d'un jeu vénusien cliquetaient derrière un rideau qui masquait l'arrière-salle. Le sigle MEL barra le passage de Jolson. Il figurait sur une pancarte, la première d'une série de six, qui venait d'être brandie par un groupe d'étudiants.

Depuis quelques semaines il y avait des ennuis à l'Université de Taragon. Le MEL (Mouvement des Etudiants Libérés) réclamait des concessions au doyen Riding. Jolson avait été succintement renseigné sur toute cette affaire, mais elle ne le concernait pas au premier chef.

Un bruit de cavalcade se fit entendre et les pancartes furent abaissées. Jolson put continuer à avancer. Les cavaliers s'éloignèrent et l'on brandit de nouveau les pancartes. L'étudiant qu'il allait rencontrer n'était pas impliqué dans le MEL ou dans quoi que ce soit d'universitaire. C'était un garnement de la pire espèce et le fils d'un ambassadeur de Barnum nommé Waycross. Son père le traitait de vaurien et de débauché. Le Bureau de l'Espionnage

Politique en faisait autant. On allait se servir du jeune Waycross. Jolson allait le personnifier pendant les vingt-quatre heures qui suivraient.

Adhérez d'urgence au MEL! disait la pancarte qui masquait le box nº 8. Jolson l'écarta et vit que Miguel Waycross en tenait la hampe. « C'est vous, Waycross ? »

Agé d'une vingtaine d'années, Waycross était plus grand et plus maigre que Jolson. Il avait des cheveux noirs taillés courts et portait le bonnet *honoris causa* exagéré qui semblait en faveur auprès de la plupart des étudiants de Taragon. « Eh bien, » fit l'étudiant, en reconnaissant apparemment Jolson d'après les renseignements qui lui avaient été donnés par l'agent du BEP. « Je me suis acheté une conduite, monsieur. »

— « Ah, oui ? » Jolson toisa le jeune homme dodu assis en face de Waycross et qui était en train de remuer un pot de peinture avec la pointe d'un pinceau.

— « Voici Stu Marks, » dit Miguel Waycross. « C'est mon meilleur et plus intime ami depuis huit jours avant lundi dernier. »

— « Dois-je comprendre, » fit Jolson, en s'installant près de lui sur un banc, « que vous êtes associé au MEL ? »

— « Oui, » répondit Vaycross, en souriant, les yeux baissés. « Je sais, monsieur, que vous ne vous attendiez à voir qu'un chenapan. Maintenant je suis engagé et j'ai une motivation. »

— « C'est une bonne cause, » indiqua Marks, « qui t'a transformé. » Son *honoris causa* n'étant pas bien d'aplomb, se releva brusquement. Il lui donna une tape pour le remettre en place.

Plissant les yeux, Jolson se tourna de nouveau vers Waycross. « Et maintenant ? »

— « Stu, » dit Waycross. « J'ai à parler à ce gars. Laisse-nous seuls. »

— « D'ac. » Marks se leva. S'adressant à Jolson, il dit : « Il y a longtemps que je n'ai admiré un costume classique tel que le vôtre. » Lui-même arborait un ensemble orange, frangé de vert.

Après que Marks eut été absorbé par la foule, Waycross déclara : « J'ai l'impression de renaître, lieutenant Jolson. Je me suis vraiment lancé ici dans une activité valable. »

— « Ne me dites pas que vous suivez même les cours ? »

— « Je n'en ai pas le temps, » répondit Waycross. « Ecoutez, lieutenant Jolson, je suis toujours disposé à collaborer avec le BEP. Après tout, je le dois bien à mon paternel. J'ai quelques dis-

cours à écrire. Voyez-vous, Walter R. Scamper lui-même, le grand aîné de tous les Mouvements des Etudiants Libérés, arrive demain soir au spatioport. J'ai été choisi pour faire le discours de bienvenue. » Il eut un large sourire, qui se figea soudain. « Vous n'aurez plus besoin de mon identité à ce moment-là ? »

— « Non, » fit Jolson.

— « Bien. Je vais donc me terrer dans un coin que je connais et me mettre à écrire. Dans l'entre-temps mon identité vous donnera accès au campus. D'accord ? »

— « Je vais vous accompagner et vous pourrez m'indiquer tous les détails concernant l'organisation de l'Université de Taragon. »

Waycross acquiesça d'un signe de tête. « C'est dans deux heures que vous devez voir le professeur Nibblett, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondit Jolson. « Comment le savez-vous ? »

— « Oh ! grâce au renom de mon paternel. Votre agent du BEP m'a presque tout raconté. » Il examina Jolson. « Vous devez avoir plus de la trentaine. »

— « J'ai trente-deux ans. »

— « Pourtant vous pouvez vous transformer en une exacte réplique de moi-même. »

Il avait fallu douze ans pour que la Brigade des Caméléons le conditionne en vue de ce genre de tâche. « Cela ne présente aucune difficulté. »

— « J'imagine que vous en êtes fier. »

Jolson, quand la BC ne faisait pas appel à lui pour des missions urgentes, exploitait un commerce de poterie en gros. « Si nous partions, hein ? » Il sortit tranquillement du box.

On entendit une nouvelle galopade. Cette fois-ci les montures s'arrêtèrent devant le café.

— « Zut, » fit Waycross. « Les moniteurs du doyen Riding font une ronde. Filons ! » Il guida Jolson vers les salles de jeux. « Par la porte de derrière. »

En un clin d'œil Jolson et Waycross, ainsi qu'une vingtaine d'agitateurs étudiants prirent la fuite dans une ruelle pavée de briques jaunes.

Le service d'espionnage n'avait nullement renseigné Jolson sur de tels aléas.

Les feuilles d'automne permanentes étaient programmées pour tomber quand l'heure sonnait au campanile. Jolson se baissa pour

en éviter une grande et obliqua sur un sentier couvert de gravier qui conduisait au Building des Sciences. Il était maintenant le double physique exact de Miguel Waycross, auquel il avait emprunté une veste jaune citron et un pantalon bleu ciel, plissé aux chevilles.

Le Bureau de l'Espionnage Politique, dont dépendait d'ailleurs la BC, avait estimé qu'il serait plus efficace de faire contacter le professeur Nibblett par quelqu'un travesti en étudiant. Le père de Waycross avait probablement participé à une conférence de planning ou de pré-planning. Tandis qu'une brise artificielle lui caressait les chevilles, Jolson soupirait après son affaire de poterie. Pourtant, quand la Brigade des Caméléons vous tenait, vous étiez toujours à sa disposition.

— « Ah ! ah ! » s'écria une voix perçante et nasale.

Jolson s'arrêta et se retourna. Cette partie de la piste traversait un bosquet de vrais arbres. Depuis un banc en fer forgé rococo un homme entre deux âges, long et efflanqué, ricanait en le regardant d'un air méprisant. « Monsieur ? » fit Jolson.

L'homme, dont les cheveux noirs et raides étaient coiffés avec une raie au milieu, se frisa la moustache. « Vous n'avez pas daigné répondre à ma convocation pour un petit entretien, Waycross. » Il ramassa sur le banc une paire de gants hérissés de pointes. « Je dois dire que je vous préférais quand vous étiez un inoffensif poivrot et un bambocheur invétéré. »

Les gants volèrent vers Jolson et il fit un pas de côté, les laissant cliqueter sur le gravier. « Pourrions-nous prendre un autre rendez-vous, monsieur ? »

— « Un rendez-vous manqué me permet de recourir à un autre moyen, » dit l'homme. Il enfilait d'autres gants à pointes, qui devaient lui être personnels. « Vous connaissez les règlements du bureau du doyen. D'abord une sommation, puis un blâme, enfin une affaire d'honneur. »

Décidément le choix de Waycross comme couverture se révélait de moins en moins judicieux. « Ah, vraiment ? » Jolson mit un genou à terre et ramassa les gants. « Eh bien, d'accord, monsieur. » Cet homme était évidemment le doyen Riding.

Riding avait mis ses gants et il se ramassait pour prendre son élan. « Commençons, Waycross. Je brûle d'obtenir réparation. » Il glissa sur le gazon synthétique et atterrit sur un pied devant Jolson.

— « Ne s'agit-il pas en réalité d'un conflit idéologique ? » dit

Jolson. Son deuxième gant s'adaptait mal. Son pouce s'obstinait à glisser dans la fente du médius.

Le doyen Riding ricana insolemment et feinta de sa gauche hérissée de pointes. « Je refuse de rehausser le MEL en l'appelant un mouvement idéologique. » Il décocha un direct du droit dans l'estomac de Jolson.

— « Ouille ! » fit Jolson, en rompant.

— « Alors, vous voulez dresser des tables de jeux de hasard sur les terrains universitaires, hein ? » s'écria le doyen, en cognant du poing la joue de son adversaire. « Distribuer des tracts pendant les cours. » Une nouvelle entaille. « Obtenir le même temps de parole à la TV que le corps enseignant. Je vous apprendrai qu'il n'y a pas d'égalité ici, prétentieux parvenu. »

— « Ça va, » dit Jolson, qui n'aimait pas voir couler son sang. Il rapetissa tout à coup de dix centimètres. Ce qui fit que le doyen Riding envoya son nouveau swing dans le vide. Alors Jolson fit un écart et allongea son bras droit d'environ trois fois sa longueur. Il en cingla comme avec un fouet la gorge du doyen, sur laquelle il l'enroula très serré. Au bout de la rotation le poing armé de pointes frappa la tempe de Riding. Le doyen s'écroula. Ayant déroulé son bras, Jolson le raccourcit et se mit à courir.

Quelques étudiants étaient survenus à la fin du combat. Ils applaudirent et se dispersèrent.

Les yeux ronds et cernés du professeur Nibblett jetèrent un regard soupçonneux dans le judas de la porte de son labo. « Je me sentirais plus rassuré si vous me donniez un mot de passe, » dit-il. Sa voix gutturale devenait par moments une voix de fausset.

— « Liberté, égalité, fraternité, » annonça Jolson. « Est-ce que ça va ? » Le BEP ne lui avait donné aucun mot de passe ou numéro pour cette mission. « J'ai idée que le doyen peut être à mes trousses. Puis-je entrer ? »

Le judas se referma et la porte bleue s'ouvrit en coulissant. « Je ne devrais pas demander de mot de passe, n'est-ce pas ? » dit Nibblett. C'était un homme de taille moyenne, ayant des cheveux gris frisés et une bedaine bien ronde. « Après tout, l'idée dominante du Projet Nibblett est de faire les choses au grand jour. De telle sorte que l'attention des forces anti-Barnum ne soit pas attirée par quelque chose de top secret. Entrez. L'Espionnage Po-

litique voulait baptiser mon œuvre Projet Supérieur ou Jugement Dernier Taragon, mais j'ai insisté pour qu'on l'appelle simplement le Projet Nibblett. J'aime que les choses portent mon nom. Voulez-vous me rappeler le vôtre ? »

— « Ben Jolson, » dit l'agent-caméléon, en suivant le professeur dans une grande salle de classe vide. La porte se ferma derrière eux en coulissant.

— « Ce que vous voyez là, » dit le professeur, « est un tableau noir suranné. Je marque dessus des devoirs à faire avec quelque chose qu'on appelait autrefois de la craie. » Il se faufila parmi de sombres piles de chaises vers le grand tableau noir et ramassa deux éponges. « Regardez maintenant, » dit-il en les appuyant sur deux points repérés d'avance.

Le tableau eut un frémissement et roula sur le côté, découvrant un couloir. « Passez par-dessus l'auge à éponges, » fit Nibblett, en lui donnant l'exemple.

Au bout du couloir il y avait une porte verrouillée avec un cadenas à combinaison pour les dix doigts. Derrière cette porte se trouvait un petit laboratoire.

Quand ils s'y furent enfermés le professeur dit : « Alors, voyons voir. J'ai la majeure partie d'entre eux chez moi, prêts à être emballés. Vous viendrez les prendre là-bas demain à cinq heures de l'après-midi. Est-ce que cela vous va ? »

Son astronef ne partait qu'à dix heures du soir. « Oui, » répondit-il.

— « Vous viendrez en personnifiant Waycross. »

— « A ce sujet, » dit Jolson, « la position de Waycross paraît s'être modifiée au cours de la semaine qui vient de s'écouler. » Il mit Nibblett au courant du MEL et de l'agression du doyen Riding.

— « Je ne me mêle jamais de politique au niveau estudiantin, » déclara le professeur. « Néanmoins, je suis trop occupé pour penser à de nouveaux visages. Je suis conditionné pour vous voir sous les traits de Waycross. Je vous en prie, ne me contrariez pas à ce stade. Soyez Waycross, venez demain à cinq heures. Vous connaissez mon adresse personnelle ? »

— « Oui, on me l'a indiquée. »

Derrière un petit tableau noir se trouvait un coffre-fort mural. « J'aime cacher des objets derrière ces vieux tableaux noirs, » dit le professeur Nibblett. « J'ai conservé des échantillons de mes ani-

malcules là-dedans. » Il tira du coffre un récipient transparent. On aurait dit qu'il avait contenu quelque chose comme des pommes de terre en salade. « J'exulte à la pensée que l'on parlera bientôt de moi avec enthousiasme comme du père bien-aimé de la guerre des germes intelligents. »

— « Et votre femme en deviendra la mère. »

— « Non, je m'en attribuerai tout le mérite, » fit Nibblett, en ouvrant le récipient. « Vous allez les voir au travail. Ah, mais, attendez. Il me faut un lapin. Passez-m'en un. Dans ces mangeoires là-bas. »

Jolson en choisit un au pelage pie. « Etes-vous forcé de le tuer ? Je vous croirai sur parole. »

— « Une démonstration n'est pas une démonstration sans cela, » expliqua le professeur. « Nous tuons un lapin aujourd'hui, mais à la longue nous sauvons des millions de vies. »

— « Des vies de partisans de Barnum. »

— « Il se trouve que c'est le camp auquel nous appartenons. » Nibblett saisit le lapin par les oreilles et le laissa choir sur une table noire. Le récipient ouvert était posé sur une table de métal blanc à un mètre ou un mètre cinquante plus loin. « Regardez maintenant. *Garde-à-vous ! En avant... marche !* »

Des petits points noirs commencèrent à se déverser par-dessus le bord du récipient. Ils descendirent en colonne par deux le pied de la table blanche.

« *Attaquez le lapin,* » ordonna Nibblett, en tapant des mains.

Les points marchèrent à la file sur le plancher et escaladèrent le pied de la table noire. Le lapin sautilla vers le bord de celle-ci. Puis il s'élança et alla se réfugier dans un coin de la pièce. Tranquillement les petits points descendirent de la table, puis, se séparant en deux groupes, cernèrent par les flancs le lapin affolé.

« *Chargez !* » s'écria Nibblett.

Les points se répandirent en avant, submergèrent l'animal moucheté. Le lapin poussa un seul cri et tomba à la renverse. En moins de trente secondes il était mort et embrasé d'une lueur vaguement verdâtre.

« *Retournez dans votre récipient,* » ordonna le professeur avec un sourire. Quand ces énormes germes eurent regagné leur gîte, il les enferma et remit le récipient dans le coffre mural. « Et voilà le travail. »

— « Des germes intelligents ? » fit Jolson.

— « Assez débrouillards pour faire l'exercice, manier les armes si nécessaire et exécuter des ordres faciles. A ce moment-là ils ne peuvent en aucune façon être contrecarrés. » Il s'interrompit, dodelinant la tête. « L'art de la guerre fait un pas en avant aujourd'hui. Ou plutôt l'a fait il y a quatre semaines et demie lorsque mes six années de travail furent couronnées de succès. »

Jolson se déplaça de façon à ne plus voir le lapin mort. « Comment les transporterai-je jusqu'à Barnum ? »

— « Ils aiment les voyages. Je vous en remettrai six récipients demain et vous donnerai des instructions verbales à communiquer au BEP. » Il haussa les épaules. « Vous pourrez les emporter dans un porte-documents. »

— « M'obéiront-ils ? »

— « Ils sont conditionnés pour obéir à toute autorité pro-Barnum. »

— « Comment peuvent-ils distinguer celui qui est *pro* de celui qui est *anti* ? »

— « Il n'a pas été tellement difficile de leur programmer la loyauté. »

Jolson partit peu après. Il dut rester Waycross dans les couloirs du bâtiment du labo, car un corpulent jeune professeur le regarda drôlement et se mit à le suivre le long de deux étages.

Quand Jolson parvint à le semer, il plaça ses mains sur son visage et le modifia, car le faciès de Waycross devenait compromettant.

Nul n'était censé savoir que Jolson était descendu à l'Urban Manor Hotel, ce qui fit que la visite du professeur Gurney Tishamingo, le lendemain, fut troublante dès le début.

Tishamingo, qui était le grand gars corpulent qui avait épié Jolson la veille dans le Building des Sciences, se présenta à sa porte une demi-heure avant que Jolson parte pour se rendre au domicile de Nibblett.

Jolson avait repris son apparence habituelle, mais il fut tout de même contrarié quand Tishamingo l'aborda en lui disant : « Ben Jolson ? »

— « Qui êtes-vous ? » demanda Jolson, sans bouger de la porte.

— « Je suis à l'Université. Professeur Gurney Tishamingo, Département de la Psychiatrie Agricole. »

— « Toutes nos plantes sont en bonne santé mentale. » Jolson commença à refermer la porte.

— « C'est au sujet du projet Nibblett, » murmura Tishamingo.

Il y avait une insécurité grandissante dans cette mission. « Et alors ? »

— « Je vous expliquerai à l'intérieur. »

Jolson laissa entrer le gros homme et commit l'erreur de lui tourner un moment le dos. Sa vision du mur de verre de la chambre fut brouillée par trente-six chandelles. Gurney Tishamingo venait de lui enfoncer une aiguille dans la fesse gauche. « Qu'est-ce que ça veut dire, » fit Jolson, en culbutant. Il était maintenant paralysé, devenu rigide.

— « Ce ne sera que provisoire, » dit le professeur. « Vous autres agents de la Brigade des Caméléons êtes des petits malins. Cette piqûre t'immobilisera pendant quelques heures. Le temps que nous nous procurions la camelote du vieux Nibblett. »

Jolson était dans l'incapacité de répondre.

Le volumineux Tishamingo le hissa sur son lit. « Inutile que je t'attache. Vous autres les gars de la BC vous pouvez vous glisser hors des liens comme des serpents. » Il cogna d'un poing amical l'épaule de Jolson. « Je remarque une expression perplexe figée sur ton visage. Il ne faut jamais se fier à ces types de l'Espionnage Politique pour des renseignements à la page sur la nouvelle orientation politique. Ce que tu ignores, Jolson, c'est que l'ambassadeur Waycross vient de mettre les voiles aujourd'hui et qu'il est passé dans le camp anti-Barnum. C'est mon parti. Tout ce qui s'est passé avec son fils était un coup monté pour que nous, les anti-Barnum, puissions mettre la main sur ces petits germes avec le minimum d'ennuis. »

Il y avait longtemps que Jolson, pour sa part, sentait que cette affaire lui donnait *trop* d'ennuis.

La police montée galopait vers le spatioport. Il était plus de 8 heures maintenant et il faisait un froid vif ce soir-là.

Jolson était encore un peu raide dans les entournures. Il avait accusé le coup. Le professeur Nibblett avait remis les germes au vrai Waycross, le prenant pour Jolson, à cinq heures précises.

Si le jeune Waycross allait réellement accueillir Walter R. Scamper au spatioport, il pourrait y avoir là une occasion de l'attraper et de lui reprendre les germes.

La drogue paralysante ne l'avait pas abattu aussi longtemps que Tishamingo le prévoyait. L'organisme de Jolson, après tant d'années d'entraînement à la Brigade des Caméléons, avait des réactions inattendues.

Une estrade de fortune se dressait près du restaurant en forme de dôme à proximité du portail. Environ trois cents étudiants aux costumes de couleurs vives se massaient déjà là. Jolson vit dans la nuit que les passagers de l'astronef qui devait amener Walter R. Scamper commençaient à débarquer.

Miguel Waycross, vêtu d'un pull-over orange de cérémonie et d'une culotte de golf chamois, venait de grimper sur la plate-forme en simili-bois.

Jolson était las de se contenter de tourner en rond. Il plongea dans un épais buisson décoratif.

— « Nous avons le droit, » disait la voix de Waycross dans les haut-parleurs, « de jouer aux cartes où ça nous plaît. La vie universitaire n'est pas faite que d'études et de duels. Non. »

Jolson se dépouilla de ses vêtements, se secoua une fois et se transforma en un gigantesque aigle noir. Il s'éleva en battant des ailes dans la nuit. Il monta haut et se mit à décrire des cercles.

« Il n'y a rien de plus important, » continua Waycross, « que le droit de distribuer des tracts. C'est juste ? »

Jolson fondit sur Waycross et le saisit dans les serres. Il vola plus loin, vers un bosquet d'arbres et de buissons, derrière le spatioport, et laissa tomber Waycross d'assez haut pour l'étourdir.

Il atterrit à la suite de l'étudiant groggy et redevint lui-même. Il prit les habits de Waycross et les revêtit.

Waycross revint à lui, frissonna et dit : « Je croyais que les agents de la Brigade des Caméléons étaient favorables à la liberté de parole. »

— « Je suis l'ennemi des espions et des types qui me piquent la fesse sans permission, » dit Jolson. « Où sont ces germes ? »

— « Je ne dirai rien, » fit Waycross.

— « Je vais te parachuter de nouveau. Mais de plus haut. »

— « Puisque tu le prends ainsi, sache que c'est mon ami Marks qui a la camelote. Il m'attend près d'ici, à la Taverne du Coq à l'Ane. J'allais m'envoler à dix heures. Mais il fallait que je souhaite la bienvenue à Walter R. Scamper. » Il fronça les sourcils. « Mais tu as tout gâché. »

— « Bien sûr, » fit Jolson. Il mit Waycross K.O. avec un direct

du droit au menton et le roula sous un massif de roses jaunes. Il secoua la tête et changea d'aspect. Reprenant les traits de Waycross, il se dirigea vers le Coq à l'Ane.

Il trouva facilement Stu Marks et récupéra le porte-documents. La serviette noire avait même un bracelet monté dessus et Jolson décida de l'accrocher à son poignet. Comme il sortait de la taverne, quatre moniteurs de la police montée du doyen Riding tirèrent sur leurs brides devant l'établissement.

— « Vous n'êtes pas à la réunion, hein, Waycross ? » cria l'un d'eux, en dégainant une matraque en forme d'épée.

Jolson poussa un juron et rentra en coup de vent dans la taverne.

Et c'était ainsi qu'il se trouvait maintenant dans l'escalier, à mi-étage.

— « Je vous conseille de partir, les gars, » dit-il aux moniteurs. « La seule arme dont je dispose est malheureusement mortelle. » Il hésita, fit demi-tour et courut en haut de l'escalier. Il fonça dans une porte entrouverte, espérant qu'ils ne l'obligeraient pas à se servir des germes combattants.

Jolson traversa la resserre à moitié vide et ouvrit une fenêtre. Il mit la poignée du porte-documents dans sa bouche et sauta sur un toit incliné. Derrière lui trois moniteurs firent irruption dans la resserre.

Il retomba comme un chat sur un pignon et se réfugia derrière une cheminée. Il enleva ses habits d'étudiant et reprit la forme de l'aigle. Le bracelet glissa de la pointe de son aile mais il tenait le porte-documents dans son grand bec. Il prit son essor avant que le premier moniteur ait atteint la cheminée.

Quand il revint au spatioport, la réunion avait tourné en émeute. Jolson récupéra ses vêtements cachés dans le buisson et, redevenu lui-même, accrocha vivement la serviette aux germes à son poignet.

Dans sa poche de veston il y avait un billet pour le vol de dix heures à destination de Barnum. Il l'utilisa.

En raison du désordre, le vaisseau partit avec une demi-heure de retard. Peu après l'envol, dans le bar de l'astronef, un homme mince, au visage couvert de taches de rousseur, qui était assis à

côté de Jolson, reposa son verre et lui demanda : « Que pensez-vous de ce Mouvement des Etudiants Libérés ? »

Jolson installa plus commodément son précieux porte-documents sur ses genoux. « Malédiction ! » répondit-il. « Je ne veux plus rien penser. »

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Rake.

DANIEL WALTHER

Veuve-Plaine des tours chantantes

Avec ce texte, Daniel Walther en est à sa douzième nouvelle dans **Fiction**, ce qui, pour un débutant publié pour la première fois il y a trois ans, est une marque remarquable de productivité. Nous avons toujours soutenu et encouragé Walther, car il nous semblait être, dès le départ, un auteur ayant « quelque chose » à dire. Après l'insolite un peu flou de ses premiers contes (**Les étrangers, Retour dans l'île**), il en est venu à une science-fiction allégorique et psychologique (**Canes caniculae, Comme une poignée de sel, Une longue mémoire, Wilovyi**), tout en passant par un fantastique traditionnel (**Les gants d'écailles, Les singes**) et par une SF de nature plus réaliste (**Flinguez-moi tout ça !, La Terre à refaire**). Daniel Walther est venu nous rendre visite à nos bureaux : c'est un garçon émacié, introverti, au regard à la fois doux et halluciné — le reflet de la personnalité qui s'exprime dans ses nouvelles. Celle que voici appartient à sa veine poétique et allégorique. Elle nous semble, dans sa simplicité et sa recherche mêlées, exemplaire de son talent.

COMME tous les matins, Ashley se plia en deux pour saluer le soleil qui se levait au-dessus de la Veuve-Plaine, avec de larges étincelles rouges et des braises ardentes soufflées de droite et de gauche dans les rares nuages s'effilochant au-dessus des collines lointaines. Comme les restes d'une très vieille enceinte, les tours, en une ligne continue, barraient l'étendue du plat pays.

Quel empereur fou les avait fait édifier là et contre quelle horde furieuse d'envahisseurs venus de l'est de la planète ? Quelle race avait monté la garde au sommet des créneaux, cuisant de l'huile dans d'épais chaudrons, attendant les cavaliers aux yeux clignés, à la peau de rat, ou les monstres nomades surgis de sous la surface du sol, la gorge remplie de rauquements annonciateurs de carnage ?

Ashley n'en savait rien, pas plus qu'il ne connaissait l'origine des Anneaux.

Les Anneaux étaient des cercles de verre miroitants qui, de

temps en temps, surgissaient dans le ciel et commençaient un grand concert de vibrations dont les échos se transmettaient aux tours. Et les tours avaient l'air de chanter avec l'espace.

Alors Ashley fermait les yeux et croyait entendre la musique de l'univers tandis que des épis de lumière dansaient sous ses paupières closes. Il ignorait s'il devait mourir de crainte ou de plaisir, s'il devait demeurer ou s'enfuir.

D'abord, il avait essayé de voir dans la venue des Anneaux de verre un phénomène météorologique inexpliqué mais non point inexplicable, propre à cette planète. Dans certaines vallées de la Terre, le vent s'y engouffrant ne fait-il pas naître d'étranges mélodies qui jetaient jadis les hommes dans des terreurs irraisonnées ?

Puis il avait cru qu'il s'agissait de créatures vivantes, d'oiseaux bizarres de ce monde hors des règles, mais il avait dû changer d'avis lorsqu'un matin il avait retrouvé dans une flaque de boue un grand cercle lumineux qui reposait dans la fange, parfaitement immobile. S'approchant, il s'était enhardi jusqu'à le toucher du bout de son bâton, et l'étrange visiteur du ciel avait crevé comme une bulle de savon dans un nuage de chaleur irisée.

Durant près d'une demi-heure, Ashley avait été quasiment privé du sens de la vue.

Et, depuis ce jour-là, il s'était abstenu de se poser d'autres questions sur l'origine des Anneaux.

Au début, il avait visité quelques-unes des tours mais sans rien y découvrir qui pût lui fournir quelque explication sur leur raison d'être ou d'avoir été et, rapidement, il s'était lassé de ces explorations inutiles. Les tours n'étaient, après tout, que des cylindres de pierre, creux et dénués de toit.

A plusieurs kilomètres de la ligne d'enceinte, un éclair argenté demeurait fiché dans le sol comme une longue aiguille hypodermique plantée dans la peau rugueuse de la planète, mais il n'aimait pas regarder de ce côté-là. Cela lui remettait en mémoire la chute vertigineuse de l'astronef vers l'astre inconnu, le hurlement de l'air le long du fuselage, les visages décomposés de ses compagnons, la flèche affolée de l'altimètre ; le choc, la lumière rouge puis le long, long silence. Cela lui rappelait le lent retour à la vie et son effroi en constatant qu'il demeurait seul survivant de la catastrophe.

Le premier jour, il s'était éloigné de quelques centaines de mètres de l'épave pour se coucher à même la terre ravinée, les yeux fermés dans l'attente de la mort. Mais la mort n'avait

pas voulu de lui car le ciel s'était coloré en vert jade et en jaune d'or, et les Anneaux avaient commencé de chanter au-dessus de la Veuve-Plaine. La curiosité avait sauvé Ashley du désespoir.

Pourtant le fait d'être resté vivant ne l'avait pas empêché au début de se rendre compte de la situation : personne — sauf par un hasard inouï et véritablement improbable ! — ne retrouverait jamais sa trace et sa vie se passerait monotonement sans compagnie humaine.

Une fois, s'étant muni de vivres et d'eau puisés dans les réserves de l'astronef, il avait poussé à grand-peine jusqu'aux collines. Grande avait été sa déception de découvrir qu'il ne s'agissait que de sèches et arides rotondités surplombant une autre plaine déserte.

Il revint se mettre sous la protection des ruines, puisant ses seules joies dans le concert des Anneaux de verre.

Autrefois — quand ? — des êtres intelligents avaient peuplé cette planète et construit de mystérieux édifices dont il ne restait rien que les tours solitaires dressées dans la plaine. Pourquoi ne subsistait-il plus que quelques pierres de leur civilisation ? Car la planète était habitable, jouissait d'une température presque agréable, et ses pluies rapides mais torrentielles faisaient pousser dans le désert des plantes craquantes, au goût délectable, qui naissaient, croissaient et mouraient pour rien en l'espace de quelques heures.

Qu'avaient déclaré les savants ?

« ... Nous savons à présent que tout monde susceptible de développer la vie lui donne effectivement naissance car la nature a profondément horreur du vide et de la mort. »

Cela, c'était la théorie, la règle, mais les règles, on le sait, engendrent avec monotonie les exceptions qui les confirment. Le monde où était tombé Ashley était plat comme la main et semblait aussi mort qu'un monde pouvait l'être.

Una se réveilla plus tôt que de coutume à cause de son rêve. Un de ces rêves tristes qui demeurent longtemps dans l'esprit quand même la conscience est revenue.

Des tours se dressaient dans une plaine déserte et, dans le ciel gris de plomb, des cercles de verre chantaient, chantaient, des cercles de verre miroitants entonnant un chœur spatial, tournant, girant, se retournant et tombant parmi de grands éclaboussements

dans la boue qui, par flaques, recouvrait la surface de la plaine... la surface de la planète, longue étendue herbeuse jaune et verte et coupée par du sable phosphorescent, où s'alignaient comme une ceinture de chasteté en pierres de taille d'une taille énorme des tours — des tours avec des créneaux — et les tours chantaient, crissaient, et le ciel était plein de flamboyants anneaux de verre qui se chassaient-croisaient sur le fond bleu viride - gris de plomb du ciel...

Una se réveilla mais ce n'était pas fini, car dans la plaine demeurait cloué un poignard d'acier incliné selon un angle de 35° et muni d'une garde à quatre pointes, et ce n'était point du tout un poignard mais l'image se rapprochant d'un astronef naufragé — mère, ma mère, quelle est donc cette planète, quel est donc ce monde, et cet homme debout dans la plaine sous les Anneaux de verre tourbillonnants, qui est-il ?

Una se réveilla plus tôt que de coutume et ressentit une intense envie de pleurer.

Le ciel, au ras de la Ville, se couvrait de longues floconnades nuageuses. Una se pencha et le vertige de sa tristesse lui monta aussitôt à la tête.

Ma mère, ma mère, quelle est cette planète et qui donc, qui donc est cet homme qui ferme les yeux sous la musique des Anneaux de verre ? Ne va-t-il pas mourir, la bouche remplie de sang, les vibrations ne vont-elles pas lui faire éclater les tympans et trembler les yeux dans les orbites ? Ma mère, ma mère, dites-moi, cet homme est-il un rêve, un simple rêve ? Et s'il n'est qu'un songe, pourquoi ne veut-il pas s'absenter enfin de ma mémoire ? Et pourquoi, pourquoi s'il doit disparaître n'en finit-il pas de mourir ?

Répondez-moi, ma mère !

ASHLEY : Je dormais — j'étais une bête tapie bien au chaud dans le sommeil — avec l'espoir de rêver un rêve chaudement vêtu, et je me réveille à l'instant avec la terrible certitude d'avoir roulé dans les profondeurs de la nuit, dans les fosses de l'espace. Je dormais et le ciel a résonné longuement et les Anneaux ont chanté et les tours leur ont fait écho. Je dormais — j'étais un écureuil se retenant à l'extrémité d'une branche flexible et fragile, et je luttais à la fois contre l'attirance du vide et contre l'imbécillité de ma précaire situation sur cette branche de rien du tout. Je dormais car j'avais les yeux clos et autour de moi retentissait la

musique vibrante des Anneaux et j'étais une bête à demi morte de peur, à demi morte de froid, et j'attendais sans plus y croire le retour de la lumière.

UNA : Quand j'étais petite fille, quand j'étais une fillette avec deux gouttes roses me poussant sur la poitrine, et qu'une ombre de duvet commençait d'apparaître sur mon ventre, je sifflais des choses entre mes dents et je marmonnais des paroles dont je ne comprenais pas la signification. Je me plongeais dans un sommeil abyssal où apparaissaient des plaines silencieuses, des montagnes érodées, des tours d'échiquier sans utilité plausible et des anneaux chantant dans un ciel rempli d'échos. Et je me tapissais tout au fond du piège comme une araignée dans l'angle le plus reculé de sa toile. Comme une araignée ou comme une mouche ?

Et il ne demeure de moi qu'un rêve du temps où j'étais une petite fille sans poitrine.

Jamais la Veuve-Plaine n'avait semblé aussi effroyable à Ashley ! Les pluies descendaient du ciel toutes raides comme des baguettes de tambour et il avait dû chercher refuge dans la plus proche des tours. Replié dans un renfoncement de la muraille, il observait par une meurtrière la fantasmagorie des éclairs.

La Veuve-Plaine crevait en cloques de boue et la nuit tout entière semblait s'être effondrée sur le paysage. Transi et grelottant, Ashley regarda dans la direction de l'astronef. Un stylet fantastique fiché dans la terre, la garde symbolisée par les quatre ailerons surgis du fuselage. Un triste paratonnerre enfoncé dans le dos de la planète comme un oiseau tombé sur la tête. Rien. Une chose de métal où achevaient de pourrir quatorze cadavres qui avaient été ses compagnons de voyage. Quatorze fois une moyenne de 140 livres de chair morte cousue dans des combinaisons couleur d'eau dormante.

Il tremblait de froid et de peur, serrant autour de ses épaules les lambeaux de sa veste fourrée de peau de mouton (de la peau de mouton synthétique, bien entendu !). De toutes ses forces, il luttait contre le désespoir, le froid et la nuit, cherchant à se convaincre qu'il ne courait aucun danger réel.

tout ceci est sans gravité-un simple orage-avec des éclairs-et de la pluie-c'est tout-que voulez-vous qu'il m'arrive-rien-sauf peut-être un refroidissement-et il me faudra marcher jusqu'à l'astronef pour me procurer des médicaments-de toute façon je dois faire

provision de vivres-et de cigarettes-je n'en ai plus qu'une poignée-cinq-dix-ou vingt-et sans cigarettes je deviens terriblement nerveux...

Ce qui me déplaît : je devrai *les* revoir les uns et les autres ! Couchés çà et là, écrasés contre les parois ou accrochés dans les montants des couchettes, des sacs d'os brisés, des membres pourrissants, des têtes éclatées comme des œufs, répandant la cervelle en jaune et blanc — germe et albumine — et... je devrai fouiller partout, enjamber chacun séparément et les regarder malgré ma profonde répulsion et me dire qu'on ne s'attendait à rien quelques minutes seulement avant la catastrophe, juste avant d'être aspirés hors de l'hyperespace, comme un bout de bois dans un tourbillon ! Me dire que j'ai ouvert de grands yeux et les autres aussi quand nous sommes tombés vers la planète qui venait d'apparaître, de surgir comme un boulet de canon dans le champ de notre écran panoramique. Oh ! nom de Dieu, a crié quelqu'un et l'air s'est mis à hurler autour de l'astronef quand les branchies de l'appareil se sont ouvertes. Oh ! nom de Dieu, c'était le cas de le dire.

Jamais la Veuve-Plaine n'avait semblé aussi hostile à Ashley. C'était une tourbière parsemée de feux follets et de spectres phosphorescents — quelle horreur ! quelle horreur ! quelle horreur ! — ; la ceinture de tours était couronnée de flammes vertes, trébuchantes, qui enjambaient la plaine dans une sarabande fantomatique... Sur la Terre on appelait cela... Comment appelait-on cela sur la Terre ? (Il s'agissait d'un simple accident météorologique !) Feux Saint-Elme ! Oui, ce n'étaient que des feux Saint-Elme ! Rien de grave ! Seulement d'inoffensifs phénomènes lumineux.

Ashley détourna ses regards de la meurtrière et resserra davantage encore sa veste autour de ses épaules.

Les Anneaux dans le rêve d'Una étaient des objets attentifs à boire toutes ses paroles et à les garder pures comme les strophes d'un poème ininterrompu. Ils les restituaient sous forme de vibrations musicales...

Una se pencha : loin au-dessous d'elle se déroulait le ruban à double sens de la rue, et elle se demanda si cela lui demanderait beaucoup d'efforts, éventuellement, de se faire perdre l'équilibre pour tomber en avant dans une longue, longue chute. Déjà, quand elle était petite fille, des idées semblables lui traversaient l'esprit avec la vélocité d'un frelon. Des idées qui entraient par un œil, clignaient une paupière et ressortaient par une oreille.

Elle se rejeta en arrière et alla s'étendre sur une natte dans un coin de la pièce. Elle se coucha bien à plat, de tout son long, et regarda monter et descendre ses seins au rythme de sa respiration. Elle se trouva belle et inutile et ressentit derechef une terrible envie de céder à la tentation des larmes.

Ma mère, j'ai aperçu une plaine avec des tours et des collines et un poignard enfoncé dans le sol comme... comme... Ma mère, épargnez-moi ces symboles ! J'ai découvert un homme courant dans cette plaine, un homme que je n'avais jamais vu mais que je connaissais... Mieux : que j'avais vu jouer petit garçon... quand j'étais moi-même une fillette aux seins minuscules... Ma mère !

Les Anneaux dans le rêve d'Una étaient des objets attentifs à boire toutes ses paroles, à enregistrer la moindre de ses pensées, chacun de ses désirs...

Ceinture vivante et lumineuse, les tours chantaient à l'unisson des Anneaux de verre mais pas la plus petite goutte de pluie ne tombait du ciel.

Ashley se tenait bien droit au milieu de la plaine, les mains dans les poches défoncées de sa vieille veste. Un calme inattendu s'était glissé dans sa poitrine et il respirait lentement et en profondeur. L'air avait un arrière-goût d'épices et il lui semblait qu'il crépitait agréablement sur le bout de sa langue.

Ashley avait l'impression que la musique des Anneaux se faisait plus pénétrante, se faufilait jusque dans les recoins les plus secrets de son cerveau et de sa mémoire, et il se souvint tout à coup de certains rêves qu'il faisait jadis, quand il était petit garçon — des rêves bouleversés, pubertaires, fiévreux.

Ashley — dans la tête un remue-ménage de songes incertains, un brouillard de paroles vagues, de balbutiements, d'impressions fugaces — ferma les yeux, chercha furieusement dans sa mémoire des souvenirs lointains.

Ceinture vivante et lumineuse, les tours chantaient à l'unisson des Anneaux de verre. La Veuve-Plaine délirait en sons et en couleurs. Ashley écoutait.

Ashley dormait sous sa tente gonflable, recroquevillé en chien de fusil, les mains jointes entre les cuisses.

Il faisait chaud — comme dans une couveuse — et Ashley rêvait. Il se trouvait dans l'astronef...

... Et l'astronef tombait vers une planète qui venait tout à coup de faire son apparition sur l'écran panoramique. Une planète grise enveloppée dans une atmosphère assez dense, et nettement aplatie aux pôles. Il chercha des yeux ses compagnons mais ceux-ci avaient disparu et à leur lieu et place ne demeuraient que des enveloppes vides, des combinaisons affalées contre les parois de métal lisse et brillant.

Le vaisseau creva les nuages et l'écran montra une ville géométrique avec des constructions en terrasses et de hautes tours lumineuses. Il garda les yeux fixés sur les grandes maisons de la ville qui s'approchaient rapidement.

Il n'éprouvait aucune crainte, nulle angoisse, mais son esprit était rempli de rumeurs confuses comme si quelqu'un parlait à l'intérieur de sa tête une langue encore incompréhensible, mélodieuse, qui lui rappelait la musique des Anneaux de verre.

Ashley dormait dans sa tente gonflable, chaude comme une couveuse, et rêvait, recroquevillé en chien de fusil, les mains jointes et fourrées entre les cuisses.

Dehors, dans la Veuve-Plaine silencieuse, les tours montaient la garde.

UNA : Quand il m'a poussé des seins, des cheveux et des mollets, ma mère, je me regardais souvent dans la glace mais ma beauté ne m'apportait aucune joie, rien que de l'angoisse et de la consternation. Les gens me regardaient de travers... et vous savez pourquoi, ma mère ! Les gens d'*ici* n'aiment pas les rêveurs ; ils veulent des faits ; ils veulent des chiffres ; ils veulent des résultats. Mais moi j'ai reconstruit contre eux un monde que j'avais rêvé jadis, un monde où me tapir, un monde où je déciderais de la pluie et du beau temps, un monde où attendre que se lève le jour que je souhaite avec tant d'impatience... Je suis une araignée argentée et je désespère que mon piège se referme !

Non ! Car mon piège *s'est refermé* ! Je me tue à la patience mais me voici presque heureuse ! Pour la première fois !

Mes yeux se ferment pour dormir.

ASHLEY : Je suis un animal — un écureuil ou quelque chose de semblable — je me tiens en équilibre sur le bout flexible

et fragile d'une branche mais je me demande si je n'en aurais pas plus vite fini avec mes ennuis si je me laissais tomber. Je suis un animal — un animal bouleversé par un rêve, poursuivi par la musique d'un rêve, un écureuil ou quelque chose de semblable, et je ne sais plus si je dois mourir de crainte ou de plaisir. Parfois j'ai l'impression que je suis à deux doigts de toucher quelque chose — peut-être la vérité mais peut-être aussi la plus profonde des nuits — et je tremble et j'ai envie de me faire tout petit, de me glisser dans la fourrure chaude du sommeil et d'y retrouver mon rêve — s'il se peut faire que je le retrouve.

Où suis-je vraiment ?

Une longue lézarde courait le long du fuselage de l'astronef. L'appareil avait une apparence tragique et Ashley se dit que lorsqu'il serait mort depuis longtemps, la carcasse du vaisseau continuerait à monter la garde sur la planète morte et que si des gens, un jour, surgissait du sol — une nouvelle race peut-être ! — ils tomberaient à genoux devant le phallus de métal cloué dans la plaine. C'est ainsi, sans doute, que naissent les religions !

Il agrippa un échelon, commença de se hisser vers l'écoutille ouverte. Quelques pas et une horrible odeur de putréfaction envahit ses narines. Mon Dieu, combien de temps mettront-ils à disparaître ? J'aurais dû les enterrer au début, prendre mon courage à deux mains ! Creuser un grand trou et les y jeter l'un après l'autre ! Fermer le tout, tasser la terre et ne plus en entendre parler ! Un corps humain, cela met combien de temps, au juste, à pourrir, à se dissoudre entièrement ? Quelques journées, une semaine, deux, des mois ? Et depuis combien de temps vivait-il sur la planète inconnue ?

Il retint son souffle et pénétra dans l'astronef, un lambeau d'étoffe collé sur le nez. Il ne regarda ni à droite ni à gauche mais ne put s'empêcher de jeter un bref coup d'œil à une masse informe, vêtue de gris et surmontée d'une grossière boule d'ivoire jaunie, parcourue de larges stries noirâtres. Pauvre commandant !

Il explora les différents étages du vaisseau, fourrant par-ci par-là des objets dans un grand sac de plastique découvert dans une remise. Il travaillait lentement mais avec précision, craignant d'oublier quelque chose et de devoir retourner dans l'appareil plus tôt que prévu.

Quand il remit le pied sur l'échelle de coupée, la nuit était presque tombée sur la Veuve-Plaine et, dans le lointain, les tours se profilaient nettement sur le ciel couleur indigo. Il régnait sur le paysage une luminosité inhabituelle qui permit à Ashley de distinguer jusqu'à la cloque semi-ovoïde de sa tente chauffante. Il se demanda si ce qu'il faisait avait encore un sens, s'il ne valait tout de même pas mieux tirer un trait puisque, de toute évidence, la route n'allait pas plus loin que son naufrage sur ce monde dément peuplé uniquement de tours chantantes et d'Anneaux de verre vagabonds.

Mais il y avait la force de l'habitude et l'espoir — l'espoir pas plus gros qu'une noisette ou une aiguille dans la grande meule de foin de l'univers — mais l'espoir malgré tout.

Il y a une chance sur un million de milliards qu'un astrocroiseur d'investigation vienne détecter au thermoradar la carcasse du vaisseau spatial naufragé. Une chance sur un million de milliards mais tout de même *une* chance !

UNA : Il n'y a *aucune* chance que les *autres* découvrent ce monde car ce monde n'appartient à personne d'autre que *moi* ! Parce que ce monde *est né de moi* ! J'ai pondu cette planète comme un œuf et je recherche désespérément le moyen de m'y rendre afin de retrouver cet homme unique dans l'univers, perdu sur un astre unique dans l'univers ! Un jour, bientôt, je trouverai *la porte* ! Je le sais.

Ashley trébucha dans un creux entre deux pierres et tomba en avant, laissant échapper son sac de plastique. Et comme s'il se fût agi d'un signal, les tours flamboyèrent et les Anneaux de verre se ruèrent dans l'espace que recouvrait à présent une large flaque obscure dissimulant les étoiles.

Oh ! s'écria Ashley.

Il demeura étendu dans l'herbe rase et fixa sur le ballet lumineux un regard légèrement hagard.

Oh ! Oh ! Oh ! balbutia Ashley.

Les vibrations descendirent du ciel, se transmirent aux créneaux, se répercutèrent contre les parois internes des tours, et,

à son grand étonnement — et non sans terreur — Ashley crut reconnaître le son d'une voix et cette voix disait :

TE VOICI

TE VOICI

TON NOM

EST ASHLEY

C'EST LE PLUS BEAU NOM

DE L'UNIVERS

CAR C'EST LE T I E N

LE TIEN ET CELUI DE PERSONNE D'AUTRE

OUI

JE TE RECONNAIS

C'EST BIEN TOI

JE TE RECONNAIS

P A R F A I T E M E N T

Je rêve ! Je suis fou ! Je suis fou ou alors je suis mort !

OH NON TU N'ES PAS FOU NI MORT MON DIEU MERCI TU N'ES PAS MORT ET UN JOUR JE TROUVERAI LA P O R T E LA P O R T E LA P O R T E AAAAAAÂSHLLL

La voix devint confuse, s'éloigna, ne fut bientôt plus qu'un très vague écho murmuré par les tours, qu'il n'entendit plus car il venait de perdre connaissance.

ASHLEY : Tout cela n'était qu'une hallucination suscitée par la solitude, l'angoisse et la peur. Peut-être ce monde n'est-il pas davantage qu'un rêve démentiel provoqué par une fièvre tenace. Oh ! pourquoi ne suis-je pas mort comme les quatorze autres, comme le commandant au crâne fracassé... oui, *pourquoi ?* Il y avait pourtant mille bonnes raisons pour que je ne survive pas au naufrage de l'astronef ! Et pourquoi ne puis-je me débarrasser de la pénible impression d'être en partie responsable de la mort de mes compagnons, de l'échouement de notre vaisseau sur ce monde de fantasmes ? Je n'avais rien à faire avec le pilotage, ce jour-là ! J'étais de repos et je riais encore avec deux ou trois collègues quand C'est arrivé. Quand nous avons soudain été arrachés de notre route, tirés du corridor gris de l'hyperespace et jetés par une invisible poigne dans l'attraction de cette planète. Alors *pourquoi* cette pénible, cette horrible impression ?

Couché dans la chaleur protectrice de sa tente gonflable, Ashley cherchait en vain le sommeil.

Le lendemain, le ciel était comme d'habitude. Mais pour la première fois, Ashley manqua le lever du soleil. Il vit dans cet incident qui rompait la chaîne de ses habitudes l'annonce d'un événement d'importance et regarda dans la direction de l'astronef. L'angle selon lequel il se tenait au-dessus de la Veuve-Plaine semblait s'être légèrement modifié, comme si l'appareil s'effondrait lentement mais sûrement. Cela lui procura un petit pincement du côté gauche de la poitrine, comme si une goutte de sang s'était mise « au travers » d'une veine, et il détourna rapidement les yeux.

« Je suis stupide, » se dit-il, « qu'est-ce qui pourrait bien m'arriver encore ? »

Oui, qu'est-ce qui aurait bien pu lui arriver encore !

Il fit quelques pas en avant et regarda le soleil dans le ciel, un gros soleil quiètement installé entre deux masses nuageuses, et soudain il lui sembla que le paysage lui était moins étranger et qu'à la place de menaces il cachait peut-être des promesses. Il se souvint des Anneaux chantant avec une voix de femme et des tours leur répondant avec une voix semblable et, presque au même instant, il vit naître une silhouette au pied de l'un des cylindres de pierre.

Ce monde n'était donc pas un désert d'angoisses sans fin ? Ce monde pourvoyait à la faim et à la soif, ce monde ne voulait pas le laisser mourir !

Ashley avala une gorgée d'air et concentra son attention sur la silhouette qui se tenait près de la tour. Il était impossible de s'y tromper : juste en face de lui quelqu'un venait de bouger, marchait, oui, marchait sur deux jambes, deux pieds, agitait deux bras dans sa direction.

Il poussa un cri et se mit à courir.

GERARD TORCK

Le dernier

En un bref aperçu, la vision symbolique d'un futur revenu au stade archaïque, longtemps après la disparition des dernières traces de notre civilisation.

C'ÉTAIT une longue cohorte de géants disloqués, à genoux, éventrés sous le brouillard granuleux qui coulait du ciel jauni.

C'était une ville : York.

Le soleil lointain, dans son élan très ancien, ne parvenait plus à percer les limites de la brume. Sa lumière léchait à peine les décombres ravagés de brûlures.

A travers les hautes ruines, les formes feutrées glissaient comme dans une eau d'indifférence. Chaque homme était sa cellule et tentait de survivre.

Le palais du gouverneur, éventré comme une outre, servait de lieu de réunion pour le Conseil. Les Avis placardés sur les pans de murs, aux angles brisés des rues, servaient de pensée collective. Et les hommes marchaient en silence : leur mémoire foudroyée par le souvenir de ces heures de guerre resterait à jamais sèche.

Leur ville soufflée comme une baudruche... Cinq ans déjà... Et depuis, des pantins qui se cassent en deux sous l'étreinte de leucémies fulgurantes. Des femmes qui rient, seules, et soudain se brisent les mains contre le fer de cette ville morte, à grands coups, comme des faucheuses démentes.

Lorsqu'ils sortaient de leur trou pour marcher dans la jungle des poutrelles, personne ne parlait à personne : lire les Avis sans commentaires. Parfois, au centre d'une place qui paraissait vitrifiée, trois ou quatre formes verticales se regardaient sans bouger longtemps, sentant confusément la pulsation d'une même race.

L'East River, comme on l'appelait avant, ne charriait plus qu'un épais sable brun. C'était une artère avec son sang coagulé. Harlem restait noire de cette tornade de feu qui l'avait raclée jusqu'à l'os.

La vie balbutiait.

Au lendemain de la paix, les Avis exigèrent l'anéantissement du progrès générateur de mort : les quelques machines, les rares savants, toutes ces images d'un passé révolu furent brisées dans le dernier élan d'une foule de quatre mille ombres ; ensuite la masse éclata et chacun resta seul.

Personne ne se souciait de ce qu'étaient devenues Amsterdam, Moscou ou Berlin. Ils étaient au-delà de l'indifférence.

De ruine à ruine, les hommes se supportaient ; leur territoire était respecté ; le troc se faisait silencieusement.

La civilisation s'était désintégrée dans une apothéose jaune en enfantant un brouillard compact qui n'en finissait pas de retomber.

La couleur verte semblait balayée à jamais de la surface du monde : d'après les rares aventuriers qui étaient sortis des limites d'acier et de béton, il n'y avait à perte de vue qu'une immensité grise et jaune pareille à l'œil d'une grenouille.

Et puis, un jour...

Et puis, un jour, on peignit sur les pans encore debout. On peignit en rouge, en rouge éclatant, le mot « FÊTE ».

Pendant des heures, ce maître-mot circula dans York comme une longue mélopée, comme un souffle nouveau un peu cruel. C'était la Fête tant attendue.

Le dernier moment d'extase allait venir...

Comme une pulsation lente, des caillots de trois ou quatre ombres se réunirent sans un mot au coin d'anciens carrefours qu'ils n'avaient pas revus depuis la guerre. Ils quittaient leurs limites. La masse grossissait. Il y eut bientôt un cortège. Des rues adjacentes, d'autres ombres glissèrent, puis d'autre rues...

Silencieusement, tout York s'avançait à pas lents, vêtu de loques. Tout York marchait vers le palais du Gouverneur semblable à une outre crevée.

Avec ses aides, il prit la tête du cortège. Il sentait entre ses épaules le souffle contenu des milliers de poitrines creuses. Ils franchirent les limites d'acier et de béton. Les pieds nus s'enfonçaient dans des vagues de poussières grises et jaunes. Enfin ils arrivèrent à la colline et la Fête commença.

Il était là, vert, droit, vivant, pareil à une flèche énorme lancée comme un défi à leur propre misère. Des milliers de mains, de bras, de torses se nouèrent dans un même effort, des cordes sortirent d'on ne sait où. Un ahanement brutal comme une hémorragie...

Le dernier arbre des derniers hommes s'abattit, tourné vers l'ouest. Lorsque la poussière retomba, les mains s'étaient déliées à jamais.



PORTO CRUZ - MADÈRE - TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

4 dessins de Michel Desimon

Les lecteurs de **Fiction** connaissent Michel Desimon, dont des dessins de couverture ont paru dans nos numéros 161 et 171, et qui a illustré le volume du CLA consacré aux deux romans de Farmer **Les amants étrangers** et **L'univers à l'envers.** Rappelons aussi qu'on a pu lire dans notre numéro 176, sous la signature de Jacques Goimard, une chronique artistique à son sujet, à l'occasion d'une de ses expositions.

L'œuvre de Desimon (peintures ou dessins) est très souvent d'inspiration kabbalistique, car l'artiste est un spécialiste de l'étude des grands mythes judéo-chrétiens. Il l'a prouvé d'ailleurs en présentant, dans l'ouvrage du CLA, une postface aux **Amants étrangers** où il analyse à la lumière de ces doctrines le roman de Farmer.

Les quatre dessins reproduits dans les pages suivantes (ainsi que la couverture de ce mois à laquelle ils font pendant) reposent précisément sur des données analogues. On lira à leur suite les commentaires du dessinateur sur les sources où il a puisé.









Commentaires

Une tradition universelle rapporte que l'Homme primordial était androgyne. Selon Platon, l'être originel enfermait les deux natures masculine et féminine et il fut déchu par les dieux qui les séparèrent en deux.

Mais c'est dans la *Kabbale* que se trouvent transmises les définitions les plus précises relatives à la nature et à l'origine de l'être primordial. Tout semble reposer sur la Genèse, selon laquelle « Dieu créa l'homme à son image, mâle et femelle furent créés à la fois » (Genèse, II 27). L'Adam originel se présente donc avec une double morphologie : « Adam avait été créé avec deux visages » (*Thazria*, III 44 a). « Dieu fit l'homme parfait, » affirme Rabbi Siméon, « il le forma mâle et femelle et *la femelle comprise dans le mâle* » (*Zohar*, III 19 a). Les anciens rabbins commentèrent subtilement ce texte : « Il les créa (*Baram*) mâle et femelle fini par un *Mem* fermé pour faire allusion au fait qu'ils étaient *inclus l'un dans l'autre* (*Bereschit*, I 37 b).

Tel un végétal né du limon de la Terre Rabbi Siméon le décrit couché par terre, le corps dépourvu d'esprit (*Vaïqra*, III 19 a).

Complétant ces données avec des mythes convergents sur l'origine de l'homme et de la mandragore, le *Zohar* précise : « Les deux êtres qui constituent la base du monde ont été *arrachés* de leur place primitive et *transplantés* pour atteindre à la perfection » (*Bereschit*, I 55 a).

« Ce n'est qu'après avoir été *plantés* qu'Adam et Eve parvinrent à la perfection. » Certains commentateurs interprètent le mot « plantés » par « modifiés », ce qui revient à dire que Dieu aurait modifié la constitution d'Adam pour obtenir la nature actuelle de l'homme.

L'androgyne avant la séparation est considéré comme un être complet, parfait et victime même de cette perfection. Adam par sa complexité est réduit à l'isolement. C'est alors qu'intervient la séparation de sa nature féminine, car « il ne pouvait pas trouver une aide en elle, attendu qu'elle était à ses côtés et qu'elle était *soudée derrière lui* » (*Thazria*, 44 ab).

Idra Rabba commente : « Au moment de séparer le principe femelle du principe mâle, l'Ancien des Temps envoya à la Petite Figure un *profond sommeil* et *il en détacha le principe femelle.* »

Rabbi Siméon distingue que « ce que Dieu détacha d'Adam *n'était pas une côte mâle mais Lilith la primitive,* qui ne lui était d'aucune aide, et que Dieu remplaça par le plaisir de la chair le plaisir coupable qu'Adam éprouvait précédemment par son commerce avec Lilith durant leur cohabitation » (*Bereschit*, 34 b - 15 a - 59 a).

Dans une tradition différente du *Zohar* mais confirmant ces données, une femme vint des profondeurs de l'eau (Tiamat) et vola au-dessus du corps de la nouvelle créature Adam jusqu'à ce que la femme réelle fût créée (Howah) ; alors elle fut chassée par un ange et retourna vers la mer démontée.

Pour Ben Sira également, avant la naissance d'Eve une femme fut créée de la terre adamique comme Adam (Lilith) et s'enfuit vers la mer (*Alpha-Beta de Ben Sira*, IXe ou Xe siècle).

D'après une tradition rapportée par Rémy de Gourmont (*Lilith*, p. 50) Dieu, après avoir créé l'homme du limon de la Terre, pétrit une femme de l'argile mais, se trouvant à court pour terminer la tête, il lui mit *le*

sexe dans le cerveau. Cette constitution la rendant stérile, Dieu la rejeta et détacha d'Adam Eve, la véritable mère de l'humanité.

Le sexe de Lilith sublimé et déplacé dans le cerveau produira dans ses rêves para-sexuels toutes sortes de chimères, démons, incubes et succubes.

Concrétisation de la germination de la pensée par l'accouchement de Lilith, phantasmes ou produit de l'accouplement avec les grands anciens chers à Lovecraft : le front de Lilith se dilate et l'enfant dont le père ne peut pas être un homme prend son vol en déployant ses ailes ptérodactyliennes.

Un « lilin » est né, selon la tradition du Talmud : « Les enfants de Lilith ont forme humaine et naissent *chauves avec des ailes dans le dos* » (*Rashi-To Sank,* 109 a).

Michel DESIMON

Philip K. Dick ou l'Amérique schizophrène

par Gérard Klein

Né en 1928 à Chicago, Philip K. Dick a traversé très jeune le continent américain et s'est fixé sur la côte Ouest en Californie. Il vit près de Los Angeles, il est marié, il aime la musique et les chats. Il reconnaît s'être livré ces dernières années à de nombreuses expériences avec les drogues dites psychédéliques. On verra que ces expériences ont un sens par rapport à son œuvre. Il a commencé à publier en 1952 et s'est tout de suite avéré un auteur original et fécond. Son premier roman, **Solar lottery**, paraît en 1955. Il obtient en 1963, pour son livre **The man in the high castle**, la plus haute distinction de la science-fiction, le « Hugo ». Il a écrit à ce jour une centaine de nouvelles et vingt-cinq romans.

Voilà à peu près tout ce que j'ai pu apprendre sur Dick en consultant les jaquettes des ouvrages qu'il a publiés et les quelques articles écrits sur son compte. Fort peu de choses. Cette discrétion peut paraîre paradoxale quand on sait le culte qui entoure bien vite un auteur de science-fiction, outre-Atlantique, et la diversité des exégèses à laquelle son œuvre donne alors lieu.

Ce relatif silence ne résulte pourtant pas d'un oubli. Il est significatif de la carrière de Dick, auteur prolifique mais assez peu connu jusqu'en 1963. Tout le monde, certes, avait lu de ses nouvelles, car il a été par la dimension de sa production l'un des écrivains les plus éclectiques dans le choix de leurs supports. Mais personne ne se souvenait de son nom. Il est caractéristique que la même mésaventure lui soit arrivée en France. Si l'on excepte la publication des **Mondes divergents** dans la collection Satellite et l'accueil fait à sa nouvelle **Le père truqué**, reproduite quatre fois dans notre pays, il était demeuré jusqu'à la récente offensive des Editions Opta à peu près inaperçu. Inaperçu et non proprement inconnu puisque les lecteurs de **Galaxie** et de **Fiction** ont eu souvent à lire de ses œuvres et les ont appréciées. Aucune des grandes collections ne l'avait accueilli. Dans le dictionnaire des auteurs de son anthologie de l'épou-

vante, Sternberg le juge sévèrement : **« Philip K. Dick n'est certainement pas un auteur de premier plan, même dans le strict domaine de la science-fiction... »**

Dick n'en compte pas moins, et depuis longtemps, de fervents admirateurs qui le comparent à un van Vogt ou à un Asimov. Je suis de ceux-là, et d'autant plus heureux de pouvoir lui rendre aujourd'hui un hommage que j'avais apprécié en son temps l'un de ses premiers romans : **Eye in the sky**, que je fis éditer et que je traduisis sans trop l'abîmer, j'espère. La question se pose cependant de savoir pourquoi son œuvre a mis tant d'années à être reconnue. J'y vois deux raisons. La première qui concerne surtout le public américain, mais qui explique sans doute qu'il n'ait trouvé place ni dans le Rayon Fantastique, ni dans Présence du Futur, est qu'il a publié la plupart de ses romans dans une collection populaire, les Ace Novels, qui malgré son intérêt croissant ne jouit pas d'un très grand prestige intellectuel. Elle correspond à peu près sur le marché américain au Fleuve Noir en France. Elle joue d'ailleurs un rôle important qui est bien celui du Fleuve Noir ici : celui d'une collection d'initiation. Mais, en même temps, elle accueille libéralement à côté des vieux routiers du space opera les débutants brillants : ainsi Philip K. Dick, Jack Vance, Harlan Ellison, Thomas Disch, Roger Zelazny et aussi Philip José Farmer qui fut, on l'a dit ici même, contraint à quelques nouveaux départs (1). Un autre facteur, moins circonstanciel, qui a sans doute conduit à sous-estimer le talent de Dick est que celui-ci ne cherche pas à passer pour un grand styliste. Il écrit d'une manière concise, hachée, relativement neutre, presque transparente. Il est impossible de ne pas se souvenir de l'écriture d'un Bradbury de la bonne époque. Ce style particulier, aisément reconnaissable, donne un visage aux textes et force à retenir le nom de leur auteur. C'est ce qu'a compris Harlan Ellison qui s'est fait une renommée un peu facile en torturant la langue. Par contre, lorsqu'on a lu une nouvelle ou un roman de Dick, on se souvient en général d'une idée, souvent fulgurante, mais non d'une prose. Une étude attentive du style de Dick donne même l'impression qu'il néglige les effets possibles, voire qu'il les gomme, comme s'il voulait éviter de détourner l'attention de l'essentiel, c'est-à-dire de l'idée et de la trame de l'œuvre. Au contraire de beaucoup d'écrivains de science-fiction comme Simak, van Vogt à l'occasion, et évidemment Bradbury, Dick n'est jamais un lyrique. Il n'a pas non plus le goût de l'épopée. Enfin, il ne se soucie pas, en général, quoiqu'il en soit capable à l'occasion, de donner à ses personnages beaucoup d'épaisseur psychologique, de vraisemblance. Il se contente de les dessiner à grands traits, sans négliger les détails stéréotypiques.

Ce qui intéresse au premier chef Dick, ce sont les structures plus ou moins labyrinthiques au sein desquelles se déploient ses héros et qu'ils contribuent à former par leurs relations entre eux. Ce sont, pour employer ses propres termes, les « univers ». Il en résulte un foisonnement extraordinaire des personnages qui peut dérouter le lecteur non prévenu. La dimension dans laquelle se développent les romans de Dick n'est pas, en effet, celle de la biographie d'un certain nombre de personnages comme dans le roman classique ou dans la plupart des romans de science-fiction, où les héros sont de ce fait peu nombreux : c'est au contraire celle de l'interaction des personnages et des autres prémisses (disons des idées). On pourrait aller jusqu'à dire que les véritables héros des romans de Dick sont les événements et non les

(1) Voir chronique littéraire des numéros 174 et 175.

individus. Il en découle que les personnages sont nombreux, interchangeables sous certaines limites, et qu'ils n'ont en principe pas plus d'importance les uns que les autres. Dans certaines œuvres comme **Les convertisseurs d'armes**, un personnage parfaitement épisodique se révèle détenir la clé du livre. Dans d'autres, il n'y a pas de héros central. Et là même où il en subsiste un, il apparaît bientôt que ni la structure de l'œuvre ni sa signification ne sont centrées sur lui. Le héros central auquel le lecteur est censé s'identifier subsiste seulement au titre d'une convention commode pour le lecteur non prévenu. Mais les romans et jusqu'aux nouvelles de Dick sont ainsi écrits qu'ils excluent pratiquement toute possibilité d'identification. C'est là sans doute une raison supplémentaire pour qu'un lecteur peu attentif les néglige ou les rejette parce qu'il leur applique des critères traditionnels : ceux du roman classique. Van Vogt a parlé quelque part de la possibilité d'écrire un roman non-aristotélicien, où aucun héros n'occuperait de situation privilégiée. Il est clair qu'il n'y est jamais arrivé si même il l'a tenté. Mais les œuvres de Dick sont certainement la forme de littérature la moins aristotélicienne en ce sens précis. Et si elles sont passées si longtemps inaperçues, c'est qu'elles contenaient quelque chose qui ne pouvait pas être perçu du lecteur avant que de nouvelles valeurs culturelles se soient imposées de par leur présence même, ou plus simplement avant que le lecteur en ait pris l'habitude, que son œil se soit accommodé. Il est assez logique, l'accommodation faite, que le lecteur revienne avec intérêt sur des œuvres antérieures dont il n'avait pas, au départ, saisi toute l'originalité.

Il est intéressant de remarquer que cette tendance est précisément — en dehors de la science-fiction — celle des formes les plus avancées de la littérature contemporaine et en particulier du Nouveau Roman. J'ai pu montrer dans ces pages que le roman de Robbe-Grillet **La maison de rendez-vous** avait une structure proche de celle d'un roman de science-fiction moderne et que les véritables « personnages » de cette œuvre faussement énigmatique étaient les événements et non les personnages humains (1). Afin de rendre ceci plus évident, Robbe-Grillet avait choisi, comme fait souvent Dick, de faire intervenir un temps peut-être cyclique, mais certainement non linéaire et non continu. L'hypothèse d'une influence réciproque paraissant pouvoir être rejetée, il faut bien admettre que Robbe-Grillet et Dick, dans des domaines et pour des lecteurs bien différents, sont arrivés, portés par le mouvement de la littérature et plus encore peut-être par celui de la société, à des solutions littéraires comparables encore qu'indépendantes. Ils ne sont certainement pas les seuls. Quelque chose se passe sous nos yeux qui est en train de faire émerger une nouvelle forme romanesque encore parée des oripeaux de l'ancienne. Et il ne nous est pas indifférent que la science-fiction, sous une forme apparemment très populaire, participe sans retard de ce mouvement, ou même le devance.

L'importance qu'il accorde aux événements, ou encore aux interactions entre les personnages considérés comme des particules élémentaires dotées de certaines caractéristiques, conduit Dick à user avec une grande virtuosité de tout l'arsenal des thèmes de la science-fiction. Mais, au contraire de la plupart de ses confrères, il ne les développe pas pour eux-mêmes et pour leurs conséquences directes, comme l'a fait Asimov pour les robots par exemple, mais en fonction de leurs effets, de leurs interactions entre eux et avec les personnages. C'est à l'inté-

(1) Voir **Fiction** n° 148.

rieur d'une structure qu'ils servent : celle de l'univers du roman, qu'ils prennent leur sens. De là vient que Dick paraît renouveler des thèmes apparemment usés, comme le voyage dans le temps, les mondes parallèles ou la télépathie, qu'il jongle avec eux, qu'il n'hésite pas à les accumuler et à les opposer. De là vient aussi le charme premier de ses œuvres : il rafraîchit le regard blasé du vieux lecteur de science-fiction. C'est que Dick est, en un sens, l'un des premiers écrivains — mais non le seul — à s'être installé totalement dans la science-fiction. Au contraire de ses prédécesseurs et de nombre de ses contemporains, il ne cherche jamais à justifier une idée pourvu qu'elle s'intègre logiquement à la structure de l'œuvre. Il n'a pas besoin d'appuis extérieurs, de rationalisations empruntées à la science. Sa documentation, souvent abondante et solide, l'aide sans plus à définir les contours de l'univers du roman, ou le meuble, mais n'intervient jamais dans l'action en tant que justification. Dick est de ce fait un des plus purs écrivains de science-fiction. On peut imaginer Asimov écrivant des romans sur les savants contemporains, van Vogt écrivant des westerns ou des thrillers, Simak des romans sentimentaux, mais on ne voit vraiment pas ce que Dick aurait pu écrire en l'absence de science-fiction.

Cette virtuosité dans l'usage des idées a amené quelques commentateurs, comme l'excellent John Brunner, à considérer l'œuvre de Dick comme une série de variations extrêmement brillantes sur un ensemble de thèmes récurrents (1). Cette œuvre serait donc éclectique, complexe, presque insaisissable dans sa diversité. Il ne fait pas de doute que ces thèmes existent et Brunner les a fort bien identifiés. Mais il ne suffit pas de s'y arrêter. Au-delà d'eux, l'œuvre de Dick manifeste une unité forte et nette autour d'un problème central que ces thèmes servent et illustrent.

Ce problème central est celui de la situation de certains groupes sociaux, par la suite dénommés ici les individus, dans la société américaine, et de l'aliénation que cette société leur fait subir ou, si l'on préfère, risque de leur faire subir si les traits que constate Dick (plutôt qu'il ne les dénonce) se développent. Cette préoccupation est constante d'un bout à l'autre de son œuvre actuelle. Pourtant, cette œuvre témoigne d'une double évolution.

D'une part, elle est caractérisée par un déplacement lent, mais manifeste, de l'origine de l'aliénation depuis les structures sociales elles-mêmes jusqu'aux structures physiques (et peut-être métaphysiques) de l'univers de l'œuvre. En d'autres termes, les personnages, d'abord conscients du fait que leur aliénation (le fait qu'ils ne font pas ce qu'ils veulent) provient de l'organisation de la société où ils vivent, projettent progressivement, de roman en roman, cette aliénation sur l'image « objective » qu'ils se font de l'univers qu'ils habitent. En d'autres termes encore, ils en viennent à percevoir dans la réalité physique le désordre (spatial et temporel) qu'ils savaient encore, à un stade antérieur, résulter seulement de l'effet sur eux des structures sociales aliénantes. Cette évolution, à son origine près, ici explicite, n'est pas pour surprendre le psychologue : c'est très sensiblement celle de la schizophrénie, qui conduit à un retrait progressif de la personnalité dans un univers chimérique qu'elle finit par tenir pour seul réel. Elle est encore moins faite pour surprendre le sociologue qui la constate fréquemment dans l'histoire de groupes sociaux entiers, et qui est précisément à même de saisir ses origines sociales au-delà de son expression bientôt décalée par

(1) Voir introduction à **En attendant l'année dernière et A rebrousse-temps** (CLA).

rapport à ces origines. Ce qui est remarquable dans le cas de Dick, c'est qu'il ait réussi à établir dans ces romans un pont entre l'aliénation psychologique et l'aliénation sociologique, au point qu'elles apparaissent confondues.

Il est très difficile de dire si l'évolution signalée, de la conscience de l'aliénation à l'aliénation de la conscience, est celle de Dick lui-même, ce qui ne laisserait pas d'être inquiétant, ou seulement celle de son œuvre qui reproduirait par sa nécessité interne un schéma sociologique classique. En d'autres termes, Dick explore-t-il de plus en plus profondément les abîmes de l'aliénation ou se laisse-t-il lui-même aliéner au point de croire dans une certaine mesure à la réalité de ses projections ? Le fait qu'il écrive de la science-fiction porte à retenir la solution la plus optimiste. Il élude d'ailleurs magistralement le problème dans la postface qu'il a donnée au volume du CLA réunissant **En attendant l'année dernière** et **A rebrousse-temps.**

D'autre part, l'œuvre manifeste une évolution dans la nature des solutions données au problème posé. Des solutions de type social ou même franchement politique proposées dans les premières œuvres, ainsi dans **Loterie solaire** ou dans **Les mondes divergents**, elle passe à des solutions métaphysiques dans **The man in the high castle** ou **Le dieu venu du Centaure.** Cette évolution est d'ailleurs strictement liée à la progression de l'aliénation que l'on soulignait plus haut. Ayant perdu la conscience claire des origines de son aliénation, l'individu attend une solution de ses problèmes du ciel ou encore d'une révélation sur la nature de l'univers.

En résumé, Dick peint l'Amérique, une Amérique schizophrène, et ce qu'il croit ou craint être son avenir. Dans le capitalisme de monopoles qu'il décrit dans ses premiers ouvrages, l'individu a perdu toute liberté, toute valeur autre que marchande, toute « qualité ». Réduit à l'état d'objet, sauf dans quelques cas sur lesquels on reviendra plus loin, il garde un temps le sentiment de son aliénation. Puis, ne parvenant plus à croire en lui-même, en sa réalité, il s'enfonce dans la folie, le plus souvent dans la schizophrénie. Le temps et l'espace perdent leur sens pour lui puisqu'il n'est plus relié à eux, ni aux autres, par un système cohérent de valeurs. Et, par un retournement caractéristique, il en vient à croire que le temps et l'espace n'ont pas de sens par eux-mêmes, qu'ils sont rompus, désordonnés : il projette sur eux son absence de cohérence. Et enfin il cherche en dehors de lui et en dehors de la société, puisqu'il n'a plus avec les autres de relations significatives, un principe de cohérence qui soit absolu et extérieur à l'univers matériel ou du moins exploré. Néanmoins, l'individu ne se rend pas sans combat et il arrive qu'il puise dans son aliénation même la force et les armes qui lui permettront de lutter contre les structures sociales aliénantes. Vue sous cet angle, l'œuvre de Dick apparaît comme celle, non pas d'un moraliste de l'homme individuel, mais d'un moraliste de la société humaine, ou du moins d'une société particulière.

Il donne lui-même une caution à cette hypothèse qui ferait d'un problème sociologique le pivot de son œuvre : **« Il me semble que la tâche d'un écrivain de SF, qui est d'écrire sur le futur, est de soumettre à un examen rigoureux les objectifs, leitmotive, idées et tendances** de sa propre société **pour voir à quoi ressemblera le monde à venir si ces éléments se développent et deviennent dominants. Tout se passe comme si l'écrivain de SF, quand il remarque une toute petite graine dans le monde** actuel, **devait imaginer d'une manière ou d'une autre la croissance**

de cette graine : jusqu'où ira-t-elle ? » (1)

Mais le fondement le plus sûr de cette hypothèse reste l'œuvre elle-même de Dick que l'on va examiner maintenant dans ses grandes lignes.

Dans sa célèbre nouvelle **Le père truqué,** parue en 1954, Dick pose le problème de la dépersonnalisation de l'individu, sous le prétexte d'une invasion d'extra-terrestres. Il est significatif que cette aliénation absolue se déroule dans le cadre d'une banlieue aisée à l'américaine. Et il est caractéristique que ce soit un enfant, encore « sauvage », proche du fond supposé de la nature humaine, peu intégré à la société, qui perçoive l'aliénation de son père et qui y remédie en tuant la créature qui a pris sa place ou plutôt que son père est devenue. L'enfant lui-même était menacé : dans le cocon de la « chose », il y avait un « embryon » à son image. Du moins a-t-il su réagir à temps. Pourtant, Dick ne le cache pas, à quelques centaines de kilomètres de là, une autre « chose » est à l'œuvre et il y a peu de chances que l'espèce humaine échappe à l'aliénation. Il est assez surprenant que le roman de Jack Finney, **The body snatchers,** qui a été porté à l'écran presque sous le même titre et qui traite du même sujet, ait été publié également en 1954 dans sa version magazine. Cette année 1954 est celle de l'apogée et de la chute brutale du sénateur Joseph McCarthy, désavoué par le Sénat. Ainsi ces deux textes et le film que le second a inspiré peuvent-ils avoir deux sens ; l'un circonstanciel et lié à la « chasse aux sorcières » ; l'autre plus profond, plus universel : la dénonciation de la dépersonnalisation des individus qui est liée à un système économique et social et qui a précisément accompagné ou rendu possible cette « chasse aux sorcières ». Si ce deuxième sens n'existait pas, Dick n'aurait eu aucune raison de pousser son œuvre, inlassablement, dans la même direction.

Loterie solaire paraît en 1955. Et ici, d'emblée, ce sont les structures économiques et sociales qui sont désignées comme responsables de l'aliénation. Dans l'univers de ce roman, le pouvoir effectif est détenu par les maîtres des Collines, sorte de complexes économico-urbanistiques qui représentent des monopoles. L'individu est totalement inféodé aux maîtres des Collines, auxquels il prête un serment personnel et inviolable sous peine de mort. Un énorme prolétariat de travailleurs manuels n'a rigoureusement aucun droit. Ce qui peut paraître curieux dans cette structure, c'est que le pouvoir politique, opposable aux maîtres des Collines eux-mêmes, soit conféré par le hasard. Cette solution peut paraître paradoxale et on s'attendrait à ce que les maîtres des Collines ne l'admettent pas. En réalité, elle est la seule logique. En effet, les puissants détiennent des armes suffisantes pour que des guerres de type féodal soient, dans ce monde surpeuplé, impensables. Le hasard est la réponse à l'équilibre de la terreur, comme le souligne Dick lui-même en rappelant la théorie des jeux et le principe du Minimax qui ont fondé la stratégie de la dissuasion. La Bouteille — machine du hasard — choisit en fait presque toujours le Meneur de Jeu parmi les dirigeants des Collines. En effet, ceux-ci disposent des cartes de chance de leurs serfs. L'assassinat légalisé du chef politique est la contrepartie du système du hasard : en faisant assassiner le détenteur du titre, les maîtres des Collines rendent obligatoire un nouveau tirage au sort et accroissent leurs chances d'être choisis.

Il n'est pas besoin d'être un observateur politique averti pour découvrir

(1) Extrait de la postface au volume du CLA.

que cette structure est une transposition, certes extrapolée, de la situation américaine. Depuis plusieurs décennies, tous les présidents des Etats-Unis ont été choisis dans une caste extrêmement restreinte qui ne compte à peu près que des milliardaires (ou des généraux). Les élections elles-mêmes jouent le rôle de machine du hasard puisque leur résultat, qui tient à quelques centaines de milliers de voix sur celles de plusieurs dizaines de millions d'électeurs, est à peu près imprévisible et n'a donc, **ex ante,** guère de signification politique. Il est jusqu'à l'assassinat en 1963 de John Kennedy, milliardaire, élu président de justesse, qui paraît, sans même tenir compte d'attentats ultérieurs, justifier la structure « imaginaire » proposée par Dick. Celui-ci n'a pas eu besoin de disposer de dons de voyance : l'assassinat politique tient depuis longtemps une place importante dans la vie publique américaine, place que l'on pourrait qualifier d'institutionnelle (au sens sociologique et non pas politique). Dick se souvenait peut-être simplement de la tentative d'assassinat perpétrée contre le président Truman, le 1er novembre 1950.

Qu'en est-il, dans cette structure, des classes moyennes composées des spécialistes ? Légalement, elles disposent d'une possibilité théorique d'accéder au pouvoir — la carte de chance — mais cette possibilité a d'autant moins de chance de s'actualiser que les individus remettent leur carte au maître de leur Colline et qu'il n'est guère aisé de vivre en dehors d'elle. Ils sont utilisés comme des instruments et n'exercent aucun contrôle effectif sur leur destin. La situation de Ted Benteley est typique : licencié par sa Colline, il cherche à prêter serment au Meneur de Jeu, mais à peine l'a-t-il fait pour échapper au système corrompu des Collines qu'il y retombe. Son nouveau patron, Verrick, vient en effet d'être destitué par la Bouteille et remplacé par un inconnu. Ainsi Benteley qui a cru servir une Institution se retrouve, sans qu'il y puisse rien, le serf d'un puissant. La situation de la secrétaire de Verrick, Eleanor, n'est pas moins caractéristique de l'aliénation : télépathe naturelle, elle doit subir l'ablation de ses « antennes » pour pouvoir suivre, au demeurant par fidélité personnelle, son patron. En effet, les télépathes sont constitutionnellement au service du Directoire. Ainsi, tous les individus, à l'exception des puissants, sont-ils, d'une manière ou d'une autre, mutilés.

Dans une société où presque personne ne détient plus aucun pouvoir, même sur lui-même, comme le souligne Dick, **« les hommes cessèrent de croire qu'ils pouvaient contrôler leur environnement ».** Le hasard leur paraît être le seul maître et le seul sens de l'univers. La projection de l'aliénation sur la réalité est ici explicite et manifeste. On verra qu'il n'en est plus tout à fait de même dans **The man in the high castle.** Il est donc normal que la superstition fleurisse et que chacun se couvre d'amulettes. Chacun, sauf précisément les puissants, les maîtres des Collines, comme Verrick, pour qui le monde n'est pas gouverné par le hasard mais par leur volonté, dans la limite de leur puissance.

Pourtant, les individus n'ont pas totalement abdiqué. Ils luttent, avec des dés pipés, et conservent la conscience de leur aliénation : Benteley s'exclame : **« Que peut-on faire dans une société qui est entièrement corrompue ? Obéir à des lois corrompues ? Est-ce un crime que de désobéir à une loi infâme ou à un serment vicié ? »** La révolte de Benteley et aussi celle de Leon Cartwright, chef des Prestonites, apparaissent pourtant singulièrement anachroniques. De fait, Benteley et Cartwright jouent le rôle de **héros problématiques** en quête de valeurs qui ont peut-être autrefois existé mais qui n'ont plus de place dans la structure sociale de

cet univers. C'est le souvenir très vague, détérioré, de ces valeurs libérales et humanistes qui les amène à agir.

Mais ils ne savent jamais très bien dans quel sens. Ce ne sont pas des héros problématiques qui exprimeraient la pensée de l'auteur quant aux valeurs et qui permettraient l'identification du lecteur. Leurs valeurs sont assez pauvres, dégradées, voire stéréotypées, Dick ne le laisse pas ignorer. Il n'a pas à proprement parler de porte-parole. Il se contente de conduire une action, une expérience sociologique. Il serait illogique que subsistent dans ce cadre des héros dotés d'un fort système de valeurs. Un autre aspect de cette expérience est la réponse du prolétariat manuel à l'aliénation : il adhère volontiers au Prestonisme, mouvement à la fois politique et religieux, teinté d'illuminisme, qui préconise l'émigration vers une planète peut-être mythique, une terre promise. Ici encore, il s'agit bien entendu d'une projection. Mais parce qu'elle est collective et peut-être parce qu'elle est issue d'une aliénation plus profonde encore que celle des classes moyennes, elle engendre de nouvelles valeurs transindividuelles, l'espoir et aussi l'appétit de découvrir, de **« ne jamais s'arrêter »**, selon les propres mots de Preston.

La réponse (dans l'action) de Benteley, de Cartwright et de leurs semblables à l'aliénation et à l'oppression est toute différente. Elle prend la forme de la subversion, de la violence et de la fraude. Elle résulte des contradictions de la structure. Benteley trahit son patron, Verrick, parce que celui-ci l'a lui-même trahi. Cartwright fausse la Bouteille et accède de la sorte au Directoire pour faire aboutir le rêve prestonite. Ils récupèrent ainsi leur autonomie, la possession d'eux-mêmes. Benteley comprend que son aliénation a pris fin lorsqu'il découvre que, par un concours de circonstances, il s'est prêté serment à lui-même. Il n'est plus responsable que devant lui-même. Toutefois, la conclusion de ce remarquable roman n'appartient ni à Benteley, ni à Cartwright, mais aux Prestonites qui signifient, selon Dick, la pulsion la plus profonde de l'espèce, celle d'aller de l'avant, de faire sauter les structures ou de leur échapper, et il est logique, tout idéalisme mis à part, qu'elle soit accomplie par ceux qui n'ont rien à perdre. Il est tout de même frappant que Dick n'attende pas, à la façon de Marx, de la conscience collective d'une classe une réintroduction des valeurs, mais qu'il la fasse surgir du fond de l'aliénation elle-même.

En face de ces individus ou groupes plus ou moins conscients de leur aliénation et soucieux d'y échapper, se dresse la figure inquiétante du tueur, Pellig. En réalité Pellig est un robot, un homme synthétique. Il est aussi et surtout l'homme totalement aliéné, devenu pur objet, l'homme **« truqué »**. Ce « personnage » du robot, du simulacre, reviendra souvent dans l'œuvre de Dick.

Dans ce premier roman, Dick met en place toute la problématique de son œuvre à venir : celle de l'opposition entre des individus plus ou moins aliénés et des monopoles contrôlés par des puissants qui sont les seuls héros réels de l'Histoire. L'échappée vers l'espace ou encore l'intrusion des extra-terrestres, qui ne sont jamais des thèmes traités pour eux-mêmes, apparaissent cependant régulièrement en fond de décor, comme le signe de valeurs qui pourraient donner un sens à l'individu mais qui lui demeurent presque inaccessibles. Il s'agit là d'un phénomène classique de médiatisation. Une valeur est dite médiatisée quand elle est remplacée par autre chose — qui n'est pas un symbole — parce qu'elle ne connaît plus d'expression claire et qu'elle est inaccessible. Il y a une certaine analogie entre la médiatisation en sociologie et le fétichisme en psychologie.

A la lumière de cette analyse, la

complexité touffue des œuvres suivantes s'éclaire. Dans **The world Jones made** (1956), Jones, héros du roman, tire sa puissance de sa capacité de prévoir l'avenir un an à l'avance. Nul ne peut lui échapper. Mais son aliénation découle de sa puissance elle-même : le jour où il prévoit sa mort, il cède à la folie. Il tirait en effet sa valeur (à ses propres yeux) de sa puissance temporelle aux deux sens du terme. Sa mort annule cette valeur. Il se trouve donc rétrogradé au niveau des individus aliénés qui le servent et ne résiste pas à cette découverte. Dans **Le marteau de Vulcain** (1956), la puissance aliénante est détenue par une Machine, c'est-à-dire par une structure mise en place par une technocratie. La structure manifeste bientôt son autonomie sous la forme de tendances paranoïdes : elle n'agit plus que pour se défendre. L'idée frappante exprimée par Dick est qu'une société humaine, si elle se divise comme ici entre une classe d'experts et un prolétariat, donne les signes d'un trouble analogue à la schizophrénie ou à la paranoïa chez l'individu. Ainsi se trouve précisé le thème de l'homologie entre le fonctionnement psychologique d'un être humain et le fonctionnement sociologique d'une collectivité : cette homologie n'est pas seulement symbolique, elle a des conséquences : l'aliénation de la société peut déteindre sur l'individu et inversement ; elles se répondent. Il est intéressant de noter que, dans ce roman, la Machine en question est destinée à satisfaire un vieux rêve, la paix universelle : elle joue donc le rôle d'un « moi » envahissant, infecté par le « surmoi » et porté à censurer toutes les pulsions émotionnelles ou instinctuelles.

Avec **Les mondes divergents** (1957), Dick expose peut-être le plus clairement cet affrontement dialectique entre l'aberration sociale et l'aberration individuelle. Jack Hamilton est physicien. Parce que sa femme, Marsha, a manifesté en quelques circonstances des opinions de gauche, il est menacé de perdre sa place. Un accident survenu dans le fonctionnement d'un accélérateur de particules projette les quelques personnes proches dans une série d'univers subjectifs ; tous plus déments les uns que les autres, ils révèlent ce que Hamilton pressentait : le vétéran respectable, la bonne mère de famille, l'institutrice sévère, le policier incorruptible sont tous cliniquement fous. Les valeurs « américaines » qu'ils prétendent illustrer et défendre prennent leurs racines dans leurs névroses. Hamilton tirera de cette exploration la conclusion qui s'impose. Incapable de conserver son poste dans un monde hystérique, et refusant la pitié, il choisira de monter sa propre affaire, de se comporter en personne responsable. Sa science au moins lui donne une certaine indépendance.

Dr Futurity (1960) expose aussi la tentative d'un individu libéral pour assurer son indépendance. Parson, médecin de son état, est projeté dans une autre époque. Mais il conserve une valeur indéniable, celle de son métier, l'art de guérir, qui lui appartient en propre et qui conserve sa signification dans toutes les sociétés. Cette valeur est symbolisée par sa petite mallette qui contient ses instruments. Mais cette confiance en l'individu libéral va s'estomper, sinon s'effacer tout à fait. Dans **En attendant l'année dernière**, le « héros », médecin lui aussi, ne sera plus qu'un salarié, qu'un technicien. Le contenu des romans va devenir de plus en plus apocalyptique. Un certain nombre de signes, d'ailleurs déjà présents dans des ouvrages antérieurs, vont témoigner de la dégradation croissante de la situation des individus. Ainsi les relations entre les sexes, qui sont marquées par une agressivité névrotique. Il serait vain d'y chercher la preuve d'une misogynie de Dick. Plus simplement, il n'y a plus de place, en général, pour

de « vrais » sentiments dans les couples, au moins dans la situation de départ des romans puisque les individus n'ont plus de valeur autre que marchande ou sexuelle. Le couple reproduit à son échelle l'aliénation dont souffre et se repaît toute la société.

Dans ce processus, **The man in the high castle** (1962) marque une étape importante. Dick commence par décrire un monde où les Nazis et les Japonais ont gagné la Seconde Guerre Mondiale. Les Etats-Unis n'existent plus : ils ont été divisés entre à l'ouest un Etat occupé par les Japonais, à l'est un Etat dirigé par les Nazis, qui n'ont rien perdu de leur barbarie, et au centre un faible Etat américain. Dans cet univers, les structures sociales, les cultures se heurtent sans espoir. L'individu n'a aucune importance en dehors de sa propre vie. Il cherche tout au plus à survivre et à satisfaire ses besoins immédiats. La seule lueur d'espoir vient du fait que ce monde n'est peut-être pas réel. Un écrivain (l'« homme dans le haut château » du titre) a publié en effet un livre qui décrit un autre possible : le nôtre. Ainsi subsiste la possibilité des valeurs. La question est de savoir quelles ont été les sources du livre. L'écrivain a-t-il eu accès à un monde parallèle ? Il révèle qu'il a écrit le livre en usant d'un jeu divinatoire chinois introduit par les Japonais, le « Yi King ». On voit réapparaître ici l'un des thèmes de **Loterie solaire** : pour des individus dépossédés d'eux-mêmes, la seule transcendance est celle du hasard. Les lois de l'univers se ramènent à une combinatoire. La projection de l'aliénation est totale. Mais, en même temps, les valeurs apparaissent comme relatives aux circonstances historiques. La chance peut les réintroduire.

L'individu aliéné ne cesse pas pour autant d'exister, même si sa conscience est amoindrie. Il va donc, dans le cadre de son aliénation, essayer de contrôler son environnement et de s'y adapter. Dans **Nous les Martiens** (1963), la réponse à un environnement physique hostile et à une tyrannie sociale (ici, l'oppression est le fait du chef du tout-puissant syndicat des plombiers) est un syndrome de retrait, une psychose à caractère schizophrénique. Parce que l'individu n'est plus relié, défini dans le temps et dans l'espace, le temps et l'espace cessent d'avoir pour lui une cohérence. Par un retournement caractéristique, Dick objective cette incohérence subjective : les schizoïdes parviennent effectivement à se déplacer dans le temps, à remodeler les événements, sans qu'il soit possible de dire s'il s'agit d'une aventure intérieure (comme dans **Les mondes divergents**) ou d'un pouvoir réel. On remarquera que la même question peut se poser exactement dans les mêmes termes à propos de **L'année dernière à Marienbad**, le film de Robbe-Grillet et Resnais : les deux protagonistes se sont-ils déjà rencontrés ? La question de la réalité du pouvoir (ou de la rencontre) ne se pose vraiment que si l'on admet qu'il subsiste encore un espoir de quitter un monde aliéné ou de le changer. Comme celle de Robbe-Grillet, la réponse de Dick me paraît très ambiguë, sinon franchement désespérée car il ne propose de solution, dès **Nous les Martiens**, que dans l'exaspération de l'aliénation.

Cette exaspération prend un tour curieux dans **Clans of the Alphane Moon** (1964). Une colonie composée d'un hôpital psychiatrique s'est trouvée isolée de la Terre pendant près d'un siècle. Les malades, puis leurs descendants, ont constitué une société composée de clans dont chacun correspond à une altération de la personnalité : il y a le clan des Maniaques, celui des Dépressifs, celui des Schizos, etc. Dans cette société qui fonctionne, l'aliénation institutionnalisée fonde un système de normes. Dick complète ici

sa proposition initiale : non seulement certaines structures sociales se trouvent à la source de l'aliénation, mais encore elles définissent comme aliénation tout ce qui leur est contraire, sous le couvert d'une nosologie scientifique. En d'autres termes, la société se sert, à l'occasion, du concept de l'aliénation pour aliéner, pour refuser un brevet de normalité à qui lui est étranger. Le fait que la doctoresse chargée de « rétablir l'ordre » dans la colonie souffre à son insu d'une grave névrose équivaut à une dénonciation.

Les ouvrages les plus récents de Dick, qu'il est malheureusement impossible d'analyser tous ici, reprennent et approfondissent ce thème de la solution de l'aliénation par l'exaspération de l'aliénation, ou aussi bien celui, inverse, de la suppression de la conscience de l'aliénation.

L'aliénation poussée à l'extrême permet en effet, selon Dick, la réintroduction de valeurs transcendantes ou plus simplement transindividuelles. Pour cette bonne raison que l'aliénation résulte de la mutilation de l'individu par la société qui le prive de toute valeur, la rupture totale d'avec la société assure le salut de l'individu. Cette rupture peut être l'aboutissement de la folie ; elle peut être également provoquée par des drogues. Dans un cas comme dans l'autre, l'individu cesse d'être un objet et recouvre son autonomie, dans son enfer ou son paradis personnel. Mais comme l'homme est un animal social, ces enfers et ces paradis communiquent, en dehors des voies de la société ambiante, et les frontières entre les personnalités ont tendance à se dissoudre. Ainsi dans l'admirable conclusion du **Dieu venu du Centaure**, mais aussi, fréquemment, à un détour de phrase dans **En attendant l'année dernière** (1966) ou dans **A rebrousse-temps** (1967) : tout se passe comme si tel personnage devinait de temps à autre la remarque inattendue de son interlocuteur, comme s'il disposait de pouvoirs parapsychologiques.

On saisit alors la continuité entre la folie « naturelle » et celle induite par l'usage de la drogue : JJ 180 dans **En attendant l'année dernière,** qui permet de se déplacer dans le temps, et K-priss dans **Le dieu venu du Centaure,** qui permet d'envahir les personnalités. L'une et l'autre permettent de mourir à la société monopolistique et de devenir par rapport à elle un fantôme capable de franchir les murs et le temps et de hanter les consciences.

On voit également, ce qui sera parfaitement clair aux lecteurs de **En attendant l'année dernière** et de **A rebrousse-temps,** que le temps n'est pas dans l'œuvre de Dick une dimension physique, mais une dimension à la fois sociale et psychologique, plus précisément encore le type d'ordre par lequel l'individu s'insère dans la société, est contraint par elle, et duquel il parvient éventuellement à s'affranchir. Dick explicite franchement cette idée dans **A rebrousse-temps** en traitant un thème souvent esquissé mais jamais vraiment employé par ses prédécesseurs, celui du retournement du sens du temps physique : ce retournement ne change rien aux relations établies entre les êtres et les groupes sociaux. Les seules valeurs qui ont peut-être un sens, et qui sont portées ici par l'Anarque Peak, transcendent le temps physique. Incidemment, et sur un plan beaucoup plus trivial, je ne résiste pas à l'envie de livrer aux lecteurs de **Fiction** l'étymologie du mot « sogum » qui sert à désigner cette substance (en réalité, les excréments) qu'absorbent pour se nourrir les personnages de **A rebrousse-temps** : il s'agit, selon moi, des premières syllabes de Sodome et Gomorrhe.

Ainsi, toutes les œuvres de Dick (même celles qui n'ont pas été citées

ici) se ramènent à une structure qui s'établit entre trois éléments principaux : des monopoles ou plus généralement une société organisée et oppressive qui est contrôlée par des personnages peu nombreux de l'Histoire ; des individus aliénés et plus ou moins conscients de leur aliénation, dépourvus de toute valeur autre que marchande, et qui luttent désespérément pour obtenir leur autonomie, au besoin dans l'isolement, à l'image de ces petites machines autonomes et absurdes qui pullulent dans l'œuvre de Dick ; enfin une transcendance qui recouvre des valeurs médiatisées et qui prend volontiers la forme, quelquefois menaçante, d'extra-terrestres. Le temps et l'espace sont seulement des modes de relation entre ces éléments. La folie, les drogues, les pouvoirs sont des résultats du fonctionnement d'une telle structure, qui, dans une perspective dialectique, concourent à sa disparition.

Deux choses au moins apparaissent dès lors certaines. La première est que la société visée par Dick est, comme il le dit lui-même, la société américaine, ou plus généralement toute société de monopoles. La seconde est que Dick ne porte pas, sauf peut-être dans ses premières œuvres, une condamnation morale au nom des valeurs libérales contre cette société, mais qu'il attend de ses contradictions qu'elle se dissolve elle-même pour laisser place à une forme plus avancée. L'aliénation apparaît, sous la plume de Dick, comme le ferment de la mutation, sinon comme la mutation elle-même. Au contraire de la plupart des écrivains de science-fiction, il ne voit pas dans la mutation et dans l'évolution au niveau de l'homme l'effet d'une finalité ou d'une causalité biologique, mais le produit dialectique du développement de la structure sociale. Ce qu'affirme Dick, c'est que l'évolution de l'homme s'effectue à peu près exclusivement dans et par le monde social.

Il est difficile de préciser, à moins d'une analyse délicate, ce vers quoi tend cette évolution selon Dick, c'est-à-dire la signification de la transcendance. Dick se montre remarquablement discret sur ce point et cette discrétion ajoute du reste au charme de son œuvre : il est un des rares auteurs à promettre plus qu'il ne tient, en matière de révélations, tout en se montrant capable de soutenir jusqu'au bout (et au-delà) l'intérêt. En ce sens, il est un véritable prophète : il amène à croire à ce qu'il annonce, même s'il ne le décrit pas. Cette transcendance annoncée semble bien recouvrir d'une part la réintroduction d'une valeur intrinsèque, non marchande, de la vie des hommes, qui rétablit à son tour la possibilité de valeurs transindividuelles, collectives. La schizophrénie n'est jamais, chez Dick, qu'une étape vers la reprise du dialogue rendu impossible par l'aliénation, même si cette reprise est rejetée dans un avenir inconnaissable. Cette transcendance semble bien, d'autre part, avoir une connotation religieuse, de type jungien. Mais nous croyons, sous réserve d'un examen approfondi, que Dick renverse la proposition jungienne : au lieu que ses héros trouvent l'accès à un espace métaphysique archétypal qui leur préexisterait, ils constituent, par leur propre expérience issue du fonctionnement de la structure sociale, un tel espace métaphysique. Peut-être Dick fait-il preuve d'une plus grande pénétration que Jung, en proposant, non pas que les dieux sont cachés au fond des hommes, mais qu'ils sont la projection des problèmes des hommes.

La question reste entière de savoir si Dick se perdra dans les méandres de ces projections, comme l'a fait peut-être Sturgeon, ou s'il trouvera dans son art le moyen d'une expression suffisamment complète de son problème pour qu'elle lui évite d'être aliéné à son tour. Il ne fait pas de doute que

la littérature a une fonction équilibrante dans la vie de Dick. Mais son œuvre ressemble un peu à une course contre la montre ; chacun de ses livres cherche à réduire un aspect de l'aliénation évoqué dans le précédent. Comme beaucoup d'œuvres marquantes, celle de Dick a un double visage, celui de la fuite et celui de la poursuite.

Il est peut-être inutile de revenir au terme de cette étude sur le fait que Dick apparaît comme un homme de gauche. Ce fait a pourtant son importance pour une sociologie de la littérature de science-fiction. On peut en effet proposer dès à présent une typologie politique des auteurs de science-fiction. A droite se situeraient les écrivains qui croient encore aux valeurs libérales, à la possibilité pour l'individu d'en sortir par ses seuls moyens, ainsi Heinlein, Hamilton, Anderson et, dans une large mesure, van Vogt. A gauche se trouveraient des auteurs qui s'inquiètent du sort de l'individu face à une société de monopoles, soit dans le contenu, soit dans la structure de leurs œuvres, comme Leiber, Farmer et bien entendu Dick. On pourrait enfin rapporter à une tendance anarchisante, toujours difficile à situer à l'extrême-droite ou à l'extrême-gauche en termes de sociologie politique, des auteurs comme Simak, Bradbury et peut-être Ellison, qui dénoncent bien l'écrasement de l'individu par la société américaine contemporaine, mais au seul nom des valeurs médiévales ou libérales, du bon vieux temps, et qui sont, de ce fait, condamnés au pessimisme. Une telle classification pourrait être étendue à tous les auteurs au seul examen de leurs œuvres sans qu'il soit nécessaire que celles-ci aient un contenu politique explicite. Il est intéressant de voir qu'elle recoupe les attitudes manifestées par ces auteurs à l'endroit de la guerre du Viet-Nam (cf. **Fiction** n° 175, page 157). Quoi qu'en pensent certains lecteurs, il n'est pas si facile d'échapper à toute expression d'une pensée politique.

La question que l'on peut se poser est de savoir pourquoi les écrivains de science-fiction dans leur ensemble et Dick en particulier expriment aussi nettement dans la structure ou le contenu de leurs œuvres des problèmes sociologiques et finalement politiques. Je propose ici une hypothèse selon laquelle la science-fiction, parce qu'elle néglige dans une certaine mesure la description des relations inter-individuelles qui fonde encore le roman traditionnel, et parce qu'elle privilégie la relation plus universelle entre l'homme et l'univers, serait l'occasion d'une projection plus transparente de la situation du groupe social de l'auteur dans la société globale. Que cette projection s'effectue souvent à l'insu de son auteur ne change rien à l'affaire. C'est un des mérites de la brillante intelligence de Dick que d'en avoir exploré et partiellement élucidé le mécanisme.

ROMANS TRADUITS EN FRANÇAIS

LOTERIE SOLAIRE (Galaxie-Bis)
LE MARTEAU DE VULCAIN (Satellite n° 20)
LES MONDES DIVERGENTS (Collection Satellite)
NOUS LES MARTIENS (Galaxie n°s 32 à 34)
LES CONVERTISSEURS D'ARMES (Galaxie n°s 54 et 55)
EN ATTENDANT L'ANNEE DERNIERE et A REBROUSSE-TEMPS (Club du Livre d'Anticipation)

A PARAITRE :

LE DIEU VENU DU CENTAURE (Galaxie-Bis)
L'HOMME DANS LE HAUT CHATEAU et DOCTEUR BLOODMONEY (Club du Livre d'Anticipation)

Revue des arts

par Anne Tronche

Un monde nommé Barbarella

Une jeune amazone-cosmonaute, intrépide, avec ce grain de folie qui rend la jeunesse plus excitante, s'est imposée récemment au public parisien, qui découvrait Barbarella et son univers magique. Barbarella, née de l'imagination de Forest, a hanté longtemps les bandes dessinées avant de se fixer sur les écrans de cinéma. Forest, qui jusqu'à présent exposait des dessins ne devant rien à l'illustration, a été en novembre le centre d'une exposition consacrée à Barbarella. Depuis les grands originaux des bandes dessinées, en passant par les projets de costumes destinés au film, jusqu'aux photos de plateau, c'était en quelque sorte la présentation de l'envers du décor.

Personnellement, je trouve que la découverte des prémices d'une réalisation est des plus intéressantes. L'original d'une bande dessinée n'est pas sa version définitive ; moins schématique, le trait est plus fin ; les détails sont plus perceptibles ; de plus, le format plus grand renforce le pouvoir suggestif. Ceci n'est peut-être pas vrai pour l'ensemble des dessinateurs mais l'est dans le cas de Forest dont les dessins foisonnent d'idées. L'action y est étroitement mêlée à une géologie et une flore extravagantes, à un monde animal humoristique et à une architecture gothico-futuriste des plus raffinées. Amoureux des grandes perspectives et des machines folles, il recrée des planètes obéissant à une logique démente.

Si Barbarella était née timorée et apathique, elle serait la perpétuelle victime du sadisme du monde forestien. Poupées qui mordent, population monstrueuse de la méduse, biologiste fou, labyrinthe des anomalies, cités vivant de la perversion. Comme on le voit, il faut une certaine force de caractère pour surmonter ces obstacles. Barbarella en a. L'effet de surprise passé, elle agit ; parfois sauvée in extremis de situations scabreuses, elle récompense son sauveteur de la façon la plus naturelle.

Forest a empli ses bulles de dialogues percutants, humoristiques parce que bien souvent décalés par rapport à l'image. Fort différents de ceux qui sortent de la bouche de Barbarella made by cinéma. Pour toutes ces raisons, il est fort utile de se reporter au dessin.

Les costumes, dessinés et réadaptés en vue d'une esthétique cinématographique par Fonteray, montraient quelle distance sépare les silhouettes ébauchées par des taches de couleurs de la version définitive. Seul un œil exercé peut prévoir les différentes transformations, mais on a vu le film, et maintenant on peut affirmer que les costumes y étaient une des plus grandes réussites.

C'est le pouvoir d'une photo réussie de saisir un visage dans sa vérité et de donner aux formes un climat poétique. Les photos de plateau de Colette Forest, très contrastées, en donnant un avant-goût du film, imposaient une vision plus intime de quelques scènes.

Les instantanés de Barbarella s'envolant dans les bras de l'ange Pygar, tous deux chevelures blondes et vêtements blancs sur le fond noir de la photographie, ne prennent pas la distance spatiale du ciel cinématographique et imposent une signification magique très différente.

Ce périple consacré à Forest se terminait avec quelques-uns de ses paysages cosmiques. Houles de matières, mondes volcaniques déchirés par des séismes, on ne sait plus si les masses qui se déplacent en volutes appartiennent au gazeux ou au liquide. L'expression lyrique est soumise à un cadrage vigoureux qui stimule le jeu souple des formes, pourtant en plein chaos. On approche dans l'œuvre de Forest d'une virtuosité très stimulante pour le regard.

J'oubliais les hôtesses de cette exposition : trois survivantes du film, les poupées mordeuses dont les mâchoires mobiles s'ouvraient régulièrement sur une dentition d'acier ; tout un programme !

Galerie 3+2
5 rue Visconti, Paris-6e

Gilles Rimbault

Gilles Rimbault est un dessinateur qui a recours au baroque et aux inventions plastiques les plus sophistiquées pour exprimer ce qu'une tradition chrétienne a appelé la luxure. Dans cette œuvre, c'est bien de hiératisme qu'il s'agit, regards lointains, attitudes alanguies, narcissisme évident. Puisant aux sources d'un Moyen Age totalement réinventé, Gilles Rimbault transforme ses personnages en idoles médiévales. Silhouettes fragiles, caparaçonnées dans des vêtements échancrés en des points qui sont essentiels à l'érotisme. Commentant les divers ornements d'une femme, Valéry disait un jour : « Quelle était cette merveilleuse dont on disait que ses colliers de perles et ses rivières de diamants ne valaient pas la place qu'ils couvraient ? », bel hommage à la nudité mais qui laisse fort peu de place au mystère. Gilles Rimbault, lui, explore le mystère par goût de l'insolite. Ses dessins échappent à toute référence à la vie active. Les femmes au regard minéral et les éphèbes sont statiques, comme cristallisés dans le temps. Le récit est mené en forme de conte, non de fées, mais de libertin en proie au vertige de l'inaccessible. La présence de ces êtres idéalisés n'est pas à proprement parler sensuelle car ils n'attendent rien des autres, repoussant même tout contact par une attitude distante. Equivoques et ennuyés jusque dans leurs jeux ou leurs étreintes, ils se referment sur un monde clos, où peut s'exprimer leur narcissisme.

L'univers de Gilles Rimbault est un rêve esthétisant. Prenons par exemple le dessin d'un jeune garçon, vêtu à mi-corps d'un précieux baudrier, qui tient avec négligence une cordelière de soie accrochée par un anneau à son sexe. Cela peut paraître d'un érotisme assez primitif ; en fait il n'en est rien, il s'agit du jeu d'un jeune dandy qui se réfère à une attitude poétique pour échapper au banal. Les dessins de Rimbault n'intéresseront que ceux qui sont sensibles à l'expression du sadisme et de la démesure. Le sadisme est évident, que ce soit dans le dessin représentant une petite fille troussée et dénudée victime d'un viol visuel, ou dans différents symboles : colliers de cuir, anneaux de métal déchirant les chairs, lourdes serrures fermant bracelets et vêtements, casques, larges coiffures féminines de voile plissé, bottes montant haut sur les jambes, crochets, lances, cordons de soie qui sortent de sous les vêtements et qui laissent rêveurs quant à leur emploi ; les corps sont soumis à des lois barbares sous le couvert d'une certaine préciosité. La démesure, elle, apparaît dans les attitudes, les divertissements solitaires. Comment ne pas évoquer Aubrey Beardsley, mons-

tre charmant, qui conçut des êtres exsangues, mélancoliques et tyranniques ? Il y a ici la même passion pour le surdécor, pour les arabesques d'étoffes et pour les amours « coupables ». Cependant, chez Rimbault, rares sont les expressions torturées, les torsions passionnées des corps. Il a choisi le statique, le minéral sans se fier aux p a s s i o n s. Non visionnaire, Rimbault construit ses personnages par addition d'éléments et non par déformation.

Ce jeune dessinateur a une virtuosité graphique incontestable, son trait léger s'attarde avec infiniment de grâce sur les détails. Sa mise en page choisit d'impressionner le regard. Et puis il y a ses fonds si particuliers, qu'il traite dans un travail de peinture, effacée irrégulièrement, pâlie, selon une technique personnelle. Résultat : un étrange effet de chair pour ses personnages, qui ajoute à l'impression somnambulique de leur univers. Le grand charme de cette œuvre est de conter l'invraisemblable avec le respect de l'exactitude dans le détail. Et je crois qu'elle peut se définir comme l'expression d'une belle obsession.

Galerie 3+2
5 rue Visconti, Paris-6ᵉ

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

VENDS 400 livres de SF d'avant-guerre. Liste sur demande. CHERCHE Correspondant au Québec, Portugal, Roumanie, U.S.A. S'adresser à Monsieur R. MAURE, Résidence Sextius n° 92, Boulevard V. Coq, 13 - AIX.

VENDS *Les aventuriers du ciel* de Nizerolles (1935), *Le corsaire sous-marin* de J. de la Hire (1936). Faire offre à Monsieur J. TUPENOT, 43 bis boulevard Benoît, 78 - EPONE.

VENDS au plus offrant *Plexus* nos 1 à 5. Ecrire à Monsieur CALGARO, 19 rue Mozart, Parc St-Cyr, 78 - FONTENAY-LE-FLEURY.

VENDS au plus offrant lot 1ère édition : 5 numéros *Présence du Futur* nos 1, 3, 4, 7, 10. Ecrire aux Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, 75 - PARIS 9ème.

ACHETE *Rayon Fantastique* nos 1, 2, 4, 5, 6, 9, 10, 14, 20, 22, 24, 26, 28 à 34, 37 à 41, 49, *Galaxie* 21. Ecrire à *Fiction*, 96 rue de la Victoire, 75 - PARIS 9ème.

RECHERCHE numéros d'octobre 1951 de *Temps Modernes*, de mai 1953 de *Espoir*, de janvier 1957 des *Cahiers du Sud*, de juillet 1957 d'*Europe*. Faire offre à Monsieur Marcel MARIANO, B.P. 8070, ABIDJAN (RCI).

RECHERCHE de Gustave Aimard : *El platero de Urès, L'œil gris, Le commandant Delgrès, Le chien noir, Le cœur loyal, L'éclaireur, le montonéro, Zeno Cabral, L'eau-qui-court, Les nuits mexicaines* et *L'étrange amour d'un mandarin*. Contre paiement ou échange de livres SF et fantastiques. Ecrire à Monsieur A. Van HAGELAND, Blutsdell 10, ALSEMBERG, (Belgique).

RECHERCHE *Fleuve Noir*, anticipation et *C.L.A.* Prière d'envoyer liste tarif à Monsieur P. BOU, 73, rue Bobillot, 75 - PARIS 13e.

RECHERCHE *Rayon Fantastique* nos 23, 32, 33, 34, 46, 86, 91 et autres titres dans diverses éditions. Faire proposition à 345.18.06.

COLLECTIONNEURS, amateurs de science-fiction, de fantastique, d'insolite et de bandes dessinées ! Demandez notre catalogue de livres et de revues (neufs et occasion). S'adresser à la Librairie ROUSSEL, 8 rue Mayran, 75 - PARIS 9e.

Le fanzine *Le miroir oublié*, consacré au fantastique et à l'insolite, espère recevoir des nouvelles, des textes critiques, des illustrations. Ecrire à Jean-Pierre DELMAS, 15 rue Béranger, 92 - CHATILLON.

A NOS LECTEURS PARISIENS

A la demande de nombreux clients de notre boutique de vente, 24, rue de Mogador - Paris 9e, nous y avons ouvert un rayon général de science-fiction et de fantastique où figurent les ouvrages de toutes les maisons d'édition. Il vous est donc désormais possible, en passant à notre boutique, d'acheter sur place toutes les nouveautés et les ouvrages récents dans ces deux domaines. Nous ne pouvons malheureusement pas, pour l'instant, accepter de commandes par correspondance.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3,50 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 47 FB ;
Algérie 4 DA ; Maroc, 4,03 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 19 F ; Etranger, 20,80 F
1 an : — 37,80 F ; — 41,40 F
C.C.P. 1848-38

Dépôt légal : 1er trimestre 1969 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan